

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



(GENÈSE XXII; HÉBREUX XI, 17-19)

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

1879



VEVEY

FRANÇOIS GUIGNARD

VEVEY. — IMPRIMERIE ALPH. RECORDON.

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.

DIX-NEUVIÈME ANNÉE.

Une nouvelle année.

Un an s'enfuit, une nouvelle année
A succédé : c'est la terrestre loi.
Aux tiens, Seigneur, mon Dieu, tu l'as donnée
Pour l'employer dignement, selon toi.

Pieusement, humblement, fais-moi vivre
Ce peu de temps que tu nous as compté,
Pour servir Christ, et l'attendre et le suivre,
Le cœur nourri de sainte vérité.

A chaque instant, ta bonté paternelle
Veut s'occuper de mes moindres besoins ;
De nuit, de jour, à l'abri de ton aile
J'éprouve, ô Dieu ! les effets de tes soins.

Aussi je puis, avec reconnaissance,
En cheminant, dresser l'Eben-Hézer ;
Et ton amour, j'en ai la confiance,
Me conduira jusqu'au bout du désert ;

Jusqu'au moment où, brillant dans la nue,
Aux yeux des tiens, Jésus, tu paraîtras,
Où notre foi sera changée en vue,
Où, pour toujours, vers toi tu nous prendras.

L'Évangile selon Matthieu.

Nous nous proposons, chers enfants, de continuer nos études bibliques, cette année, en prenant pour sujet, avec l'aide de Dieu et le secours de son Esprit, les livres si intéressants qu'on appelle les Évangiles.

Ce n'est pas sans un profond sentiment de respect mêlé de crainte que nous entreprenons cette étude, car nous avons conscience de notre faiblesse et de notre petitesse; et nous les sentons tout particulièrement en présence des Évangiles, qui se rattachent plus directement qu'aucun autre livre de la Bible à la personne de Jésus, dont ils nous racontent le séjour ici-bas. Néanmoins nous pouvons compter sur Celui qui fait briller sa lumière dans nos cœurs, et qui montre Sa force dans notre faiblesse; c'est de Lui que nous réclamons toute grâce excellente et tout don parfait. Nous lui demandons aussi pour vous, chers enfants, le secours de cette même grâce, afin que la lecture des pages que nous écrirons, Dieu voulant, chaque mois, à votre intention, soit bénie pour vos âmes. Puissiez-vous les lire sous le regard de Dieu; qu'Il y mette lui-même le sceau de sa bénédiction, de telle sorte qu'elles soient profitables à salut pour ceux d'entre vous qui ne connaissent pas encore Jésus comme Sauveur, et qu'elles servent à l'encouragement et à l'affermissement des jeunes chrétiens dans le chemin de la foi, en attachant toujours davantage leurs cœurs à Jésus et à

sa Parole, par laquelle nous apprenons à le connaître, à le servir et à le suivre.

En étudiant avec vous les quatre Évangiles, nous aurons à vous présenter Jésus sous ses divers caractères, ses divers noms, et dans ses diverses circonstances; et cela en rapport avec des personnes de tout âge, de toute condition et de différents états d'âme. Il est surtout infiniment beau de remarquer que le grand but du Seigneur Jésus, soit dans ses discours, soit dans ses actions, est de faire connaître Dieu. « Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître. » (Jean I, 18.) Mais notre ardent désir pour vous, chers amis, est que nos études bibliques, dans lesquelles nous vous parlerons du précieux Sauveur, présentent sa personne et son œuvre à vos cœurs, selon le besoin que vous en avez, quels que soient votre âge, votre état moral, vos circonstances, votre condition.

Dans l'Ancien Testament, Jésus était présenté à la foi d'une manière prophétique, c'est-à-dire comme un objet d'attente; dans les Évangiles, il est présenté à ceux auxquels il avait été promis, comme venu personnellement. (Galates IV, 4.)

L'évangile selon Matthieu, que nous aborderons maintenant, présente Jésus comme fils de David et fils d'Abraham, apportant les bénédictions et les grâces attachées à ces deux titres, selon la promesse faite aux pères. (Actes XIII, 32-34.)

CHAPITRE I.

Versets 1-17. Nous avons ici la généalogie de Jésus-Christ. Au premier verset, les titres de Jésus sont donnés comme titre du livre de Matthieu. Ces titres sont ceux que le Seigneur prend dans ses rapports avec Israël, aussi la royauté est nommée tout d'abord ; tandis qu'au verset 2 et suivants, on a la généalogie historique commençant avec Abraham.

Il semble, à première vue, que cette généalogie n'offre d'autre intérêt que celui d'une liste historique ; mais en la lisant attentivement, vous y trouverez aussi, chers jeunes amis, plus d'une instruction pour vos âmes. Ces noms sont ceux de personnes qui ont vécu dans ce pauvre monde, comme nous y vivons nous-mêmes ; elles ont eu affaire avec le même Dieu auquel nous avons affaire ; elles ont plu ou déplu à Dieu ; elles ont connu ou ignoré leur misérable état de péché, et les ressources de la grâce pour faire face à cet état ; chacune, elles avaient une âme immortelle qui sera éternellement heureuse avec Dieu, ou éternellement malheureuse loin de Lui. — Vous aussi, chers enfants, vous avez chacun votre nom, chacun une âme immortelle, chacun affaire avec Dieu, chacun une misérable nature de péché qui a besoin des ressources de la grâce de Dieu, chacun une conduite qui plaît ou qui déplaît à Dieu. Que chacun de vous, individuellement, se demande : « Où en suis-je quant à mon âme ? Suis-je perdu ou suis-je sauvé ? »

Une chose à remarquer, ce sont les noms de quatre femmes mentionnées dans cette intéressante généalogie, savoir : Tamar, Rachab, Ruth, et la femme d'Urie (Bathsébah). La grâce souveraine brille dans ces noms, et cette grâce seule pouvait les placer ici.

Au verset 17, on a la division des ancêtres du Seigneur Jésus en trois classes, lesquelles représentent, semble-t-il, trois témoignages successifs, établis par la grâce de Dieu, mais tombés en ruine par suite de l'infidélité de ceux auxquels ces témoignages avaient été confiés. La venue dans ce monde du vrai témoin fidèle, Jésus (Apocalypse I, 5), a mis fin à l'ordre de choses précédent que Dieu ne pouvait plus reconnaître.

Les versets 18-25 nous rapportent la naissance de Jésus, conçu dans le sein de la Vierge par la puissance du Saint-Esprit. Marie, avertie par l'ange Gabriel qu'elle enfanterait un fils qui serait appelé Jésus, Fils de Dieu et Fils du Très-Haut, attend dans le calme et l'humilité que Dieu fasse connaître à Joseph, son fiancé, l'honneur qui était réservé à celui-ci comme fils de David (vers. 20-21); elle ne se hâte pas d'aller raconter à Joseph ce que l'ange lui avait dit (Luc I, 26-38), pas plus qu'elle ne cherche à agir pour se mettre à l'abri des soupçons. Joseph, de son côté, sachant qu'elle était enceinte et la croyant coupable, ne veut ni s'associer au péché, ni se venger publiquement de l'outrage qu'il supposait lui avoir été fait; étant un homme juste, il se proposa de renvoyer secrètement celle qui devait être sa femme. Or, comme

il méditait sur ces choses, un ange lui apparaît en songe, et dissipe toute incertitude en lui annonçant l'heureuse nouvelle que, malgré sa condition de pauvreté et d'obscurité, Dieu le reconnaissait comme « fils de David ; » puis la pureté, l'intégrité et la fidélité de Marie sont mises en évidence. Mais ce qui devait rendre la révélation de l'ange vraiment précieuse, c'était le fait que le fils qui allait naître serait appelé « Jésus, » c'est-à-dire « Sauveur, » « car c'est lui, » ajoute l'ange, qui sauvera son peuple de leurs péchés. » Et Joseph fit comme l'ange du Seigneur le lui avait ordonné : il prit sa femme auprès de lui, laquelle mit au monde son fils premier-né ; et il appela son nom « Jésus. »

Quel bel exemple de dépendance de Dieu, d'obéissance et de soumission à sa parole, n'avons-nous pas, chers enfants, dans la conduite de Marie et de Joseph.

Comme nous l'avons dit plus haut, Jésus fut donné conformément aux promesses divines. Le verset 23 de notre chapitre rappelle ce qui avait été prophétisé par Ésaïe (VII, 14), car la venue de Jésus dans ce monde était l'accomplissement de cette prophétie. Il était véritablement « Emmanuel — Dieu avec nous. » C'était Dieu venant au milieu de son peuple, s'y mettant à la portée de tous, mais venant là comme Sauveur. Comment la nouvelle de la venue du Sauveur fut-elle accueillie par ce peuple ? C'est ce que nous verrons dans notre prochaine étude, si Dieu le permet.



Cinq lits de mort dans une semaine.

Dans un village de la Suisse romande, cinq jeunes gens moururent successivement durant le court espace de huit jours. C'était en hiver, au commencement de février 1871. Ils succombaient les uns après les autres, à la suite de maladies plus au moins longues.

Un cas de mort, dans des villages peu peuplés, est un événement rare; aussi l'on comprend que cette solennelle et lugubre semaine dut produire sur les habitants de X^{***} une impression extrêmement sérieuse; et cette impression fut rendue plus vive

encore par le fait de l'émotion qui gagnait chacun, à la vue des terribles désastres qu'avait essuyés l'armée française, dont les malheureuses troupes, refoulées en masse sur le territoire helvétique, étaient venues, cette même semaine, inonder nos villes et nos villages où elles furent internées.

Je vous parlerai d'abord d'une jeune fille, qui se nommait Adèle; elle avait 15 ans et était fille unique. Depuis sa première enfance, elle était atteinte d'une maladie du cœur qui, souvent déjà, l'avait mise aux portes du tombeau; mais la dernière crise était venue: évidemment elle se mourait. La mère se désolait, et la pauvre enfant n'était pas heureuse dans son âme. Rien qu'à voir la triste expression de sa figure, et le regard angoissé de ses grands yeux noirs, on devinait qu'elle n'avait pas la paix, et elle savait qu'elle allait paraître devant Dieu. Étant très timide, elle parlait peu. Elle aimait les visites et les lectures de la parole de Dieu, que des amis chrétiens venaient lui faire. Un jour, l'un d'eux lui demanda: « Es-tu heureuse à la pensée d'être bientôt en présence de Dieu? » — « Oh! non, » dit-elle tristement. Cet ami ne put que lui répéter ce que tant de fois déjà elle avait entendu, et la laisser aux soins de Dieu qui seul pouvait réjouir son pauvre cœur. Ses souffrances physiques étaient cruelles; elle supportait tout avec une patience admirable, mais son regard qui exprimait la douleur faisait mal à voir.

Un jour, le chrétien qui la visitait, lui trouva un air heureux qui le surprit et le réjouit tout à la fois. « Peux-tu maintenant aller en paix vers le Seigneur? » lui de-

manda-t-il. — « Oh ! oui, » fut la réponse. Elle ne pouvait rien dire de plus ; elle ne savait pas comment la chose s'était faite, mais elle n'avait plus aucune crainte. Depuis ce jour, elle ne cessait de demander au Seigneur de la prendre promptement à Lui ; et c'était plaisir de voir avec quelle joie elle écoutait, quand on lui parlait du bonheur d'être avec Jésus.

Les derniers jours, les souffrances furent telles qu'elle restait plusieurs heures sans ouvrir la bouche ; et quand, de nouveau, elle pouvait parler, c'était pour exhorter son père et sa mère inconvertis à écouter les appels du Seigneur, afin qu'ils pussent la rejoindre au ciel où elle allait arriver.

Puis, un matin, la nouvelle se répandit dans le village : Adèle est morte. Quelques-uns, les indifférents, disaient : Elle est bien heureuse, elle a tant souffert ; d'autres, ceux qui avaient entendu ses paroles d'espérance et de joie, ne disaient rien, ils réfléchissaient ; quant aux amis chrétiens de la chère enfant, ils rendaient grâces à Dieu pour cette délivrance. C'était un jeudi. Le samedi suivant, son cercueil qu'accompagnaient les jeunes filles du village, était déposé dans le petit cimetière ; et l'attention publique se porta sur une autre famille.

Une veuve et ses enfants entouraient le lit de mort du fils aîné, qui faisait leur joie et qui depuis deux ans remplaçait le père. Il était arrivé à l'âge de 29 ans sans avoir jamais causé une heure de chagrins à ses parents. Maintenant, la pensée du départ n'avait

pour lui aucune amertume ; la perspective de voir Jésus le rendait parfaitement heureux : depuis longtemps il connaissait son Sauveur et l'aimait ; et au moment de le contempler face à face, il n'avait d'autre regret que celui de n'avoir pas fait connaissance avec Lui d'une manière encore plus intime, et d'avoir employé trop de temps à une foule de choses qui, bonnes et légitimes en elles-mêmes, se trouvaient être sans valeur, à présent qu'il les voyait à leur vraie place. Il succombait après une maladie longue, mais peu douloureuse. Atteint dans sa santé depuis quatre ans, il s'était affaibli insensiblement et s'était vu obligé de laisser une à une les choses auxquelles il tenait. La fin approchait, une grande faiblesse et le manque de respiration rendaient sa position fort pénible ; il soupirait ardemment après le repos. Quand il apprit le départ d'Adèle, il eut un mouvement d'envie, mais il n'avait plus besoin que de trois jours de patience : le dimanche arriva, et avec lui la délivrance. A une heure après-midi, ce jour-là, il devint évident pour les siens que leur bien-aimé allait les quitter ; la souffrance devenait extrême, mais le Seigneur était là et son secours ne fit pas défaut. Un calme parfait remplissait l'âme du jeune homme, et ceux qui ont vu l'expression de ce regard, qui ont entendu les accents solennels de cette voix mourante, ne les oublieront jamais. On ne pensait pas à la mort en écoutant les paroles triomphantes qui sortaient de sa bouche, et qui vous faisaient toucher pour ainsi dire les choses que lui-même allait voir dans toute leur réalité. On oubliait de pleurer ; car il

vous faisait voir de si près la réunion avec Jésus, qu'il semblait que ce beau moment fût venu pour tous.

Les heures s'écoulaient, la souffrance physique était aiguë : il craignait de manquer de patience, mais le Seigneur le soutint, et jusqu'à la fin il ne cessa de témoigner de son bonheur. Il tournait souvent ses beaux yeux vers sa mère, l'encourageant par de tendres paroles, l'assurant que la séparation serait bien courte, et lui répétant combien c'était bon d'aller vers le Seigneur. Dans le moment le plus pénible, alors qu'il pouvait à peine supporter la douleur, il disait : « Je me sens encouragé, je suis dans la miséricorde. » Il s'efforçait de demeurer dans la patience. Il disait à un ami qui était près de son lit : « Le Seigneur n'est pas allé tout de suite vers Lazare. » Il fit de tendres adieux à tous les siens, puis sentant que la fin était là : « Dites au revoir à tous ceux qui aiment le Seigneur avec nous. » Il ne pouvait plus parler, mais son regard profondément heureux se fixait tour à tour sur chacun et semblait les engager à se réjouir avec lui de son bonheur. Il fit un dernier effort pour donner la main à sa mère, murmura encore : « Au revoir ! » puis ce fut tout.

Sa famille affligée avait le privilège de connaître le Dieu de toute consolation. « Les morts en Christ ressusciteront premièrement, puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. »

Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles. »
(1 Thessaloniens IV, 17-18.)

Ces mots bénis, que leur bien-aimé leur avait souvent rappelés avant de les quitter, furent alors précieux à leurs cœurs et servirent puissamment à les consoler tous.

(La suite au prochain numéro.)

Charles sauvé du feu.

Les parents de Charles habitaient une jolie maison de campagne, située près d'un petit bois. Un soir qu'il faisait très obscur, un vent violent s'éleva, faisant gémir les arbres, et amassant de gros nuages noirs qui rendaient la nuit plus sombre encore. Toute la famille dormait depuis assez longtemps, lorsque le père fut réveillé en sursaut par ce terrible cri : « Au feu ! au feu ! » En même temps, l'on heurtait à coups redoublés à la porte d'entrée, et des clameurs bruyantes se firent entendre, qui disaient : « Levez-vous ! Descendez ! Votre maison est en feu ! » Sautant à bas du lit, il court plein d'effroi à la fenêtre, ouvre les volets et découvre qu'en effet ce n'était que trop vrai : le feu avait éclaté au rez-de-chaussée, et les flammes qui s'en échappaient prouvaient assez l'affreuse réalité. Il n'eut que le temps de réveiller sa

femme et ses petits enfants, et de les faire sortir par une porte de derrière.

Un autre enfant, l'aîné, ainsi que la servante, occupaient la partie supérieure de la maison. On ne les avait pas encore vus, et le feu gagnait déjà toutes les issues; le père désespéré s'écriait d'une voix déchirante : « Oh ! que vais-je faire pour sauver mon enfant ? » Il ne pense pas une minute à sauver son avoir ; son cher fils est l'unique objet de sa sollicitude. Il essaye de se frayer un chemin jusqu'à lui ; partout les flammes lui barrent le passage. Il rencontre la servante affolée, qui s'était précipitée hors du feu. — « Où est Charles ? » s'écrie le père. — « Dans sa chambre, » répond la fille ; car, dans son effroi, la malheureuse a oublié l'enfant, et déjà l'escalier est envahi par l'incendie. Le vent souffle avec fureur, le fléau destructeur étend partout ses ravages, et le père s'élançe hors de la maison, terrifié de douleur. Soudain l'on aperçoit Charles à une fenêtre tout en haut ; sa silhouette se détachait nettement sur l'éclatante lueur, et l'on entendait ses cris de détresse. — « Oh ! père, s'écriait-il, comment faut-il sortir d'ici ? » Aveuglé par la fumée, il ne voyait personne ; il entendait les voix, et ne cessait de supplier en disant : « Sauvez-moi ! sauvez-moi ! »

« Je suis ici, mon fils, » dit le père en lui tendant les bras ; « je suis ici, n'aie pas peur, jette-toi en bas et je te recevrai. »

Charles se pencha hors de la fenêtre, mais il recula effrayé : le saut qu'il fallait faire était grand, et puis il ne voyait pas son père.

« Laisse-toi seulement tomber, mon cher garçon, » criait le père; « hâte-toi, ce sera bientôt trop tard. »

« Papa, je ne puis pas te voir! »

« Cela ne fait rien, je suis ici, je te vois, tu peux te fier à moi, je te recevrai, je veux te sauver. »

« Papa! j'ai peur, je tomberai sur le pavé. »

« Laissez-vous tomber! » criait la foule; « n'ayez pas peur; votre père vous tend les bras; sûrement, il ne vous manquera pas. »

Le feu devenait si intense qu'il n'y avait plus à hésiter. Charles sentait l'ardente chaleur des flammes; il comprit que s'il tardait de faire ce qu'on lui disait, il serait brûlé. Il pensa aussi à son père qui était là les bras tendus, et qui exposait sa propre vie pour secourir son enfant; il pensa à l'amour de son père, il pensa que c'était un homme fort qui ne le laisserait pas tomber. Alors toute frayeur disparut; il retint sa respiration pour prendre son élan, et l'instant d'après il était dans les bras paternels. Charles était sauvé! sauvé du feu! sauvé de la mort! et tous ceux qui avaient assisté à cet émouvant spectacle se réjouissaient avec les parents.

N'est-ce pas, mes chers amis, que Charles avait échappé à un immense danger, à une mort certaine? Il n'y avait pour lui qu'un seul moyen d'être sauvé du feu : c'était de se jeter dans les bras de son père. Bien qu'il ne pût pas le voir, il entendait sa voix; il n'eut donc qu'à répondre à l'appel de celui qui l'aimait, et qui voulait et pouvait le sauver.

Est-ce que vous savez, chers jeunes lecteurs qui

n'êtes pas encore convertis, que vous êtes en danger d'être perdus pour toujours ? Et savez-vous pourquoi ? A cause du péché qui est en vous, comme il est en tout homme. Mais il y a un moyen d'être mis à l'abri de ce danger, qui menace non-seulement le corps, mais aussi l'âme. La Bible nous apprend de quelle manière nous pouvons être sauvés : elle nous présente Jésus comme le chemin, la vérité et la vie ; elle nous dit que Jésus nous ayant vus dans notre triste état de perdition et d'éloignement de Dieu, est venu dans le monde « chercher et sauver ce qui était perdu. » Pour pouvoir nous sauver, il a pris sur Lui-même tous nos péchés à la croix, où il est mort pour nous. Le troisième jour il est ressuscité, puis il est monté dans le ciel. Quoique nous ne puissions pas le voir personnellement, Lui nous regarde dans son amour ; et par sa sainte Parole, nous savons qu'il peut et qu'il veut sauver ceux qui s'approchent de Dieu par Lui. Sa voix se fait toujours entendre : écoutez-la, et vous vivrez. Ses bras sont toujours ouverts ; n'irez-vous pas vous y jeter, comme Charles dans ceux de son père ?

Chers enfants, Jésus vous invite à venir à lui tels que vous êtes, afin que vous soyez sauvés. Allez à lui avec foi, mettez en lui toute votre confiance, et vous serez heureux pour toujours.



L'écho.

Ce jour-là, Charles était de mauvaise humeur. Pourquoi, je l'ignore. Peut-être était-il de mauvaise humeur sans cause : cela arrive à de certains petits garçons de ma connaissance.

Julie, sa sœur, le voyant si maussade, essaya d'abord de le distraire. Elle lui offrit sa poupée, mais il la jeta par terre. Elle lui mit dans la main une raquette ; il la laissa dédaigneusement tomber. Alors, fâchée d'être si mal reçue, elle fit la moue aussi. Charles lui tourna le dos ; Julie haussa les épaules. Le petit garçon la traita de laide ; la petite fille l'appela vilain. Charles en colère n'eut pas plutôt levé la main sur elle que sa sœur irritée le menaça d'une tape.

Sur ces entrefaites, le père survint.

— Écoute, Charles, dit-il, j'ai une histoire à te raconter :

« Un jour — j'avais à peu près ton âge — j'étais allé me promener dans un bois situé près de la maison que j'habitais avec mes parents, et derrière lequel il y avait un grand rocher perpendiculaire. Mon chien Black courait et gambadait à mes côtés. En jouant avec lui, je me mis, pour l'imiter, à aboyer de toutes mes forces. Quelle ne fut pas ma surprise en entendant une voix crier de l'autre côté du bois : *Oua, oua*, absolument comme moi ! — Qui es-tu ? dis-je. — Qui es-tu ? répéta la voix. — Louis Lambert, répondis-je. — Louis Lambert, répliqua-t-on. Alors je me fâchai, croyant que quelqu'un se moquait de moi, et je m'écriai d'un ton de colère : — Si j'avais

un bâton, je te battrais... Mais quand j'entendis la voix me répondre insolemment : « Je te battrais, » je courus à la maison aussi vite que je pus, pour dire à mon père qu'il y avait dans le bois un méchant garçon qui me disait des sottises et voulait me battre. Mon père me prit sur ses genoux et m'interrogea ; quand je lui eus raconté toute l'histoire, il se mit à rire ; puis, redevenant sérieux, il me dit que ce méchant garçon s'appelait *écho*, qu'il n'avait fait que reproduire mes paroles ; que, si je lui avais parlé avec douceur et bonté, il m'aurait répondu de même. Et la même chose t'arrivera dans tout le cours de ta vie, mon cher enfant, ajouta mon père. Si tu te montres dur et intraitable, tu peux compter qu'on sera tel avec toi. La conduite des autres à notre égard est presque toujours un *écho* de la nôtre. »

Cette petite aventure et l'avertissement de mon père sont restés gravés dans ma mémoire. J'espère, Charles, que tu l'en souviendras aussi.

Les pierres du temple.

Le vendredi soir, il se passe à Jérusalem une scène bien capable d'intéresser et d'émouvoir le spectateur.

Il existe, dans une sorte de cour attenante à une mosquée, un mur dont plusieurs pierres ont appartenu à l'ancien temple des Juifs. Ce sont de grosses pierres de taille, au nombre de trois ou quatre : leur forme et leur surface rongée par le temps attestent leur origine ; des touffes d'herbes sortent ça et là de

leurs crevasses. On arrive à ce lieu par un sentier couvert d'orties et de décombres.

Ces pierres, débris d'un édifice autrefois glorieux, sont un objet de vénération pour les Juifs; ils y viennent en pèlerinage le vendredi soir pour se lamenter sur la ruine de leur cité, sur la dispersion de leur peuple, et pour implorer la miséricorde divine. La diversité de leurs costumes prouve qu'ils arrivent de pays différents, mais ils sont tous réunis dans un même sentiment d'humilité et de douleur. Ils entrent dans l'enceinte de la mosquée; les uns se tiennent debout, les autres assis ou à genoux; ceux qui sont le plus près des pierres retirent leurs souliers. On voit des femmes enveloppées de longs manteaux blancs, s'incliner, se balancer en tous sens, puis se pencher en avant pour baiser la surface rugueuse des pierres sacrées. Pendant ce temps-là, les hommes récitent des passages de leurs Bibles, qu'ils tiennent à la main, tantôt le psaume LXXXIX^e, tantôt les lamentations de Jérémie, ou tout autre texte exprimant leur douleur et leurs supplications. On a beau ne pas comprendre le sens de leurs paroles, leur attitude, leurs gestes, les solennelles intonations de la langue hébraïque vous émeuvent jusqu'au fond de l'âme.

Ces restes épars rappellent d'une manière saisissante les prophétiques déclarations du Seigneur Jésus à ses disciples, lorsque ceux-ci lui montraient les bâtiments du temple : « En vérité, je vous dis : Il ne sera pas laissé ici pierre sur pierre qui ne soit jetée à bas. » (Matthieu XXIV, 2.)



La confiance d'un enfant.

Enfants qui lisez ce petit journal, j'ai une jolie histoire, et une histoire vraie à vous dire. Vous pourrez y voir avec quelle tendre bonté le Seigneur Jésus répond à la confiance même d'un petit enfant.

Henri M. est un de mes grands amis ; il a environ sept ans. Il a souvent entendu parler du Seigneur Jésus, le bon Berger qui a donné sa vie pour ses brebis, et par la grâce de Dieu, le jeune cœur d'Henri a été amené à connaître et aimer ce précieux Sauveur.

Au temps dont je veux vous parler, les épreuves s'étaient accumulées sur la famille d'Henri, comme de sombres nuages. Pendant bien des semaines, son cher papa avait été trop malade pour se rendre à son travail journalier, et la pauvre mère avait beau-

coup de peine à pourvoir au loyer et à la nourriture de toute la maisonnée.

Il n'y avait point d'argent pour acheter des habits et des chaussures, et les souliers d'Henri étaient tellement usés qu'un matin sa mère lui dit : « Mon cher enfant, il faut que tu renonces à aller à l'école du dimanche, jusqu'à ce que j'aie pu t'acheter des souliers neufs. »

« Oh ! que j'en suis fâché, maman, » dit Henri.

« Moi aussi, mon chéri, mais tu n'auras peut-être pas longtemps à attendre, car le médecin pense que ton père va mieux, et, s'il plaît au Seigneur de le rétablir, il t'achètera des chaussures. »

Henri réfléchit un moment, puis il reprit :

« Maman, la dernière fois que j'ai été à l'école du dimanche, on nous a dit que le Seigneur Jésus a toute puissance ; qu'il peut faire ce qu'il veut. Ne pourrait-il pas m'envoyer des souliers, si cela lui plaît ? »

« Oui, mon enfant ; je suis sûre qu'il le pourrait, s'il voyait que cela est bon pour toi ; mais il veut peut-être te donner une leçon de patience, et ainsi te faire attendre. Cela ne t'attristera pas trop, n'est-ce pas, si c'est sa volonté ? »

« Non, maman ; mais penses-tu que ce serait mal de le Lui demander ? Je lui dirais : Ce sera juste comme tu voudras, Seigneur Jésus ? »

« Non, Henri, ce ne serait pas mal. »

Alors, prenant ses vieux souliers à la main, Henri monta à sa chambre, et là, à genoux, les mains jointes, et avec respect, car il savait qu'il parlait à un

Dieu grand et saint, mais en même temps avec la confiance d'un petit enfant, il raconta la chose au Seigneur qui est dans le ciel.

Deux ou trois jours se passèrent. Henri ne disait plus un mot au sujet des souliers, mais sa mère était sûre qu'il continuait à prier et aussi à attendre la réponse à sa prière.

Le samedi soir était arrivé. Pendant qu'Henri faisait une commission pour sa mère, un ami apporta une petite somme d'argent de la part d'un Monsieur qui avait bien entendu parler de la maladie du père d'Henri, mais qui ne savait rien des besoins et de la prière du petit garçon.

En recevant ce don, la mère dit : « Le Seigneur a envoyé les moyens, maintenant Henri aura ses souliers ; » et aussitôt, avec un cœur joyeux et reconnaissant, elle courut les acheter.

Revenue à la maison avec son petit paquet, vite Henri défit la ficelle et l'enveloppe, et, après avoir admiré les belles chaussures neuves et donné un bon baiser à sa mère, il sortit doucement de la chambre.

Sa mère le suivit sans bruit et vit son petit garçon qui remerciait le Seigneur d'avoir répondu à sa prière.

Chers jeunes amis qui connaissez le Seigneur Jésus comme votre précieux Sauveur, placez-vous ainsi tous vos besoins devant Lui par la prière, avec la confiance qu'il vous entend ? Et n'oubliez-vous jamais de le remercier quand il vous a accordé ce que vous lui avez demandé, et même quelque chose de meilleur ?

(Tiré du Faithful Words.)

L'Évangile selon Matthieu.

CHAPITRE II.

Versets 1-2. Peu de temps après la naissance de Jésus, à Bethléem, la cité de David, des mages de l'Orient arrivèrent en Judée pour l'adorer. Ils connaissaient sans doute les Écritures, et l'étoile qu'ils avaient vue dans leur pays était probablement, pour eux, un accomplissement de cette prédiction de Balaam : « Une étoile est procédée de Jacob, et un sceptre s'est élevé d'Israël » (Nombres XXIV, 17); elle était pour ces hommes de foi le signe annonçant la présence du Roi qui devait venir; et leur foi les pousse à entreprendre un long voyage. Ils allèrent jusqu'à Jérusalem, car puisqu'il s'agissait du roi des Juifs, ils durent penser que ce devait être à Jérusalem, la capitale, qu'il fallait aller Lui rendre hommage, et qu'ils n'auraient qu'à mentionner son nom pour être aussitôt renseignés. Mais, hélas! ils ne rencontrent parmi le peuple qu'incrédulité, indifférence, hostilité.

Vers. 3-6. Les enfants du royaume, c'est-à-dire la nation juive, se trouvaient si bien à leur aise dans le monde, qu'ils ne voulaient aucun changement à leur situation : dans leur aveuglement, ils préféreraient au Messie, qui leur apportait la délivrance, le joug tyrannique et avilissant des Romains et celui d'Hérode, leur représentant. Dès qu'ils entendent parler

d'un autre roi, ils en sont tout troublés. Hérode, qui se voit déjà menacé dans son pouvoir, n'est pas moins effrayé qu'eux.

Et vous, chers petits amis, que penseriez-vous si l'on venait vous dire que Jésus va revenir. Est-ce que cette nouvelle vous réjouirait, ou bien en seriez-vous troublés ?

Si vous connaissez Jésus et son amour, si par la foi vous savez que vous êtes à Lui, qu'il a pris sur Lui tous vos péchés, et qu'il veut vous avoir avec Lui dans la maison du Père, alors la pensée du retour prochain de ce Sauveur, qui a promis de revenir, ne manquera pas de vous réjouir. Si, au contraire, vous ne le possédez pas comme *votre* Sauveur, son arrivée vous remplira d'effroi, parce qu'il viendra contre vous comme un juge. Ah ! si vous n'avez pas encore l'assurance de votre pardon, allez dès à présent à Jésus ! Ne tardez pas un seul instant de le faire, car il se peut qu'aujourd'hui même, Celui qui s'offre encore à vous comme un Sauveur, vienne rassembler ses saints et les introduire dans le ciel. Alors la porte sera fermée, et pour ceux qui, n'ayant pas voulu croire, seront laissés dehors, il ne restera que la condamnation éternelle.

Maintenant revenons à notre sujet. Hérode, plein de trouble, cherche aussitôt comment il pourra se débarrasser du petit enfant qui lui porte ombrage. Il s'informe d'abord du lieu où le Christ devait naître, et les conducteurs religieux du peuple se servent de la connaissance, hélas ! stérile, qu'ils avaient des Écritures, pour citer le prophète Michée, annonçant

au V^e chapitre de son livre que le futur conducteur d'Israël devait naître à Bethléem.

Vers. 7-12. Mais Hérode veut encore savoir l'époque de cette naissance. Pour cela il fit appeler secrètement les mages, et s'enquit du temps exact où l'étoile leur était apparue, car c'était sans doute à cette époque-là qu'ils l'avaient vue. Ce roi cruel cache ses noirs desseins sous un manteau d'hypocrisie ; il a l'air de prendre une vive part à ce qui intéressait si fort les mages, en leur disant qu'ils trouveront le petit enfant à Bethléem, et qu'ils doivent lui faire savoir avec détails ce qui en est de cet enfant dès qu'ils l'auront trouvé, « en sorte que, ajoute-t-il, moi aussi j'aie lui rendre hommage. » Quelle affreuse perfidie, direz-vous, chers enfants. Oui, affreuse, en effet, mais elle nous montre ce qui est au fond du cœur de tout homme éloigné de Dieu ; nous voyons, par cet exemple, de quoi l'homme naturel, c'est-à-dire inconverti, est capable. Il n'y a dans le cœur de l'homme qu'une inimitié contre Dieu, et cette inimitié l'a poussé jusqu'à mettre à mort le Fils de Dieu.

Ayant ouï le roi, les mages se mirent en route pour Bethléem. Ils étaient tout seuls pour y aller, car personne dans Jérusalem ne s'intéressait de cœur au roi promis ; personne ne se souciait de voir le Messie venu ici-bas au milieu des siens, ni d'accompagner ces hommes d'entre les Gentils qui s'en allaient l'adorer. Cependant les mages n'étaient pas seuls ; Dieu était avec eux pour les conduire, et sa faveur était sur eux, preuve en soit l'étoile qu'ils avaient vue en Orient et qui resplendit de nouveau à

leurs yeux, allant « devant eux jusqu'à ce qu'elle vînt et se tint au-dessus du lieu où était le petit enfant. » S'ils purent se réjouir en voyant l'étoile, combien grande dut être leur joie lorsque, étant entrés dans la maison, ils virent Celui qui occupait une si grande place dans leurs cœurs. La foi leur faisait reconnaître le Seigneur de gloire, dans ce tout petit enfant ; c'est pourquoi « se prosternant, ils lui rendirent hommage, » et lui offrirent ce qu'ils avaient de plus précieux, « des dons, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. » Ces sages Orientaux, remarquez-le, ne songèrent pas à se prosterner devant les parents de Jésus : le saint Enfant est l'unique objet de leur adoration. N'avons-nous pas en cela un enseignement bien clair et positif donné par des Gentils à la chrétienté ?

Enfin le même Dieu qui les avait conduits jusque-là, les avertit de la perfidie d'Hérode, et leur montre dans un songe qu'ils ne doivent pas retourner vers lui ; ils se retirèrent donc chez eux par un autre chemin.

Quelles précieuses instructions ne peut-on pas puiser, chers enfants, dans l'histoire de ces intéressants personnages, venus d'un pays lointain pour rendre hommage au Seigneur ; quels encouragements ne trouvons-nous pas dans la manière dont ils sont conduits tout le long du voyage. Lorsqu'on a trouvé Jésus, et qu'on le connaît selon ce qu'il est *Lui-même*, on l'adore ; puis Dieu donne aux fidèles, par sa parole, des directions pour vivre et marcher selon Lui, vis-à-vis des ennemis de son Fils.

Vers. 13-18. Dieu voit tout et connaît tout; il savait bien ce qui en était des criminelles intentions d'Hérode; il savait aussi comment les déjouer : l'homme quel qu'il soit, fût-il un roi puissant ou un vaillant guerrier, n'est qu'un vermisseau devant Lui. Dieu dispose de tous les moyens pour l'accomplissement de ses propres desseins, et de même qu'il avait averti les mages, il avertit aussi Joseph. Nous avons vu, dans le chapitre I, à quelle occasion un ange lui était déjà apparu. Cette fois-ci, c'était pour lui dire de la part de Dieu que le méchant roi cherchait la vie du petit enfant; qu'ainsi ils devaient s'enfuir en Égypte, et y demeurer jusqu'à nouvel ordre. « Et lui, s'étant levé, prit de nuit le petit enfant et sa mère, et se retira en Égypte. » Pensez, chers jeunes lecteurs, à ces trois personnes se sauvant durant la nuit pour échapper à la fureur d'un homme sanguinaire. Mais si la méchanceté de l'homme poursuit les justes et cherche à leur nuire, les soins de Dieu et sa fidélité sont au-dessus de toutes les attaques et ne font point défaut à ses bien-aimés. Ils n'ont qu'à se fier à Lui. Aussi Jésus a bien pu dire à son Dieu, en repensant à cette circonstance de sa vie, durant les heures où il fut abandonné sur la croix à cause de nous : « Tu m'as fait avoir confiance [lorsque j'étais] aux mamelles de ma mère. » (Psaume XXII, 9.)

Hérode, qui avait feint devant les mages d'être un disciple fervent, se montre enfin sous son vrai jour en ordonnant le massacre des enfants de Bethléem et de son territoire. Il croyait, mais à tort, qu'en fai-

sant ce carnage, il parviendrait à se débarrasser de Jésus. Bien loin de pouvoir l'atteindre, c'est lui-même qui maintenant va disparaître de la scène.

Les versets 19-23 nous rapportent la mort du terrible Hérode — il n'était après tout qu'un homme mortel. Puis un ange du Seigneur apparaît pour la troisième fois, dans un songe, à Joseph, et lui dit de retourner dans la terre d'Israël. Joseph est toujours prêt à obéir, ainsi que vous aurez pu le remarquer, chers enfants, en lisant le 24^e verset du chapitre I, et les versets 14, 21 et 22 de notre chapitre. S'étant levé, il prit le petit enfant et sa mère, et revint en son pays. Mais en route il apprit que le méchant roi avait un successeur du nom d'Archélaüs. Jérusalem, la ville du grand Roi (chap. V, 35), savait que son Messie et Sauveur était né, mais elle lui préférerait un faux roi. Aussi Joseph craint-il de retourner en Judée; guidé par une direction divine, il va en Galilée et se réfugie à Nazareth, où il vivait déjà avant de descendre à Bethléem pour le dénombrement, et où il exerçait, lui, descendant d'une famille royale, l'humble métier de charpentier. (Luc II, 4; Matthieu XIII, 55.) C'est là que Jésus vécut jusqu'au moment où il entra dans l'exercice de son ministère public. Là il travaillait du même métier que son père (Marc VI, 3), et jusqu'à l'âge de trente ans, le Sauveur du monde y fut tellement ignoré de tous, que le pieux Nathanaël qui demeurait à Cana, à deux lieues de Nazareth, n'avait jamais entendu parler de Lui.

Il sut dès son bas âge ce que c'est que d'être re-

jeté, persécuté et méprisé; il n'y avait pas de place pour lui dans l'hôtellerie de Bethléem, pas de place pour lui en Judée d'où les chefs religieux — les sacrificateurs, les scribes et les pharisiens, qui auraient dû lui rendre hommage — le repoussent, et où le chef civil cherche sa vie. Emmené en Égypte, d'où il remonte, Lui, le vrai Israël, comme jadis le peuple en était remonté, il se réfugie dans le pays et dans la ville que les Juifs présomptueux couvraient de tout leur mépris. C'est pourquoi il a été appelé par eux du nom injurieux de Nazaréen. Ainsi, de toutes manières, depuis la crèche jusqu'à la croix, Jésus, le Fils du Très-haut, venu comme homme sur la terre, a pris la place la plus humble dans un monde plein d'ambition, de dédain et d'orgueil. Il fut véritablement « le méprisé et le rejeté des hommes, homme de douleurs et sachant ce que c'est que la langueur » (Ésaïe LIII, 3); « il s'est ancanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes; et étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'EST POURQUOI AUSSI Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, se ploie tout genou des êtres célestes, et terrestres et infernaux, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père. » (Philippiens II, 7-11.)

Remarquons, en terminant, chers jeunes lecteurs, que les hommes, même lorsqu'ils sont les instruments de Satan pour faire le mal, ne peuvent cependant rien

changer aux décrets du Dieu souverain; au contraire, ils contribuent, bon gré, mal gré, à leur accomplissement. C'est ainsi que la fuite en Égypte, le massacre de Bethléem et la retraite à Nazareth, tout autant d'événements dus à la méchanceté d'un roi impie, furent néanmoins l'accomplissement de ce que le Seigneur avait annoncé par le moyen de ses prophètes. (Vers. 13, 18 et 23.) Quoi qu'il en soit des adversaires et de leur malice, l'amour de Dieu, le Père, et sa sollicitude envers les siens, déploient leurs effets salutaires à travers tout. Qu'Il en soit à jamais béni !

Un Sauveur est venu ; c'est Jésus, le Messie.
 Depuis longtemps prédit, attendu, désiré,
 Il naît à Bethléem, de la vierge Marie ;
 Ce n'est qu'un pauvre enfant : les cieux l'ont adoré.

Ce grand Libérateur, objet de tant d'oracles
 Des prophètes anciens, des voyants d'Israël...,
 Il naît..., ah ! n'est-ce pas le plus grand des miracles ?
 La bienheureuse vierge enfante EMMANUEL !

Le Fils de Dieu devint un enfant comme vous,
 Si ce n'est qu'il naquit beaucoup plus misérable.
 Il n'eut, ce grand Sauveur, Créateur de nous tous,
 Qu'une crèche pour lit, pour palais qu'une étable.

Il est le méprisé, le rejeté des hommes ;
 Un homme de douleurs, qui connaît le tourment ;
 Et c'est pour nous, pécheurs, malheureux que nous sommes !
 Qu'il veut bien se soumettre à tant d'abaissement !

Les oiseaux ont leurs nids, les renards leur retraite ;
 Mais lui qui créa tout, à qui tout appartient,
 Il n'a pas un endroit où reposer sa tête ;
 La seule charité l'assiste et l'entretient.

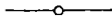
Mais pourquoi cet état indigent, misérable ?
Pourquoi ces maux nombreux que Jésus a choisis ?
Lui riche, il s'est fait pauvre ; amour incomparable !
Et par sa pauvreté nous sommes enrichis.

Sur une infâme croix il meurt à notre place ;
Tout ce qu'il a souffert, nous l'avions mérité.
Aimez ce bon Sauveur, chers enfants ! Rendez grâce
A Celui qui pour vous eut tant de charité.

Ensuite il ressuscite et, quittant cette terre,
Il monte dans le ciel pour jouir de ses droits :
Il régnera bientôt sur la nature entière,
Comme Seigneur de tout, et comme Roi des rois.

Toujours plein de pitié pour nos grandes faiblesses,
Le Seigneur n'éteint point le lumignon fumant ;
Il sait sympathiser à toutes nos détresses,
A la brebis tondue il mesure le vent.

Jésus, qui connaît bien toute notre misère,
Pour tous ses rachetés prie encore aujourd'hui.
Il est notre avocat auprès de notre Père :
Ah ! pleins de confiance, approchez-vous de Lui !



Cinq lits de mort dans une semaine.

(Suite de la page 14.)

Maintenant, chers jeunes lecteurs, suivez-moi par la pensée jusqu'à une autre maison que l'on remarquait dans une des rues du village, avec son escalier extérieur conduisant à un joli appartement. On

entraît dans une cuisine bien claire, puis une porte à main gauche donnait accès dans une chambre assez grande, confortablement meublée, et soigneusement entretenue. Tout montrait que l'aisance régnait au logis ; mais le dimanche dont nous parlons, l'affliction y régnait aussi. Dans la cuisine, le père et la mère pleuraient. Sur ces entrefaites, une voisine entra, et leur annonça que le jeune H^{...} venait de mourir. A l'ouïe de cette nouvelle, ils se regardèrent avec angoisse en disant : « Il ne faut pas le dire à Sophie. »

Hélas ! Sophie, la fille unique et chérie de son père, était mourante ; elle le savait bien et même elle s'en réjouissait, mais pour ses pauvres parents, qui ne connaissaient pas le Seigneur, la mort était encore le roi des épouvantements : ils ne pouvaient croire qu'elle pût être autre chose. Sophie demandait souvent : « Comment va monsieur H^{...}? » et lorsque, un instant après, sa tante qui était chrétienne entra et lui dit sans autre préambule : « Monsieur H^{...} est mort à cinq heures, » elle s'écria naïvement : « Eh ! tant mieux, je serai à côté de lui. »

Il n'y avait que peu de jours que Sophie était joyeuse, et la pensée de la mort n'avait plus rien qui la troublât. Ce changement était d'autant plus réjouissant que, pendant le temps qu'avait duré sa maladie, elle avait souffert sans consolation, regrettant la vie où tout semblait lui sourire, car, douée comme elle l'était, d'un aimable caractère, chacun l'aimait, et elle n'aurait demandé qu'à vivre. Un jour que j'entrais chez elle — c'était avant qu'elle eût

trouvé la paix — je la trouvai fort triste, ses yeux étaient pleins de larmes qu'elle cherchait vainement à retenir. Quand je lui demandai ce qui la faisait pleurer, elle éclata en sanglots : — « Oh ! mademoiselle, me dit-elle, j'ai dix-huit ans jeudi prochain, et je vais mourir. Mourir à dix-huit ans, c'est si dur ! Pourquoi faut-il que je meure si jeune, moi qui avais une vie si heureuse ; et mes pauvres parents et mon petit frère, il faut les quitter ; je les aime tant ! Oh ! c'est trop dur. »

Je la laissai pleurer ; je la comprenais si bien ; elle n'avait rien, en effet, qui pût la consoler ; son cœur s'était toujours nourri des choses de ce monde qui allaient lui échapper. Que lui restait-il ? Elle avait beaucoup entendu l'évangile ; elle savait tout ce qu'on aurait pu lui dire. — « Quand tu connaîtras le Seigneur Jésus, lui dis-je, lorsqu'il t'aura donné la paix, tu ne parleras plus ainsi ; au contraire, tu te réjouiras tellement de le voir que tu oublieras tous tes regrets. » Elle me regardait d'un air un peu incrédule ; toutefois elle me demanda de prier avec elle. Quelques jours plus tard, je la trouvai dans des dispositions nouvelles. Elle avait la foi, mais elle désirait beaucoup pouvoir *se réjouir* de voir Jésus. — « Je sais que je vais au ciel, me disait-elle ; j'en suis sûre ; je sais que le Seigneur Jésus est mort pour moi et que je suis sauvée ; mais je n'ai aucune joie, je ne puis pas me réjouir de voir le Seigneur ; il y a comme un voile qui me cache toutes les choses du ciel. » Je lui répétai que la délivrance viendrait, que j'en étais sûre. — « Attends patiemment, lui dis-je,

et demande au Seigneur sa paix et sa joie jusqu'à ce qu'il te les donne. »

Les mois d'hiver furent très pénibles ; une toux incessante la tourmentait jour et nuit, et une soif ardente la dévorait ; elle était devenue un peu sourde, et les visites la fatiguaient vite ; aussi je n'osais pas aller la voir souvent. Un soir pourtant, elle voulut me recevoir pour un petit instant. Elle n'osait prest que pas parler, de peur de provoquer la toux. Je la trouvai étendue sur un petit lit ; elle était fort tranquille. Je lui dis de ne pas me parler ; et sans lui faire aucune question, je lui lus le XIV^e chapitre de l'évangile de Jean. Elle m'écoutait souriante, ses yeux brillants fixés sur moi, comme si elle avalait ces magnifiques paroles. Je vis à son expression que le Seigneur l'avait exaucée. Je lui donnai un baiser et je partis. Je fus quelque temps sans pouvoir sortir, et je ne la revis plus. Mais elle n'avait plus besoin de visites ; elle avait trouvé le Seigneur et tous les trésors de son amour ; elle avait reçu de Lui ce qu'elle souhaitait : une joie entière. Atteindre la demeure qu'il lui avait préparée était son unique désir.

Elle délogea tout heureuse, un jour après le jeune H^m. Ainsi qu'elle l'avait pressenti, sa dépouille mortelle repose à côté de celui qui l'avait précédée de quelques heures dans la tombe ; et tous deux, ils attendent le matin de la résurrection. — De nouveau, les jeunes filles de la localité eurent à accompagner une de leurs compagnes au cimetière, et cette circonstance si particulièrement solennelle les rendait très sérieuses. Dieu veuille que toutes celles qui ont

été témoins de ces choses, ne les oublient pas et reçoivent aussi une pleine assurance de pardon par le sang de Jésus-Christ, avant d'être appelées à paraître devant Dieu.

(La fin prochainement, D. v.)

Un sacrifice.



Deux petits garçons s'amusaient dans la partie supérieure de la tour St-Léonard, quand la poutre sur laquelle ils étaient vint à céder et demeura suspendue dans le vide. L'un d'eux eut juste le temps de la saisir et de s'y cramponner, tandis que l'autre entourait son ami de ses bras et se tenait à lui. Ils restèrent quelques instants dans cette position critique, appelant, mais en vain, du secours. A la fin, celui qui avait ses mains autour de la poutre dit à son compagnon qu'il ne pouvait plus y tenir. — « Pourrais-tu te sauver si je te lâchais ? » dit le petit garçon qui le tenait par les jambes. — « Oui, répondit l'autre, je crois que je

le pourrais. » — « Eh ! bien alors, que Dieu te bénisse. » Et lâchant son ami, il tomba et fut tué sur les dalles.

Quel remarquable exemple d'amour ! Cela ne vous rappelle-t-il pas, jeunes lecteurs, ce que Christ a fait pour nous ? L'amour de ce cher garçon pour son ami était bien grand, n'est-ce pas ? Mais qu'était-ce auprès de l'amour que le Seigneur Jésus a eu pour nous, un amour qui l'a fait quitter pendant un temps la gloire du ciel, pour descendre dans un monde de pécheurs perdus ; un amour qui l'a conduit au Calvaire et à la croix où Il a donné sa vie en rançon pour plusieurs ? « Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu. » (1 Pierre III, 18.)

L'heureuse découverte.

Chers enfants, je connais une petite fille qui n'a que six ans, et qui a fait une si précieuse découverte que j'ai à cœur de vous la faire connaître. « Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est ? » s'écriera sans doute plus d'une petite voix. Et je vois des regards qui pétillent et des yeux qui m'interrogent.

Eh bien ! je vais vous dire la grande découverte de la petite Lucie.

Pensez qu'elle n'avait pas quatre ans quand le sentiment de ses péchés devint si clair, si écrasant dans ce jeune cœur, que sa santé en fut profondément

ébranlée. Elle savait qu'elle avait un méchant cœur, qu'elle était perdue, qu'elle ne pouvait subsister devant Dieu, et de là venait sa terrible détresse.

Mais le bon Berger qui, dans son amour, s'était mis à la recherche de son agneau perdu, ne la laissa point qu'il ne l'eût trouvé. Et alors, tout joyeux, il a placé son agneau sur son épaule, dans une place d'entière sécurité où il ne peut plus ni perdre son chemin, ni tomber dans quelque précipice, ni être ravi par le loup.

N'est-ce pas, petit garçon ou petite fille, qui lis ces lignes, quand tu reviens bien fatigué de la promenade, et que papa t'a pris sur son épaule, tu sens bien comme c'est une bonne place où tu te reposes, et qu'il n'y a pas de danger qu'il te laisse tomber ou t'abandonne en chemin ?

Eh bien ! mes chers petits amis, c'est justement là la bonne, l'heureuse découverte, touchant son âme, que le Saint-Esprit fit faire à la petite Lucie. Après avoir été longtemps dans l'angoisse à cause de ses péchés, elle comprit que le Seigneur Jésus, dans son amour, avait accompli toute l'œuvre nécessaire pour la sauver, que Lui, juste, était mort sur la croix pour elle pécheresse, et son cœur jusqu'alors si triste, fut inondé d'une grande joie.


Voici comment elle s'exprimait dans son langage enfantin : « Maintenant le Seigneur Jésus est entré dans mon cœur, il a fermé la porte à clé, et il a mis la clé dans sa poche, et quand l'ennemi veut entrer, il trouve le Seigneur Jésus qui est là. »

Lucie est d'un caractère très vif et même violent ;

elle a de grandes tentations à la colère ; mais ordinairement un regard de son cher papa la fait rentrer en elle-même, et plus d'une fois on lui a entendu dire, au moment de la tentation : « Va-t'en, ennemi, je ne veux pas t'écouter ; le Seigneur Jésus est dans mon cœur, il ne te laissera pas entrer. » Et c'est ainsi que la chère petite marche avec la joyeuse confiance que le Seigneur la garde.

Voyez la fidélité du Seigneur. Lucie n'a plus sa mère. C'était une servante de Jésus, elle aimait son Sauveur et avait confiance en lui. Lorsqu'elle fut rappelée auprès du Seigneur, elle lui avait remis tous les siens entre les mains avec une entière assurance, et il l'a déjà exaucée à l'égard de cette petite fille.

Et vous, chers enfants, dont les parents prient, demandant votre conversion peut-être avec larmes, ne voulez-vous pas leur donner la joie de voir la réponse à leurs prières ? Ne voulez-vous pas venir au Seigneur Jésus pour trouver, comme Lucie, la paix et la joie avec la vie éternelle ? Il vous aime ; puissiez-vous croire en Lui, vous abandonner à Lui, venu pour chercher et sauver ce qui est perdu, et goûter dans vos cœurs son amour !



La petite Jenny.

Elle a vécu cinq mois. Elle paraissait née
Pour mettre devant nous l'image de la paix ;
Aimable, débonnaire, elle semblait ornée
Des plus gracieux dons, des plus gentils attraits.

Son regard bienveillant, ses touchantes caresses
Firent plus d'une fois palpiter notre cœur ;
Ses yeux bleus rayonnaient d'éclairs pleins de tendresses,
Elle nous apportait la joie et le bonheur.

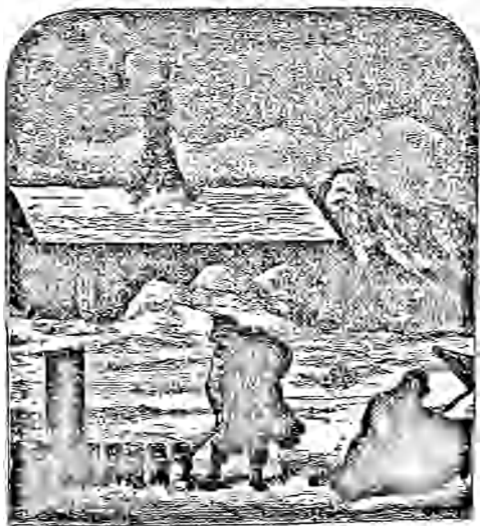
Lorsqu'elle s'éveillait, son candide sourire
Appelait père et mère autour de son berceau ;
Ses élans de gaité semblaient alors nous dire
Le plaisir qu'elle avait à nous voir de nouveau.

Puis elle a disparu comme une fleur naissante
Qui se flétrit soudain après quelques beaux jours,
Sa fraîcheur est passée, et sa grâce charmante
N'est plus qu'un souvenir : mais il vivra toujours.

Il vivra dans nos cœurs, avec reconnaissance
Pour les jours embellis par cette chère enfant ;
Et nos cœurs affligés, brisés par la souffrance,
Adoreront le Dieu qui frappe en bénissant.

Notre appel est en haut ; nous lèverons la tête
Vers Jésus qui, pour nous, triompha de la mort.
Le combat va finir, le vrai repos s'apprête,
Et bientôt les élus arriveront au port.

Sa mère.



Ce qui est plus blanc que la neige.

Dans l'un des beaux et nobles manoirs d'Angleterre, vit un gentilhomme, père d'une aimable petite fille d'environ six ans. Lady Alberta, c'est son nom, est la joie et les délices du cœur de son père ; sa compagne et son repos durant ses moments de loisir.

Un jour qu'elle était seule avec lui dans son cabinet de travail, l'enfant interrompit subitement son innocent babil, et regardant son père en face, elle lui demanda d'un air sérieux :

— Papa, connais-tu quelque chose de plus blanc que la neige ?

— Non, ma chérie, il n'y a rien de plus blanc que la neige.

— Oh oui ! il y a quelque chose.

— Qu'est-ce donc, mon enfant ?

— Papa, l'âme lavée dans le sang du Seigneur Jésus est plus blanche que la neige. (Psaume LI, 9 ; 1 Jean I, 7.)

Oh ! quelle profonde opposition à la vérité de Dieu se trouve dans le cœur de l'homme ! Dans son état naturel, il ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, elles lui sont une folie (1 Corinthiens II, 14), et la pensée de la chair est inimitié contre Dieu. Le noble seigneur parut à la fois contrarié et surpris.

— Qui t'a enseigné cela, mon enfant ? dit-il.

— Ma bonne, fut la réponse.

Il tira vivement le cordon de la sonnette, et un laquais apparut.

— Faites venir sur le champ la bonne de lady Alberta.

La bonne entra et fut questionnée. Elle confessa que c'était elle qui avait fait connaître à lady Alberta la valeur du précieux sang de Christ qui purifie de tout péché, de telle sorte que devant Dieu, l'âme du croyant est sans tache.

Le gentilhomme tira sa montre, et après avoir dit

à la bonne qu'il ne pouvait tolérer une semblable manière de faire, il lui intima l'ordre de quitter le château dans une heure.

Peu de temps après un prince royal vint faire à ce grand seigneur une visite de quelques jours. Grands furent les préparatifs, grandes aussi les fêtes et les réjouissances auxquelles donna lieu cet événement.

Vers la fin de son séjour au château, son Altesse royale se trouvait un jour avec son hôte dans le cabinet de travail de celui-ci, quand la petite lady Alberta arriva, courant et sautant dans la gaité de son cœur, sans prendre garde à la présence de l'auguste visiteur de son père. La beauté et la candeur de l'enfant attirèrent l'attention du prince, qui se mit à causer avec elle. Au bout de quelques instants, elle s'arrêta soudain, comme si une pensée frappait son esprit; puis, avec la plus grande simplicité et fixant ses grands yeux sur lui, elle demanda :

— Prince, connaissez-vous quelque chose qui est plus blanc que la neige ?

— Non, ma petite ; répondit-il. Je n'ai jamais entendu parler de quelque chose qui soit plus blanc que la neige, et vous ?

— Oh ! oui, Prince ; l'âme lavée de tous ses péchés dans le sang du Seigneur Jésus-Christ est plus blanche que la neige.

Un silence complet suivit ces paroles. Le gentilhomme parut frappé d'étonnement, mais il ne dit rien.

Lecteur, devinez-vous la fin de mon récit ? J'ai

seulement à ajouter que le cœur dur et orgueilleux du grand seigneur fut brisé. Il se tourna vers la parole inspirée de Dieu, et y apprit pour lui-même l'efficace expiatoire du sang de Christ.

La parole simple d'un jeune enfant pénétra-t-elle aussi dans le cœur du Prince? C'est ce que le jour de Dieu révélera. Il n'avait fait aucune opposition à la vérité de l'assertion sortie de la bouche de la petite fille, et ce fut ce qui frappa le père d'Alberta, en contraste avec ce qu'il avait d'abord éprouvé lui-même.

La bonne a été rappelée au château; elle continue à donner ses soins à cette chère jeune âme, et le gentilhomme, à côté des biens du monde, possède ce qui est d'un prix infiniment plus grand; il est riche dans la foi, et héritier du royaume que Dieu a promis à ceux qui l'aiment. (Jacques II, 5.) Il a appris à connaître l'amour de Celui qui, pour nous, est descendu dans la mort, mais qui, maintenant, est vivant aux siècles des siècles, qui s'est donné Lui-même en rançon pour tous, qui a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, et qui, monté au ciel, est assis pour toujours à la droite de Dieu, après nous avoir obtenu une rédemption éternelle.

Mon cher jeune lecteur, connaissez-vous pour vous-même la vertu du sang qui purifie de tout péché? Avez-vous cru au Seigneur Jésus et pouvez-vous vous réjouir de ce que, par lui, devant Dieu, votre âme, lavée de ses péchés, est plus blanche que la neige?

(*Faithful Words.*)

L'Évangile selon Matthieu.

CHAPITRE III.

Si les Juifs ne se soucient pas de Jésus, lui, néanmoins, s'intéresse à eux. Ce chapitre nous montrera comment Il se présente en grâce au peuple, après avoir vécu une trentaine d'années à Nazareth dans la plus grande obscurité. Nous le verrons entrer, ici, dans l'activité de son ministère; mais auparavant il faut que son arrivée soit annoncée.

Versets 1-12. C'est Jean le baptiseur qui est chargé de cette annonce, comme étant le messager promis en Malachie III, 1 et IV, 5-6. Mais pour être en état de recevoir Celui qui allait venir, il fallait se repentir et confesser les péchés par lesquels on l'avait déshonoré. Le peuple avait longtemps vécu loin de Dieu, il avait besoin de repentance; c'est pourquoi Jean vient de la part de Dieu dans le désert de la Judée, en disant : « Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché. » Puis il rend témoignage au Seigneur lui-même, le vrai Roi, en citant la prophétie d'Ésaïe (XL, 3) : « Préparez le chemin du Seigneur, faites droits ses sentiers. » Si la nation eût été disposée à reconnaître ses rébellions, et à recevoir son roi, alors les cieux seraient intervenus pour mettre l'ordre sur la terre où tout n'était que désordre. Cela se verra à la fin, lors du règne glorieux de Christ.

Pour accomplir sa mission, Jean vient dans la même attitude qu'Élie le prophète. (Comparez 2 Rois I, 8.) Son vêtement était de poil de chameau, une ceinture de cuir entourait ses reins, et sa nourriture consistait en sauterelles et en miel sauvage, montrant ainsi, dans toute sa manière de vivre, qu'il était entièrement mis à part pour Dieu. Séparé du monde et de ses habitudes, comme l'avait été son prédécesseur Élie, Jean-Baptiste agissait dans l'esprit et la puissance de ce prophète. (Luc I, 17.) Il est béni dans sa mission, premièrement parce que c'était Dieu qui l'avait envoyé, puis parce qu'il se tenait en dehors du mauvais état où se trouvaient ceux auxquels il prêchait.

Remarquez, chers enfants, que Jean ne vient prêcher ni à Jérusalem, ni en quelque autre lieu de la Judée; il reste au désert, parce qu'il ne peut s'associer aux Juifs méchants; ceux d'entre eux qui sentent leur misère sortent vers lui, laissant derrière eux le système corrompu du judaïsme. Ces repentants étaient le vrai résidu de ce temps-là; ils étaient « les saints et les excellents de la terre » (Psaume XVI, 3), séparés de la masse infidèle qui mûrissait pour le jugement.

Dieu seul peut, dans sa bonté, pousser une âme à la repentance. (Romains II, 4.) Celui qui se repent reconnaît qu'il a marché loin de Dieu auparavant, et cette confession est un fruit de l'œuvre de Dieu, un fruit de la vie de l'Esprit dans l'âme, un mouvement du cœur vers Dieu. La bonté de Dieu suscite donc Jean et l'envoie prêcher la repentance à ceux qui

croyaient n'avoir pas besoin de se convertir. Dieu savait qu'ils avaient d'autant plus besoin de Jésus qu'eux sentaient moins ce besoin ; sa grâce agit de manière à amener des âmes au sentiment de ce qui leur manque et à les tourner vers le Sauveur. La prédication de Jean trouva de l'écho dans les cœurs de plusieurs qui, sortant de Jérusalem, de la Judée et des environs du Jourdain, vinrent vers le prophète ; puis, après avoir confessé leurs péchés, ils étaient baptisés par lui dans le fleuve.

Ils confessaient *leurs* péchés. Il y a, en effet, une grande différence entre confesser *ses* péchés et confesser qu'on a péché. Tout homme avoue sans peine qu'il a péché, que tout le monde pêche, que tous sont pécheurs ; et l'on peut faire cet aveu sans que la parole de Dieu ait agi dans le cœur ou sur la conscience. Mais lorsqu'une âme confesse ses péchés, elle dit non-seulement qu'elle a péché, mais *comment* elle a péché : or une telle confession provient d'un cœur dans lequel la grâce et la lumière divines ont pénétré et ont produit la droiture. Nous avons ces deux sortes de confession dans notre chapitre : les versets 5-6 nous présentent des personnes qui confessaient leurs péchés, tandis que les versets 7-12 nous montrent des gens — pharisiens et sadducéens — qui n'en éprouvaient nullement le besoin. Ils reconnaissaient bien d'une manière générale qu'ils avaient péché, puisqu'ils venaient, eux aussi, au baptême de Jean ; ils avaient l'air de vouloir fuir la colère à venir ; mais, hélas ! ils ne confessaient pas leurs péchés, ils ne produisaient pas ce fruit conve-

nable à la repentance. Dans leur orgueil, ils croyaient que le fait d'être fils d'Abraham les dispensait de prendre place avec les autres pécheurs. Jean leur montre que le moment était venu où il ne servait plus de rien d'être Juif : Dieu cherchait la réalité dans le cœur ; il jugerait les hommes selon leurs œuvres, et celui qui ne produirait pas du bon fruit serait comme un arbre auquel on met la cognée pour le couper. Le premier bon fruit, c'est la confession sincère des péchés ; l'arbre bon est celui qui se confesse mauvais ; il échappe à la cognée parce qu'il a mis de côté toute prétention à être et à valoir quelque chose, toute propre justice en un mot ; il porte ainsi des fruits tels que la grâce de Dieu les produit là où elle rencontre un cœur brisé et humilié. Quant à l'arbre sans fruit, il sera coupé et jeté au feu ; la cognée est déjà mise à sa racine, mais le coup n'est pas encore porté ; cela signifie que l'homme privé de la vie de Dieu est déjà sous le poids du jugement, en attendant que ce jugement s'exécute.

Ensuite Jean montre par qui le jugement sera exécuté un jour : ce sera par Celui qui vient après Jean, un plus puissant que Jean, savoir le Seigneur Jésus, lequel baptisera de feu les incrédules, comme il baptise maintenant du Saint-Esprit les croyants. Il est semblable à un moissonneur ; et le moment viendra où il assemblera son froment dans le grenier, et brûlera la balle au feu inextinguible. Quelle différence solennelle il y a, n'est-ce pas, chers amis, entre la balle et le froment, entre ceux qui sont recueillis dans la maison du Père et ceux qui

sont précipités dans les tourments de l'enfer !
Vers. 13 - 17. Ici la scène change. Celui duquel Jean disait : « Je ne suis pas digne de porter ses sandales, » paraît au milieu de ceux qui s'humiliaient dans la repentance. Il vient vers Jean pour être baptisé. S'il faisait comme les autres, cela ne voulait pas dire qu'il eût, comme eux, à se repentir de quelque chose, ni aucun péché à confesser. Oh ! non, car il était parfait en tout, « lui qui n'a pas commis de péché, et dans la bouche duquel il n'a pas été trouvé de fraude. » S'il prend place parmi eux devant Dieu, c'est pour leur témoigner sa sympathie et pour fortifier leur cœur. Il prend place au milieu des siens, pour être leur modèle et pour être la source de toutes leurs bénédictions ; il s'approche d'eux le plus possible, se met entièrement à leur portée, pour prendre part à toutes leurs peines, et aussi pour les en délivrer. Il leur montre son amour pour eux — amour qui devait le pousser à se sacrifier lui-même sur la croix.

Jean-Baptiste, saisi d'étonnement, refusait de baptiser Jésus, mais Celui-ci lui dit : « Laisse faire maintenant, car il nous est convenable d'accomplir toute justice. » En s'abaissant au niveau de son messager, Christ se fait serviteur comme lui ; il renonce ainsi pour un temps à sa propre gloire, et montre dans son abaissement volontaire les richesses de sa grâce. Lui, sans tache ni défaut, il s'abaisse jusqu'à confesser le mal qui existait en Israël, s'unissant ainsi, dans leur position, à ceux qui avaient compris leur misérable état. De cette manière, il reconnaissait les

droits de la justice de Dieu contre le péché; plus tard, il a souffert la croix pour répondre aux exigences de cette même justice; il a subi à notre place le jugement que nous avons mérité; il a été fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui.

« Et Jésus, ayant été baptisé, monta aussitôt hors de l'eau. » A ce moment-là, et comme pour répondre à ceux qui auraient pu méconnaître la divine sainteté de Celui qui prenait une position aussi humble parmi les pauvres et les petits du troupeau, les cieux s'ouvrent sur Lui, et un double témoignage est rendu à la gloire du Fils, savoir : le témoignage de Dieu le Père, dont la voix proclame que Celui-ci est son Fils bien-aimé en qui il trouve son plaisir; puis le témoignage du Saint-Esprit descendant sur Lui sous la forme d'une colombe. Bien qu'il fût réellement homme sur la terre, le Seigneur Jésus est publiquement déclaré Fils de Dieu : il est oint du Saint-Esprit, venant sur Lui comme pour confirmer cette déclaration.

L'on trouve quatre fois le ciel ouvert; chaque fois Christ est l'objet de cette correspondance entre le ciel et la terre. La première fois, c'est dans le passage qui nous occupe ici : le ciel s'ouvre sur Jésus, car il y avait maintenant quelqu'un sur la terre qui faisait les délices du Père au milieu de tout le mal qui régnait dans le monde. Le ciel pouvait contempler le Souverain Berger paissant le petit troupeau. (Zacharie XI, 3, 7.)

Le ciel s'ouvrit sur la terre, pour la deuxième fois,

lorsque Étienne, souffrant et mourant comme un chrétien rejeté, eut le privilège de voir Jésus comme Fils de l'homme dans la gloire de Dieu. (Actes VII, 56.)

En troisième lieu, et ceci est encore futur, le ciel s'ouvrira quand le Seigneur lui-même sortira, comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs, pour le jugement. (Apocalypse XIX, 11-16.)

Enfin, le ciel sera ouvert sur la terre, durant le millénium. Alors s'accomplira ce que Jésus annonçait à Nathanaël, en disant : « Désormais vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme. » (Jean I, 52 ; comparez Genèse XXVIII, 12.)

Lorsqu'il est parlé du ciel ouvert dans l'Ancien Testament, c'est dans des visions. (Voyez Ézéchiël I, 1, etc.)

Aujourd'hui, pour les croyants, le ciel demeure toujours ouvert depuis que le Sauveur ressuscité y est entré avec son propre sang. Le voile derrière lequel Dieu se tenait caché pendant le régime de la loi, a été déchiré à la mort de Christ ; et de même qu'Étienne le voyait, la foi peut maintenant le contempler assis, comme homme glorifié, à la droite de Dieu. (Hébreux II, 8-9.)

Chers jeunes amis, où en êtes-vous quant à votre âme ? Si vous n'avez pas encore la paix avec Dieu, êtes-vous du moins dans l'angoisse au sujet de vos péchés ? La parole de Dieu vous a-t-elle fait sentir votre état misérable, et ne serez-vous pas encouragés à chercher du soulagement auprès de Jésus,

en voyant avec quelle tendresse, quel amour, il s'associe au premier mouvement de repentance dans les âmes qui ont prêté l'oreille à la bonne nouvelle du salut par grâce? Il y en a peut-être beaucoup parmi vous qui ont *entendu* l'Évangile, même fréquemment, sans l'avoir réellement *écouté*, et par conséquent sans y avoir répondu. Réfléchissez un moment à la gravité de votre faute en demeurant ainsi indifférents à tous les appels qui vous sont adressés. N'est-ce pas là mépriser la grâce de Dieu?

O vous qui n'êtes pas encore sauvés, il est encore temps pour vous d'écouter les appels de la grâce et d'y répondre, pourvu que ce soit *aujourd'hui, maintenant*. Le temps qui s'enfuit, rapide comme une nuée, ne vous appartient pas; chaque heure dans laquelle vous vivez encore, peut être la dernière de votre carrière terrestre. Jésus est le Sauveur; il a payé, à la croix, la dette de vos péchés; maintenant encore il veut vous introduire dans la joie d'une rédemption pleinement accomplie par Lui. Il est le bon Berger, cherchant sa brebis perdue pour la prendre bien joyeux sur ses épaules, et la porter à la maison.

« Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. » (Actes XVI, 31.)



Une lettre.

Chers petits lecteurs ! vous avez probablement déjà reçu et lu des lettres de grandes personnes, de parents ou d'amis de votre famille, qui vous parlaient du bonheur qu'éprouvent ceux qui connaissent le Seigneur Jésus. Et je ne doute pas que vous n'ayez reconnu dans le fond de votre cœur que cela est vrai ; seulement vous pensez peut-être que c'est bon pour des grandes personnes de parler et d'écrire ainsi.

Eh bien, je vais vous transcrire la lettre d'un petit garçon de neuf ans et demi, par conséquent pas plus âgé que plusieurs d'entre vous, je suis sûre ; — un joyeux enfant, plein d'entrain et de vie. Voici ce qu'il écrivait il y a environ deux mois à une personne de sa famille :

Ma chère ***

Je ne puis t'exprimer ma joie d'être capable en toute vérité, de t'envoyer une semblable lettre. Je

sais que tu diras que tu n'as jamais reçu de ton petit Arthur une lettre comme celle-ci. Il y a quelque temps, j'ai été rendu capable de dire : « Je suis au Seigneur. » Tu verras ce qui a amené cela. C'est une méditation que j'ai entendue sur ce verset du XV^e chapitre de Luc : « Si un homme avait cent brebis et qu'il en perdît une, ne laisserait-il pas les quatre-vingt-dix-neuf au désert pour aller chercher celle qui est perdue ? »

J'ai bien considéré ce verset et j'ai vu que la brebis perdue, c'était justement moi. J'étais comme la brebis qui s'est détournée et égarée, et le bon et tendre Berger, chère *** , est venu après moi et m'a trouvé dans le désert. Je puis dire en vérité que le Seigneur a fait cela pour moi.

Dans les plus âpres solitudes
Et par les sentiers les plus rudes,
Jésus chercha l'agneau perdu.
Il traversa les eaux profondes
Et du torrent les noires ondes :
Dans la mort Il est descendu.

J'étais ainsi, errant dans le désert, et mon Sauveur, plein de grâce, m'a arraché à l'étang de feu où je serais tombé.

Maman m'a souvent répété ce verset : « Résistez au diable, et il s'enfuira de vous ; » ainsi que ceux-ci : « Que donnerait un homme en échange de son âme ? » « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. » Ces trois versets, petits en paroles, mais *grands* en vérité, ont été les moyens de ma conversion. Il y a maintenant quinze jours que je me réjouis dans le

Seigneur, et que je puis dire : « Je suis heureux dans mon âme. » Si je vis, j'espère amener plusieurs âmes au Sauveur.

Beaucoup d'amitiés de tout le monde. Tu as maintenant un autre cousin chrétien, c'est ton petit

ARTHUR.

Cinq lits de mort dans une semaine.

(Suite et fin de la page 36.)

Trois malades étaient morts déjà, ou plutôt s'étaient endormis en Christ; les deux qui restaient souffraient cruellement aussi, depuis longtemps; mais tandis que l'une des malades se réjouissait dans le Seigneur, en attendant d'être avec Lui, l'autre, hélas! — un pauvre jeune homme de 22 ans — ne voulait rien entendre, et refusait obstinément les visites que des chrétiens venaient lui faire. Atteint depuis son enfance d'une maladie du cœur, il en avait hâté l'issue par les excès de toute espèce auxquels il s'était livré pendant les fêtes du dernier nouvel-an. Lui aussi avait entendu l'évangile dans son enfance, mais il avait choisi son chemin loin de Dieu; il s'était assis au banc des moqueurs; et quand Dieu, dans sa patiente grâce, lui fit présenter de nouveau le message du salut à son lit de mort, il refusa même de l'entendre et mourut comme il avait vécu, en apparence du moins, car nous ne pou-

vons pas limiter la miséricorde de Dieu. Cependant rien, extérieurement, ne peut faire espérer qu'il ait trouvé le Seigneur tandis qu'il en était temps. Pauvre jeune homme ! il aura peut-être toute une éternité à passer loin de Dieu dans les tourments de l'enfer ; il pourra alors se rappeler qu'il n'a pas voulu recevoir le salut que Dieu lui offrait. Quel terrible regret ! Oh ! que c'est triste, un lit de mort sans Dieu, sans lumière, sans consolation ; c'est tellement la mort dans toute sa laideur, qu'on en est tout saisi.

Celle qui allait mourir le vendredi soir pour clore cette triste semaine, était certainement la plus intéressante des cinq. C'était une jeune mère de famille, âgée de 24 ans. Elle laissait deux petits enfants. Elle avait eu un grand sacrifice à faire, lorsqu'elle avait compris qu'il faudrait laisser son mari et ses chers petits garçons ; mais le Seigneur l'avait fortifiée : elle n'avait pas faibli. Après avoir enduré patiemment de longs mois d'extrêmes souffrances, elle voyait enfin la délivrance approcher ; et de sa bouche, que la douleur avait tenue fermée durant quelque temps, sortaient des paroles triomphantes. La fin était là, quelques heures encore et tout serait fini, et pourtant l'on ne pouvait pas dire : la mort est là. Au moment où un ami chrétien, bien cher à elle et à son mari, entra pour lui dire un dernier « au revoir, » elle le reçut avec ces mots prononcés d'une voix ferme et joyeuse qu'on ne lui connaissait plus : « Il a annulé la mort... O mort, où est ton aiguillon ? » (2 Timothée I, 10 ; 1 Corinthiens XV, 55.)

C'était un vrai triomphe. Le Seigneur, dans sa bonté, lui donnait une force miraculeuse pour encourager, pour consoler ceux qui l'entouraient, pour dire une parole d'affection aux nombreux amis qui étaient venus la voir une dernière fois.

La nuit s'avavançait ; quelques personnes étaient restées dans la chambre. La malade était épuisée, et parlait tout bas à son mari. Dans un petit lit, deux petits enfants blonds et roses, profondément endormis, vous serraient le cœur : ils savaient peu ce qui se passait si près d'eux. La mère demanda qu'on lui lût quelques passages de la Parole, puis elle désira qu'on lui chantât ce cantique :

Déjà pour nous a lui l'aurore
D'une félicité sans fin ;
Seigneur, quelques instants encore,
Et nous serons tous dans ton sein.

Si le temps fuit et nous entraîne :
C'est vers le Chef de notre foi ;
Bientôt aura cessé la peine,
Et le repos est près de toi.

O jour heureux ! lorsqu'en ta gloire
Aux yeux des tiens tu paraistras ;
Avec le cri de la victoire,
Seigneur Jésus ! tu nous prendras.

Ce chant réveilla l'aîné des petits garçons, âgé de 3 ans à peine ; il se mit à rire en voyant la lumière et tout ce monde. On l'assit au pied du lit de sa mère pour qu'elle pût le voir. Il appela « maman. » « Pauvre petit, » dit-elle doucement. Elle n'avait plus de force, mais c'était toujours la paix parfaite ; elle

eut une courte agonie, puis elle expira. Elle attend auprès du Seigneur la réunion de tous les saints.

Voilà, chers enfants, ce que j'avais à cœur de vous raconter. Ces lits de mort parlent d'eux-mêmes ; je n'ajouterai pas des applications ou des exhortations que vous ne liriez peut-être pas ; seulement, je demande au Seigneur qu'il se fasse connaître en grâce à ceux qui liront ces lignes, afin que tous soient du nombre de ceux qui peuvent l'attendre, et se réjouir à la pensée de le voir et d'être toujours avec Lui.

« J'aime Jésus. »

Une dame parlant à des enfants leur montrait le grand amour du Seigneur Jésus. Une petite fille nommée Elisa, était assise à ses pieds sur un tabouret.

Lorsque la dame eut fini de parler, Elisa lui demanda si l'on pouvait chanter un cantique commençant par ces mots :

Je suis en sûreté dans les bras de Jésus.

— Pourquoi aimeriez-vous chanter ce cantique ? demanda la dame.

— Parce que j'aimerais être en sûreté dans ses bras, dit l'enfant.

Ils chantèrent donc le cantique tous ensemble, puis Madame S. parla encore du bon Berger qui donna sa vie pour ses brebis. Elisa était assise les mains jointes, et un joyeux sourire illuminait sa figure.

Tout à-coup elle se leva, et mettant ses bras autour du cou de son amie, elle s'écria : « J'aime Jésus. »

— Pourquoi l'aimez-vous, Elisa ?

— Ah ! c'est qu'il m'a aimée le premier ; et je vous aime aussi, parce que vous m'avez dit qu'il aimait les petits enfants. Précieux Jésus ! Je puis chanter maintenant, car il m'a mise en sûreté.

Cette petite fille s'en allait souvent à l'écart pour chanter des cantiques à la louange de Celui qui l'avait aimée le premier.

Son langage naïf et son sourire affectueux frappèrent beaucoup de personnes, qui ne pouvaient s'empêcher de voir qu'elle avait été dans la compagnie du Seigneur Jésus.

« Aimez-vous Jésus ? » était la question qu'elle adressait d'abord aux personnes qu'elle voyait, et en attendant la réponse elle ajoutait : « Je l'aime ; il m'a mise en sûreté. Ne voulez-vous pas l'aimer aussi ? »

Dieu, par son Esprit, se servit ainsi de la chère petite pour amener à Lui plusieurs de ses compagnes, et, par son moyen, beaucoup de petits pèlerins lèvent leurs yeux vers le ciel.

Elisa vit encore, quoique séparée de ceux qui lui ont parlé les premiers de l'amour du Sauveur. Ses jeunes compagnes parlent souvent d'elle.

« PAR LA BOUCHE DES PETITS ENFANTS.... TU AS ÉTABLI TA LOUANGE. » (Matthieu XXI, 16.)

(Faithful Words.)



Le sang de Jésus.

Avant d'avoir appris qu'une sainte victime
Avait versé son sang pour expier mon crime
Et couvrir mon forfait ;
L'avenir à mes yeux apparaissait terrible,
Je redoutais l'enfer et du Juge inflexible
L'inexorable arrêt.

Mais au pied de la croix, j'ai contemplé ta face ;
Là, j'appris de ton sang la puissante efficace,
Jésus ! Agneau de Dieu !
La paix est dans mon cœur ! Je m'approche sans crainte
Du Dieu juste, et l'amour dont je connais l'étreinte
M'introduit au saint lieu.

Devant Dieu je parais, en sa lumière pure,
Lavé de mes péchés et de toute souillure
Par ton sang précieux.
Plein de joie, en ton nom, mon cœur se glorifie ;
Je ne veux rien que Toi dont je reçus la vie,
Et qui m'ouvris les cieux.

Quand, vêtus de justice et couronnés de gloire,
Les saints entonneront leur hymne de victoire
Au céleste séjour,
A leurs voix, mon Sauveur, unissant mon cantique,
De ta mort proclamant la vertu magnifique,
Je dirai ton amour !



Un chrétien chinois.

Les Chinois sont un peuple excessivement mercenaire. Ils ne font pour ainsi dire rien que contre de l'argent ; ils n'ont aucune idée que l'on puisse s'occuper de quoi que ce soit qui n'aboutirait pas à un gain pécuniaire. La plupart d'entre eux sont persuadés que les prédicateurs européens payent les gens pour se faire chrétiens, qu'ils donnent de l'argent aux indigènes, afin que ceux-ci se fassent baptiser et professent la foi en la doctrine de Jésus-Christ.

Voici la conversation qu'avait à ce sujet, il n'y a pas bien longtemps, un nouveau converti avec un de ses voisins idolâtres :

— Combien ces étrangers vous ont-ils donné pour vous joindre à eux ? demandait le païen. Vingt dollars ?

— Plus que cela.

— Cent dollars ?

— Plus que cela.

— Combien donc, je vous prie ?

— Plus que la valeur de cette montagne là-bas, quand elle serait toute d'argent ou même d'or.

— Au nom de Bouddha ! que vous ont-ils donné ? s'écria le voisin étonné.

— Ce précieux livre, dit le chrétien en montrant sa Bible ; un livre qui me parle de Dieu, du Christ, du Calvaire, du salut, et de la vie éternelle dans les cieux.



L'eau de neige.

(*Job IX, 30.*)

— N'avez-vous pas honte de tromper ainsi une pauvre fille mourante ; avez-vous si peu de compassion que vous puissiez ainsi chercher à l'envoyer tout droit en enfer, où vous irez bien certainement une fois vous-même ?

La voix qui prononçait ces paroles violentes était si véhémence et passionnée, que je me retournai surprise et tout émue pour voir d'où elle venait.

J'étais assise au chevet du lit d'une jeune femme malade, dont les jours et même les heures étaient comptés ; et, penchée sur elle pour converser, afin de ne pas fatiguer sa voix affaiblie, je ne m'étais point aperçue que quelqu'un fût entré dans la chambre. Jugez donc de ma surprise lorsque, attendant la réponse à une question que je venais de faire à la malade, j'entendis soudain cette furieuse sortie. Ma surprise ne fut pas moindre quand, me retournant, je vis assise tout près de moi une femme qui écoutait notre conversation depuis longtemps déjà, à ce que je pus voir par les remarques qu'elle fit plus tard.

Qu'est-ce qui avait pu exciter à ce point la colère de cette personne et la pousser à prononcer ces amères et si étranges paroles ? Avais-je donc blasphémé, ou cherché à faire croire à la jeune fille qu'il n'y a ni Dieu, ni diable, ni ciel, ni enfer, ni vie à venir à craindre ou à espérer, ou peut-être seulement une vie à venir qui amènerait à tous le même bonheur une fois ou l'autre ?

Non, ce n'était rien de tout cela ; j'avais simplement lu le chapitre XII de l'Exode, où il est question de l'agneau pascal, égorgé en Égypte dans une nuit terrible, et dont le sang, mis sur les maisons des Israélites, avait suffi pour détourner d'eux la mort et le jugement, lorsqu'une destruction subite, à laquelle personne ne pouvait échapper, remplissait de cris et de lamentations les maisons des Égyptiens, et que chaque famille pleurait avec angoisse la perte de celui qui était sa gloire et son orgueil,

J'avais cherché à expliquer à la jeune malade que cette différence faite entre l'Israélite et l'Égyptien ne venait point de ce que l'un fût meilleur que l'autre, mais uniquement de ce que Dieu avait dit : « Quand je verrai le sang, je passerai par-dessus ; » qu'ainsi l'Israélite était en sûreté à cause de la parole de Dieu et à cause du sang de l'agneau égorgé ; et que si un Égyptien avait voulu, lui aussi, se mettre sous la sauvegarde de ce sang, il aurait été épargné aussi bien que l'Israélite, puisque les yeux de Dieu s'arrêtaient sur le sang qu'il avait Lui-même procuré, sans aller chercher au delà le pauvre pécheur tremblant.

Ensuite, nous avons lu dans l'évangile de Jean, chapitre I, verset 30 ; et la jeune femme avait écouté le témoignage rendu par Jean-Baptiste au Seigneur Jésus, montrant qu'il est l'accomplissement du type de l'agneau pascal, comme étant l'Agneau de Dieu, donné non pas pour une nation seulement, mais pour ôter le péché du monde.

Puis je lui avais lu, dans la première épître de Jean, ce verset qui montre combien ce sang est efficace : « Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché. » (I, 7.)

Anna (c'était le nom de la malade) avait vu que là se trouvait en effet le salut, l'abri contre la colère de Dieu tombant sur le péché ; elle savait que Dieu avait donné un agneau ; mais ce qu'elle ne voulait pas comprendre encore, c'est que le sang de cet Agneau avait été répandu pour elle : elle n'y avait « aucun droit, » disait-elle ; elle n'avait fait dans ce monde « que pécher, » et « maintenant le temps de

faire au moins quelques bonnes œuvres, qui la rendraient digne de paraître devant Dieu, allait lui manquer. »

Craignant, dans un moment aussi solennel, de lui donner autre chose que les propres paroles de Dieu pour la convaincre, je lui lus alors ce que le Seigneur Jésus a dit lorsqu'il était sur la terre : « Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs ; » et ailleurs : « Afin que quiconque croit en Lui (non pas : quiconque fait des bonnes œuvres) ne périsse pas, mais ait la vie éternelle ; » et enfin ce que l'apôtre Paul écrivait aux Romains : « A celui qui ne fait pas des œuvres, mais qui croit en celui qui justifie l'impie (non pas l'homme pieux), sa foi lui est comptée à justice. » (IV, 5 ; Jean III, 15 ; Matth. IX, 13.)

Après avoir lu ce verset, je m'étais arrêtée un moment, puis je lui avais dit tout bas : — Le salut que vous désirez si ardemment a coûté à Dieu son Fils unique ; — il a coûté au Seigneur Jésus sa vie, son sang, la honte et l'agonie : c'est au prix de tout cela qu'il l'a acquis ; mais à vous et à moi, ce salut ne coûte rien : nous n'avons qu'à étendre la main pour le saisir, et à remercier Celui qui le donne. N'est-ce pas un moyen bien simple de l'obtenir ?

J'achevais à peine ma question dont les derniers mots expiraient sur mes lèvres, lorsque eut lieu la brusque interruption que j'ai racontée. Je restai muette un moment. L'attaque qui m'était personnelle me touchait peu, mais j'étais vivement peignée pour celle qui était là mourante près de moi. Elle était suspendue entre la vie et la mort, entre le temps

et l'éternité, et elle n'avait pas saisi Christ comme son Sauveur ; elle croyait que les bonnes œuvres étaient le sûr fondement du salut, bien qu'elle n'en eût aucune sur laquelle elle pût s'appuyer. Satan venait lancer sa flèche à ce moment suprême, et je sentis aussitôt que ce qui excitait ainsi l'inimitié de Satan et la colère de notre visiteuse, c'était ce témoignage de la parole de Dieu : qu'il n'y a « aucune différence » entre les hommes, parce que « tous ont péché ; » et que le salut de Dieu est gratuit, un don de Dieu aux hommes, sans que ceux-ci y aient le moindre droit ou le méritent en aucune manière.

Ne sachant que dire, j'élevai mon cœur au Dieu vivant, à Celui qui seul connaît notre faiblesse et nos besoins ; je le suppliai de venir à mon secours, de confondre l'adversaire, et de lui arracher la proie qu'il guettait, comme un lion rugissant, cherchant à la dévorer.

Au moment où je remis cette pauvre jeune mourante aux soins du Dieu vivant, il me donna la pleine confiance qu'il la prenait sous sa garde, et toute crainte disparut de mon cœur.

Quel repos, quelle paix nous éprouvons, quand, au milieu de notre anxiété, de nos angoisses, quelles qu'elles soient, nous entendons la voix de Dieu résonner dans nos cœurs et nous dire : « Mon enfant, remets-moi tout ce qui t'inquiète, laisse-le entre mes mains, c'est mon affaire. »

Pendant ce silence qui ne dura qu'un instant, la femme dont le nom et la figure m'étaient également inconnus, m'examinait avec curiosité. M'adressant

alors à elle, en la regardant en face, je lui dis : — Est-ce donc tromper quelqu'un que de l'engager à se reposer sur la parole de Dieu et sur l'œuvre du Seigneur Jésus-Christ ?

C'est parce que j'avais la conviction qu'il s'agissait ici d'une attaque directe de Satan, que je ne voulus pas raccourcir le précieux nom de Jésus, l'appeler autrement que « le Seigneur Jésus-Christ ; » il m'était doux de pouvoir l'appeler Seigneur, aussi bien que Sauveur.

— Oui, c'est une tromperie, répondit la femme avec un accent de véritable fureur ; vous faites croire à cette pauvre fille que c'est une chose facile que d'aller au ciel ; vous avez dit que nous n'avions rien à faire pour gagner notre salut, que tous les hommes sont aussi mauvais les uns que les autres. Si vous croyez cela, et si vous le faites croire à la pauvre Anna, vous vous réveillerez de votre folie au fond de l'enfer où vous retrouverez votre victime, mais où votre sort sera pire que le sien !

— C'est Dieu qui dit ces choses, ce n'est pas moi, lui répondis-je. Avez-vous lu la Bible ?

— Non, dit-elle ; et les ignorants feraient mieux de ne pas tordre la Bible pour leur propre destruction. Personne ne peut l'expliquer, sinon ceux qui ont été choisis pour cela par l'Église ; et je remercie Dieu de ce qu'on m'a enseigné mieux qu'à vous, ce qu'elle nous dit.

— Alors, lui dis-je, voulez-vous m'expliquer ce verset de l'épître aux Romains, III, 24 : « Étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption

qui est dans le Christ Jésus. » — Je sais que je suis très ignorante, mais pour moi « gratuitement » signifie que nous n'avons rien à payer pour cette justification ; si nous avions quoi que ce soit à payer, elle ne serait pas gratuite. — « Par sa grâce » a pour moi le même sens que « par sa faveur ; » or ce ne serait plus une faveur, si je l'avais méritée. — « Par la rédemption qui est dans le Christ Jésus » me semble indiquer le prix énorme qu'un autre a payé, afin que je puisse avoir le salut gratuitement. C'était une œuvre trop grande pour que je pusse en faire la moindre partie ; aussi Dieu l'a-t-il faite entièrement lui-même ; c'est pourquoi elle est parfaite, et, en y touchant, je ne pourrais que la gâter.

— Prétendez-vous donc n'avoir absolument rien à faire pour votre salut ? répliqua la femme.

— Le Seigneur Jésus-Christ a dit : « C'est accompli, » aussi je le crois, répondis-je ; et ne pouvez-vous pas, vous aussi, vous reposer sur son œuvre accomplie ?

— Certes non, dit-elle ; des masses de gens iraient au ciel, si le chemin en était aussi facile que vous le dites.

— Alors, comment me conseillez-vous d'y entrer ? lui demandai-je.

— Oh ! dit-elle, vous devez travailler et travailler encore, faire des bonnes œuvres, prier et supplier, et faire pénitence pour vos péchés jusqu'à ce que vous mouriez ; puis votre âme devra encore être purifiée, et vous attendrez jusqu'au jour du jugement pour savoir si vous avez assez travaillé, assez prié et fait pénitence.

Frémissant à ce sombre tableau, je répondis : — Mais Dieu dit : « A celui qui ne fait pas des œuvres, mais qui croit en celui qui justifie l'impie. »

— Oui, mais l'apôtre Jacques dit : « La foi sans les œuvres est morte, » répliqua-t-elle.

— Je sais qu'il le dit, mais il n'est pas pour cela en contradiction avec l'apôtre Paul qui dit : « Que l'homme est justifié par la foi. » La foi justifie aux yeux de Dieu, les œuvres justifient aux yeux des hommes. « Celui qui croit a la vie éternelle. » Les œuvres ne peuvent pas acheter la vie éternelle, mais elles montrent qu'on la possède. Dieu regarde dans le cœur et y voit la foi ; les hommes regardent à la conduite extérieure, et s'ils ne voient aucun mouvement de vie, ils disent : « Cet homme-là est mort : il n'y a aucun souffle, aucun signe de vie en lui. »

Dois-je travailler pour sauver mon âme ?

Non ; c'est déjà fait par mon cher Sauveur.

Mais pour Lui qui fut sur le bois infâme

Je veux travailler, et de tout mon cœur !

— Pourtant, reprit la femme, ma religion dit qu'il faut être purifié et rendu blanc, tout à fait blanc, aussi blanc que la neige, avant de pouvoir entrer au ciel.

— Oui, lui dis-je, non-seulement *aussi* blanc que la neige, mais *plus* blanc que la neige, avant que vous ou moi, nous soyons propres pour la présence de Dieu ; car Job dit : « Si je me lave dans de l'eau de neige, et que je nettoie mes mains dans la pureté, alors tu me plongeras dans un fossé, et mes vêtements m'auront en horreur. » L'eau de neige

n'est pas même assez purifiante, et c'est pourtant la chose la plus pure qu'il y ait sur la terre.

— Alors comment comptez-vous être purifiée, si ce n'est par la prière et les bonnes œuvres, dit-elle en adoucissant un peu le ton de sa voix.

— David a dit : « Lave-moi et je serai plus blanc que la neige. » Eh ! bien, vous et moi, nous reconnaissons toutes deux que nous avons besoin d'être purifiées ; — la différence entre nous est que vous croyez pouvoir être purifiée par vos bonnes œuvres, tandis que je crois que le sang de notre Seigneur Jésus-Christ est seul efficace pour cela. Bien plus, je sais que ce sang m'a déjà purifiée ; et que l'enfer dont vous parliez tout à l'heure ne saurait être mon partage, puisque la parole de Dieu et le sang de son Fils se mettent entre cet enfer et moi. Ainsi donc, la main de Satan ne peut pas m'atteindre par-dessus cette barrière.

Les yeux noirs de la visiteuse brillèrent de nouveau de colère et de haine.

— Ne faites pas entendre de pareils blasphèmes à cette jeune fille, s'écria-t-elle. Votre présomption ne fait qu'ajouter à votre péché et à votre folie. Avant le jour du jugement, le meilleur des saints ne peut savoir s'il est sauvé.

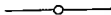
— Pardonnez-moi ; Dieu dit que cette certitude est le privilège des plus petits enfants en Christ. Il a même fait écrire une lettre, afin que tout pauvre pécheur qui croit au Fils de Dieu, puisse se réjouir dans la pleine assurance de son salut. Écoutez plutôt ; et, ouvrant la Bible, je lui lus ces paroles : « Je

vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu. » (1 Jean V, 13.)

— Est-ce donc un blasphème que de croire Dieu ? D'ailleurs, j'aime mieux entrer dans le ciel sans autre droit ni titre que ceux que me donne le sang du précieux Fils unique de Dieu, que d'y entrer au bénéfice de mes bonnes œuvres, en admettant qu'elles pussent m'y faire entrer, ce qui est impossible. J'aime mieux entrer au ciel comme un hôte invité de Dieu, que de payer mon droit d'entrée, toujours en admettant que je le pusse. — Et vous, ne l'aimeriez-vous pas mieux aussi ? Laissez de côté votre propre justice, que Dieu appelle un linge souillé, et mettez plutôt votre confiance en son sang précieux.

La femme ne répondit rien ; elle se leva et sortit lentement, en murmurant quelques mots que je ne pus comprendre.

(La fin prochainement.)



L'Évangile selon Matthieu.

CHAPITRE IV.

Versets 1-11. Avant d'entrer dans l'activité de son ministère, par lequel Il allait signaler, reprendre, condamner le mal qui règne dans le monde, Jésus va nous faire voir aussi qu'il est vainqueur de Satan,

l'ennemi de Dieu et des hommes, qui introduisit tout ce mal.

« Alors Jésus fut emmené dans le désert par l'Esprit, pour être tenté par le diable. » C'était comme homme, homme parfait sans doute, que Jésus avait été oint de l'Esprit Saint (III, 16) ; c'est encore comme homme qu'il est emmené par l'Esprit au désert, et comme homme qu'il est tenté par le diable. Mais par cette tentation, sa perfection divine fut pleinement démontrée, et l'adversaire fut confondu, réduit à l'impuissance, ainsi que nous le montrera le passage qui nous occupe.

Le diable, dans les trois assauts qu'il dirige contre Jésus, tâche de le faire sortir de la dépendance et de l'obéissance dans lesquelles il marchait devant Dieu, et de l'amener à s'élever Lui-même. Premièrement, le tentateur s'approche de Jésus, alors que celui-ci, ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, avait faim ; il lui dit : « Si tu es Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains. » Ce n'est pas un péché de manger quand on a faim, et Jésus avait le pouvoir de faire un miracle pour se procurer du pain ; mais il était venu dans ce monde pour faire non point sa volonté, mais celle de son Père. Or Dieu ne lui avait pas dit de se procurer du pain ; il ne veut pas agir quand Dieu n'a pas parlé, car la parole de Dieu est plus précieuse pour lui que toute autre chose. Il repousse la tentation en se tenant ferme à cette Parole, dont il se sert comme d'une épée contre le tentateur. Il la cite en disant : « Il est écrit : l'homme ne vivra pas de pain seulement,

mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » (Deutéronome VIII, 3.)

L'ennemi n'ayant pas réussi dans cette première tentative, essaie d'un autre piège ; et voyez quelle ruse il déploie dans ses efforts : connaissant l'attachement de Jésus pour Dieu et pour sa Parole, il feint d'être religieux en menant Jésus dans la sainte ville, et en empruntant, non sans le tronquer et le dénaturer, un passage au livre des Psaumes. Plaçant Jésus sur le faite du temple, il lui dit de se jeter en bas. On serait émerveillé de le voir tomber d'en haut ; ce serait un moyen pour lui d'être mieux compris et plus vite reçu. Mais ce n'était point par un miracle de ce genre que le Seigneur devait « attirer tous les hommes à lui ; » c'était par son élévation sur la croix. (Jean XII, 32.) Ce serait en outre, suggère le diable, un moyen de voir si vraiment Dieu prenait soin de son Fils, et s'il accomplirait la promesse du Psaume XCI, 11-12.

Mais Jésus n'ignorait pas que le diable trompe toujours les âmes ; il savait aussi que Dieu ne trompe jamais, qu'il tient tout ce qu'il a promis : avoir des doutes à ce sujet, c'était tenter Dieu. Il repousse de nouveau l'adversaire avec cette arme puissante : la Parole, en disant : « Il est encore écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. » (Deutéronome VI, 16.)

Enfin le diable met en jeu sa dernière ressource ; il tâche de tenter le Seigneur par la convoitise des yeux, comme il venait d'essayer de le faire par la convoitise de la chair et l'orgueil de la vie. A cet effet, « il transporte Jésus sur une fort haute montagne,

et lui montre tous les royaumes du monde et leur gloire, et lui dit : Je te donnerai toutes ces choses si, te prosternant, tu me rends hommage. » Satan aurait bien voulu que Jésus manquât à sa mission de serviteur obéissant et soumis ; Jésus y aurait manqué, s'il eût consenti à jouir de la gloire sans subir les épreuves de la souffrance, de l'ignominie et de la mort. Il serait ainsi devenu Roi avant le temps fixé par le Père, et il aurait perdu son caractère de Sauveur : par conséquent nous aurions été perdus pour toujours, et Dieu n'aurait pas eu de famille dans le ciel. Voilà comment Satan, par ses machinations, ne cherche autre chose que le malheur de l'homme et sa ruine éternelle.

Heureusement pour nous, Jésus sortait d'un lieu plus élevé que la haute montagne ; il venait du ciel, d'où il avait vu non la gloire du monde, mais la misère dans laquelle nous étions plongés par la souillure du péché. Quand l'homme, en Éden, eut écouté et reçu la parole de Satan, le péché fut introduit dans la nature de l'homme, jusque-là innocente. Cette nature devenue méchante, est l'arbre que la parole de Dieu appelle la chair, le vieil homme ; cette nature produit des fruits qui sont les péchés. Dès qu'il eut écouté le diable, l'homme devint son captif ; or c'est pour nous délivrer de cet esclavage que Jésus est venu comme homme ici-bas ; il y vint non pour recevoir les royaumes du monde, — il les aura plus tard, — mais pour lier l'homme fort, c'est-à-dire le diable, et pour piller sa maison en lui arrachant ceux qui gémissent sous sa domination.

Jésus n'a rien à recevoir du diable : il recevra toutes choses de son Père ; il n'a point d'hommages à rendre à Satan : c'est à Dieu seul qu'ils appartiennent. Cette insolente tentative du méchant pour s'arroger des droits que Dieu seul possède, était une attaque ouverte dirigée contre la gloire divine ; aussi la longue patience du Seigneur fait-elle place à une juste et sainte indignation ; cette fois, il chasse le méchant en le désignant par son nom de « Satan, » qui veut dire *ennemi, adversaire* ; puis, toujours armé de la Parole, il accompagne l'acte d'autorité qu'il vient d'accomplir, de ces mots : « Car il est écrit : Tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. » (Deutéronome VI, 13.)

Au verset 11, nous voyons la bénédiction qui résulte de l'obéissance. Le Seigneur Jésus trouve la réponse à ses besoins d'une manière bien meilleure que celle qui lui était proposée par Satan, lorsque celui-ci lui proposait de faire sa volonté propre : des anges de Dieu viennent à Lui et le servent. Il s'était attendu à son Dieu, et Dieu ne lui fait pas défaut.

Plus tard, lorsque le temps sera venu, le Seigneur Jésus tombera non pas du faite du temple, mais du ciel, en jugement, comme la pierre coupée sans main : *alors* on verra le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance, et venant sur les nuées du ciel ; *alors* l'Ancien des jours lui donnera la seigneurie, l'honneur et le règne, et une domination éternelle. (Daniel II, 34-35, 44 ; VII, 13-14 ; Matthieu XXVI, 64.)

Ainsi nous apprenons, chers jeunes lecteurs, que

Jésus, le second Adam, a été parfaitement obéissant dans les choses où le premier Adam a désobéi. Le premier homme avait tout pour être heureux dans le beau jardin d'Eden, et il a succombé pour n'avoir pas gardé la parole de Dieu ; tandis que Jésus, au milieu des privations et de l'isolement d'un affreux désert où « il était avec les bêtes sauvages, » a vaincu Satan, en lui résistant en face au moyen de cette seule Parole. Rappelez-vous, chers enfants, que le diable est sans force vis-à-vis de la Parole ; il ne peut rien contre elle, parce que Dieu s'y trouve. Puissiez-vous, en croyant au Seigneur Jésus, être soumis et obéissants à sa Parole, et la prendre pour votre guide, votre lumière, votre secours dans toutes vos circonstances ; elle a la puissance de garantir vos âmes des ruses de l'ennemi. En la serrant dans vos cœurs, vous serez capables de surmonter les tentations. « Résistez au diable, et il s'enfuira de vous. » (Jaques IV, 7.) Depuis que Jésus l'a vaincu pour nous, c'est un ennemi déjà battu, pourvu qu'en sa présence nous soyons trouvés armés de « l'épée à deux tranchants, » qui est la parole de Dieu. N'oublions pas les enseignements qui sont renfermés dans ces trois mots, par lesquels Jésus tint le mal à distance : « Il est écrit. »

Vers. 12-17. Après avoir vaincu Satan et avoir été servi par les anges, Jésus est prêt à entrer dans l'activité de son service pour se vouer à la délivrance du peuple. Mais dès le début de son ministère, l'inimitié des hommes se manifeste : il apprend que Jean-Baptiste, le messager de l'Éternel, a été mis en

prison. La nation agissait ainsi contre Dieu et contre son oint ; elle fermait de nouveau la porte aux bénédictions attachées à la personne du fils de David, fils d'Abraham. Jésus est navré de leur dureté de cœur ; il s'éclipse en quelque sorte pour aller ailleurs porter la lumière, loin de Jérusalem, la ville rebelle, et loin des orgueilleux chefs de la nation. Il se retire en Galilée, au milieu des pauvres et des méprisés du peuple, et aussi parmi les gentils qui fréquentaient cette contrée. En agissant ainsi, le Seigneur accomplissait la prophétie d'Ésaïe IX, 1-2, car il était la vraie lumière qui luit dans les ténèbres, et qui, venant dans le monde, éclaire tout homme. (Jean I, 5, 9.) Reprenant et continuant le courant de la prédication de Jean, son précurseur, il prêche, comme celui-ci, la repentance en vue du royaume des cieux. Il est prédicateur ; car, pour le moment, il ne peut pas être roi.

Qu'elle était triste la position de ces gens dont il est parlé ici : ils étaient *assis* dans les ténèbres et dans la région et l'ombre de la mort ; mais Jésus, lui, n'était pas assis, il travaillait en grâce, venant lui-même les chercher là où ils étaient, et leur apporter la lumière dont ils avaient besoin.

Vers. 18-22. Jésus, le vrai serviteur, appelle des disciples à le suivre ; il en fait ses compagnons, et les forme lui-même pour être de sa part des serviteurs selon son cœur, des pêcheurs d'hommes, en publiant le message de sa grâce dans le monde, après que Lui-même en aura été rejeté.

Les trois derniers versets (23-25) nous présentent

le Seigneur dans l'activité de son ministère : enseignant dans les synagogues, prêchant aux foules l'évangile du royaume, guérissant les malades, et faisant du bien à tous.

« Nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse sympathiser à nos infirmités, mais nous en avons un qui a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché. » (Hébreux IV, 15.)

« Car, en ce qu'il a souffert lui-même, étant tenté, il est à même de secourir ceux qui sont tentés. » (Hébreux II, 18.)

« Que nul, quand il est tenté, ne dise : Je suis tenté par Dieu ; — car Dieu ne peut être tenté par le mal, et lui ne tente personne. Mais chacun est tenté, étant attiré et amorcé par sa propre convoitise ; puis la convoitise ayant conçu, enfante le péché ; et le péché, étant consommé, produit la mort. » (Jaques I, 13-15.)

« Mais... »

« J'aimerais bien être à Jésus, mais.... » Ainsi me parlait un jour une jeune fille, après m'avoir raconté, les larmes aux yeux, la triste histoire de sa courte vie.

— Voudriez-vous réellement tout abandonner et venir au Sauveur, Emma ? lui dis-je.

— Oh ! oui, répondit-elle, mais je suis trop méchante pour aller à Lui,

— Non, non, pas trop méchante pour que Jésus vous reçoive; car il serait possible que ceux qui savent tout ce que vous avez fait, eussent de la peine à vous aimer; mais Jésus a eu assez d'amour pour mourir pour des pécheurs.

Notre conversation ne se prolongea guère, mais l'Esprit de Dieu agissait dans le cœur de ma jeune amie, et bientôt elle s'écria : — Je puis maintenant m'abandonner entièrement à Lui, Monsieur.

Combien de fois n'arrive-t-il pas que des jeunes garçons et des jeunes filles, étant pressés de se jeter dans les bras du Sauveur, ouverts pour les recevoir et les rendre heureux, se disent : « J'aimerais bien venir à Jésus, et lui appartenir, mais... » et ils s'arrêtent là. Pourquoi? Auraient-ils la pensée que quand Jésus a dit : « VENEZ A MOI, » il puisse y avoir une exception?

Cher jeune lecteur qui cherchez réellement Christ, et qui avez le désir d'être à Lui, si le sentiment de vos péchés vous arrête, rappelez-vous que c'est pour des pécheurs qu'il est mort, et que Lui-même a dit : « JE NE METTRAI POINT DEHORS CELUI QUI VIENT A MOI. »

Jean III, 16.

Amour, céleste amour, ô cœur du Dieu suprême,
Qui, pour se révéler, donna le Fils lui-même !
Dans ce monde, envahi par la nuit du péché,
Nos yeux ont pu le voir et nos mains l'ont touché !

Celui dont la parole ouvrait à nos oreilles,
De ses trésors cachés les divines merveilles,
Ce pauvre homme souffrant, méprisé, nuit et jour
Affligé, solitaire, haï — c'était l'amour.

Et plus, à chaque pas, sa bonté souveraine
Rencontrait grandissants les outrages, la haine,
Les pièges souterrains, les complots ténébreux,
Plus ce divin amour s'abaissait devant eux.

Aux mains de vils pécheurs, esclave volontaire,
Lui qui fonda jadis et le ciel et la terre,
Il abandonne tout, ses droits et son pouvoir ;
Comme l'agneau muet qu'on mène à l'abattoir.

Il va jusqu'à la croix, jusqu'aux trois heures sombres.
Sur le monde aveuglé s'épaississent les ombres ;
L'homme parfait, le Fils du Dieu saint, du Dieu fort,
Traverse l'abandon, la colère et la mort.

Tu souffres, ô Jésus, Sauveur, Agneau, Victime !
Ton regard infini sonde le grand abîme,
Et ton cœur infini, sous ce poids d'un moment,
Porte l'éternité de notre châtement.

Il dit : « C'est fait ! » il crie à voix forte, il expire...
O miracle ! soudain le voile se déchire,
Et des hommes parfaits pénètrent au saint lieu,
Dans la pleine clarté de la face de Dieu !

Ah ! du céleste amour souveraine victoire,
Ta croix, du Père saint fait resplendir la gloire,
Et nous sauve, et remplit nos bouches et nos cœurs
Du cantique éternel des vrais adorateurs !

L'eau de neige.

(Suite et fin de la page 71.)

Quand la porte se fut fermée sur la visiteuse, je me retournai vers la jeune mourante. De grosses larmes coulaient silencieusement le long de ses joues, mais son regard qui jusqu'ici avait exprimé l'angoisse et le désespoir, était complètement changé.

Elle avança sa main délicate et amaigrie, et la posa doucement sur la mienne.

— Je crains que cette discussion n'ait été trop fatigante pour vous, lui dis-je, et je le regrette.

— Vous le regrettez ! — Oh ! ne regrettez rien, répondit-elle ; — la longue nuit, les ténèbres dans lesquelles je vivais, sont passées maintenant. Je vois très bien que Dieu a donné son Fils, que Jésus a donné son sang précieux afin que je sois sauvée,... puis Dieu a écrit une lettre pour m'en donner l'assurance,... c'est pour « celui qui ne fait pas des œuvres. » Oh ! quel amour ! La seule chose qui m'ait fait de la peine, c'est qu'on vous ait parlé ainsi,... j'ai peur que vous ne vouliez pas revenir,... et pourtant c'est cette discussion qui m'a rendu claires des choses que je ne comprenais pas... A chaque mot que vous prononciez, la lumière se faisait plus brillante en moi et chassait mes sombres pensées.

Je l'assurai que je reviendrais volontiers la voir. Quant à ce qui venait de se passer, je lui dis que ma seule préoccupation avait été que Dieu mît lui-même dans ma bouche ce que j'avais à dire et me donnât de rester calme malgré tout.

— Et il l'a fait, il l'a fait, dit-elle. A mesure que vous lisiez un verset après l'autre, Dieu me montrait, par sa Parole, que tout ce que j'avais cru jusqu'ici n'était que mensonges. Satan m'avait fait croire que Dieu était un Dieu impitoyable, qui exigeait de notre part des efforts, des macérations, des pénitences qui ne l'apaisaient pas toujours ; tandis que maintenant je vois que nous recevons par pure grâce tout ce qu'il nous faut, au lieu d'essayer péniblement de le gagner par nos œuvres. Relisez-moi, je vous prie, ces versets qui parlent du salut gratuit.

Je relus ces versets avec des sentiments bien différents de ceux qui m'agitaient lors de la lecture que j'en avais faite un moment auparavant. La joie et la louange remplissaient mon cœur ; j'admirais les voies merveilleuses de Dieu, qui s'était servi de la haine et de l'opposition de l'ennemi, pour amener une âme à comprendre Son salut et Son amour.

La pauvre malade avait été extrêmement tourmentée par la pensée de l'éternité dont elle s'approchait, par la frayeur d'un Dieu juste qu'elle allait rencontrer dans cet avenir si plein de mystères, un Dieu qu'elle ne connaissait que comme un juge ; — et, durant plusieurs semaines, elle avait passé par d'inexprimables angoisses. Jamais personne ne lui avait dit que Jésus « est venu chercher et sauver ce

qui était perdu. » Elle s'imaginait, dans son aveuglement, qu'elle avait à faire elle-même, tant bien que possible, son chemin jusqu'à Dieu, pendant qu'Il la contemplait impitoyablement du haut de son ciel, prêt à la condamner à chaque effort infructueux.

Chers jeunes lecteurs, vous qui, dès votre enfance, avez tant de fois entendu les doux appels de l'évangile, vous qui avez entendu parler, peut-être chaque jour, de l'amour et des tendres compassions de Dieu, sans que cela ait touché vos cœurs, vous ne pouvez guère comprendre l'effet que produisit sur Anna cette bonne nouvelle : que Dieu était prêt à la sauver, à la recevoir telle qu'elle était, et à la combler de ses bénédictions ; — c'était comme de l'eau vive à une âme altérée.

Elle découvrait maintenant que la rançon nécessaire pour la délivrer était beaucoup plus forte qu'elle n'avait pu se l'imaginer, mais que cette rançon avait été payée tout entière par un autre, qu'elle n'avait plus à se débattre dans l'impuissance pour faire elle-même son propre salut ; et cette découverte remplissait son cœur d'un parfait repos et d'une paix profonde et réelle.

Il me fut bien agréable de la visiter les jours suivants. Elle demeurait près de chez moi, en sorte que je pouvais la voir chaque jour ; et chaque jour amenait en elle de nouveaux progrès dans la grâce et dans la connaissance de Celui qui l'avait rachetée.

Chaque passage de la Bible était si nouveau et plein de fraîcheur pour elle ; car jusqu'alors elle n'avait pas su le premier mot de ce saint livre.

C'était très édifiant de voir les sentiments qu'elle éprouvait en écoutant ce que je lui lisais du Seigneur Jésus, de son agonie, de sa honte, de la couronne d'épines et de la robe de pourpre, des injures et des crachats, puis de la croix elle-même, des heures d'angoisse et de ténèbres, de ce cri solennel arraché par la souffrance à l'Homme de douleurs, expirant sur le bois maudit ; enfin du côté percé et du tombeau.

J'étais presque honteuse de pouvoir lire tout cela à haute voix, quand je voyais son émotion si profonde. Parfois elle cachait sa figure dans ses mains, et de grosses larmes passaient entre ses doigts, tandis que sa faible voix, qui paraissait s'adresser à quelqu'un d'invisible, murmurait doucement : « Tout cela pour moi, — oui, pour moi, — et j'ai vécu jusqu'à vingt ans sans le savoir... ô Seigneur !... tu as souffert pour moi... pour un être tel que moi ! »

Les récits de la résurrection et de l'ascension du Seigneur, de la vision de Saul sur le chemin de Damas, du retour du Seigneur, faisaient ses délices. Aucun doute, aucun nuage ne s'éleva jamais dans son âme pour troubler sa joie et sa paix. Mais les passages qu'elle aimait de préférence, dans la Bible, étaient ceux qui lui parlaient de la personne de son Sauveur ; elle les mettait avant ceux qui lui présentaient les bénédictions et la gloire qu'elle avait à attendre pour elle-même.

Sa maladie devenait de plus en plus douloureuse ; ses souffrances étaient si vives parfois, que c'était

pénible même d'en être témoin ; et pourtant, chaque fois que je lui parlais de ces souffrances, un sourire illuminait son visage et, plus d'une fois, je l'entendis répéter à demi-voix :

Divin Sauveur, sur mon lit de souffrance
Je puis jouir de ton parfait amour !
Bientôt, bientôt, viendra la délivrance ;
Tu me conduis au céleste séjour.

Chaque jour, un peu après que j'étais entrée chez la jeune malade, la même femme qui s'était mise si fort en colère à ma première visite, se glissait dans la chambre au moment où je commençais à lire, et s'asseyait sans bruit derrière moi ; puis, lorsque la lecture était terminée, elle sortait sans dire un seul mot.

Comme elle paraissait désireuse de ne pas attirer mon attention, je fis comme si j'ignorais sa présence, craignant de ne pas la voir revenir ; j'étais si contente qu'elle eût l'occasion d'entendre la vivifiante Parole de Dieu.

Pendant plusieurs semaines, les choses continuèrent ainsi ; l'âme de la mourante se mûrissait pour la gloire, l'autre femme écoutait les paroles de la vie, et moi je jouissais avec reconnaissance de cette riche moisson de bénédictions. Jamais la visiteuse n'entrait avant le commencement de la lecture, et, régulièrement, elle sortait à l'instant même où je refermais le livre. Sa présence me gardait dans une plus grande dépendance du Seigneur, car je désirais ardemment que la Parole fût pour cette âme une

odeur de vie pour la vie. Je demandais à Dieu de me guider lui-même dans le choix des passages que je devais lire, et de les faire arriver à la conscience et au cœur de cette pauvre pécheresse.

Quant à Anna, chaque semaine qui s'écoulait lui apportait un surcroît de souffrances physiques ; mais à mesure que son corps s'affaiblissait, sa joie augmentait à l'idée qu'elle allait bientôt se trouver avec le Seigneur. La mort n'avait plus rien pour elle d'effrayant.

— Il n'y a, disait-elle, qu'un court voyage à faire pour arriver près de Celui qui nous aime, et bien que, parfois, la route doive être difficile et obscure, je ne m'apercevrai ni des difficultés ni de l'obscurité, puisque sa main me soutiendra et que sa présence m'éclairera jusqu'au bout.

Et il en fut ainsi, effectivement !

Le jour de sa mort, je lui fis ma visite comme à l'ordinaire ; et, comme à l'ordinaire aussi, notre étrange visiteuse assista à notre lecture de la Bible, puis se retira quand elle fut finie, me laissant seule avec Anna. Nous jouîmes beaucoup de ce moment : rien ne me faisait prévoir que ce serait le dernier que nous passerions ensemble sur la terre ; — elle paraissait plus forte et plus animée qu'elle ne l'avait été précédemment. Elle désira me garder auprès d'elle le plus de temps possible. Avant de partir, je restai auprès de son lit pendant quelques instants, sans parler, tenant sa faible main serrée dans les miennes.

Au moment où j'allais sortir de la chambre, je me

rapprochai d'elle encore une fois, voyant que ses yeux me suivaient d'un air pensif, et avec une expression si affectueuse.

— Vous avez encore quelque chose à me dire, chère Anna ?

— Non, dit-elle, pas précisément... je me rappelais seulement comment j'attendais chaque matin que cette porte s'ouvrit, pour vous voir entrer..., c'est la dernière fois que je vous verrai ici..., mais je vous verrai... je vous rencontrerai sûrement quand vous viendrez là-haut... Quel bonheur ce sera de vous voir avec Jésus !... je crois... que même alors... je serai contente... de vous voir arriver.

Les rayons du soleil se jouaient autour de son pâle visage, mais la lumière qui illuminait ses traits dans ce moment-là, était tout autre que celle du soleil. Cela me fit penser à ce verset de l'Apocalypse : « La gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau est sa lampe. » Sans m'en douter, je répétais le verset tout haut.

— Oui, dit-elle, l'Agneau immolé... immolé pour vous... pour moi... je le verrai bientôt... je verrai les marques... oh ! quel amour que le sien !

Nous restâmes silencieuses durant quelques instants ; puis je me penchai sur elle et lui donnai un dernier baiser. Quoiqu'elle ne parût pas plus mal que la veille, j'eus pourtant l'impression que je la voyais pour la dernière fois.

Lorsque je me retrouvai au grand air, j'essayai de secouer cette impression et j'y réussis en partie ;

cependant j'arrivai chez elle de meilleure heure le lendemain.

Sur le seuil de la porte, je rencontrai notre visiteuse de chaque jour. Sa figure était défaite, et l'on voyait à ses yeux qu'elle avait beaucoup pleuré. Elle s'arrêta devant moi ; puis, regardant furtivement tout alentour, elle me dit d'une voix craintive et tremblante : « L'eau de neige ne suffit pas pour nettoyer, de sales haillons ne suffisent pas pour vêtir ; mais le sang du Seigneur Jésus-Christ suffit à tout. » Puis elle disparut ; je ne la revis jamais ; dès lors je n'appris plus rien d'elle.

J'entrai dans la maison, et j'allais monter tout droit à la chambre d'Anna, lorsque des amies qui avaient veillé près d'elle, m'arrêtèrent pour me dire qu'elle s'en était allée vers le Seigneur.

— C'est hier, me dirent-elles, peu après que vous l'avez quittée ; quand nous entrâmes dans la chambre, elle avait un regard et un sourire qui n'étaient pas de la terre. Nous lui demandâmes ce qui la réjouissait ainsi ; mais, sans répondre, elle sourit encore et murmura : « Jésus, Jésus, Jésus ! » Ce furent ses dernières paroles, et personne de nous ne sut exactement le moment où son esprit s'envola ; — le sourire est resté sur ses lèvres. — Voulez-vous la voir ?

Ainsi le Seigneur l'avait amenée à Lui pendant qu'elle était sur la terre ; puis il l'avait prise avec Lui dans le ciel, après lui avoir donné de rendre témoignage à Jésus, son Sauveur, d'une manière si vi-

vante que l'impression qu'en ont reçue tous ceux qui l'ont soignée et aimée, ne s'effacera jamais.

Cher lecteur, ce que la femme disait est bien vrai, en effet : « L'eau de neige ne suffit pas pour nettoyer, de sales haillons ne suffisent pas pour revêtir ; mais le sang du Seigneur Jésus-Christ suffit à tout. » Et il suffit pour le temps présent et pour l'éternité.

Avez-vous mis votre confiance en ce précieux sang ?

« Si je me lave dans de l'eau de neige, et que je nettoie mes mains dans la pureté, alors tu me plongeras dans un fossé, et mes vêtements m'auront en horreur. » (Job. IX, 30.)

« O Dieu !... lave-moi, et je serai plus blanc que la neige. » (Psaume LI, 7.)

« Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché. » (1 Jean I, 7.)

X***



Le chemin du ciel.

— Peux-tu m'indiquer le chemin de la gare de W^{***}, mon petit garçon ? demandait un monsieur qui se trouvait dans l'embarras à ce sujet.

— Oui, Monsieur, fut la prompte réponse de l'enfant ; et je puis vous dire aussi quel est le chemin qui mène au ciel.

— Vraiment, mon enfant, dit le monsieur d'un air aimable mais étonné. J'aimerais bien les connaître tous deux.

— Eh ! bien, Monsieur, si vous allez tout droit devant vous, sans tourner, vous arriverez à la gare de W^{***}. Puis, ajouta-t-il avec une figure souriante, Jésus dit : « Je suis le chemin, et la vérité, et la vie ; » voilà le chemin du ciel, Monsieur.

— Où as-tu appris à connaître ce chemin-là ?

— A l'école du dimanche, puis là-dedans, dit-il en montrant un livre qu'il portait sous le bras.

Comme ils allaient le même chemin, ils entrèrent en conversation, et le monsieur écouta avec plaisir le petit garçon lui parlant de la paix qu'il possédait, et lui présentant l'évangile dans toute sa simplicité, avec plusieurs passages à l'appui de ce qu'il disait.

Arrivés à la gare, ils se dirent adieu et se séparèrent.

Ce ne fut pas sans regrets que le monsieur quitta son jeune guide et, pendant son long voyage, ses pensées se portèrent souvent vers cet enfant qui

n'avait point eu honte, lorsqu'on lui demanda le chemin de la gare, de parler aussi *du chemin* qui mène au ciel. Notre voyageur lut sa Bible plus attentivement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors ; il la lut avec un désir réel d'y trouver ce qui lui manquait, et trouva, ainsi que le lui avait dit le petit garçon, que « Jésus seul est le chemin des cieux. » Il apprit pour lui-même que la grâce est un don gratuit, que la porte est toujours ouverte pour quiconque veut entrer, et que cette porte, c'est Jésus, comme Il est aussi le chemin. (Jean X, 9 ; XIV, 6.)

Ainsi, mes chers enfants, Dieu, dans sa miséricorde, se servit d'un jeune garçon de l'école du dimanche pour amener à Lui ce monsieur, qui croyait qu'il fallait travailler beaucoup pour être sauvé. Il apprit de la bouche d'un enfant que Christ a tout fait ; que pour ce qui concerne le salut, il n'y a plus rien à faire ; et que « à celui qui ne fait pas des œuvres, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice. » (Romains IV, 5.)

L'Évangile selon Matthieu.

CHAPITRES V-VII.

Dans ces trois chapitres, nous avons, chers jeunes lecteurs, les enseignements que le Seigneur Jésus donna, en diverses occasions, à ses disciples, c'est-à-dire à ceux qui étaient le résidu fidèle d'alors au milieu de la masse corrompue et rebelle.

L'évangéliste Matthieu ne suit pas l'ordre historique des événements, comme Luc le fait ; il groupe ici dans leur ordre moral les préceptes du Seigneur, et nous voyons Celui-ci montant sur une montagne pour les dicter à ses disciples, par-devant les foules qui se tenaient tout à l'entour pour l'écouter. On est convenu d'appeler l'ensemble de ces discours « le sermon sur la montagne. »

Non-seulement Jésus apportait la guérison des infirmités corporelles à tous ceux qui venaient la chercher auprès de lui, mais il présentait aux foules, attirées par ses actes de puissance, des choses plus importantes, bien meilleures, concernant leurs âmes immortelles. Quoiqu'ils s'adressassent particulièrement au résidu fidèle, ces enseignements avaient néanmoins une portée morale générale, comme étant la règle divine de conduite pour quiconque reconnaissait les droits de la justice et de la sainteté de Dieu. Ces enseignements s'adressent aussi à vos consciences et à vos cœurs, chers enfants; car Dieu les a consignés dans sa bonne Parole, afin que vous les lisiez et que vous vous y soumettiez.

Chapitre V, versets 2-12. Jésus commence par montrer quel doit être le caractère ici-bas de ceux qui auront part au royaume des cieux, et quelle sera la portion de ces personnes au milieu d'un monde ennemi, qui a rejeté son vrai roi. Mais il appelle « bienheureux » ceux qui ont une telle portion, et dont l'état est tel que ces versets le décrivent : il leur annonce que leur récompense est grande ; et c'est une récompense céleste, parce que le Roi est dans

le ciel. En attendant, ils devaient avoir bon courage, se réjouir même ; car on avait ainsi persécuté les prophètes avant eux, et à ceux-ci Dieu donnerait aussi une part au royaume. Puis cet état qui convenait aux fidèles, était précisément celui qui caractérisait Christ lui-même, lorsqu'il vivait sur la terre.

Vers. 13-16. Ici nous avons la position qu'occupent les disciples dans le monde : ils sont le sel de la terre et la lumière du monde ; ils sont des témoins de la grâce, soit au milieu du peuple de Dieu, soit devant le monde. Le sel, dans la Parole, représente ce qui préserve de la corruption ; et ce monde, vous le savez, est rempli de corruption. — Quant à la lumière, elle brille au milieu des ténèbres, montrant d'un côté ce qui en est de ce monde plongé dans l'obscurité du péché et de la mort, et de l'autre ce que sont les enfants du royaume et ce qu'ils ont à faire dans ce monde, pendant que Dieu les y laisse.

Vers. 17-48. Dans ces versets, Jésus établit l'autorité de la loi et des prophètes ; il était venu accomplir ce qu'ils prescrivait, et le fidèle, marchant sur les traces du Seigneur, devait non-seulement pratiquer ces choses, mais se conduire selon les principes du royaume annoncé, principes caractérisés par la grâce et la vérité. Les disciples apprenaient ainsi à se conduire non-seulement d'après l'ordonnance de la loi, mais d'après ce que Dieu est comme Père, — car, remarquons-le, chers jeunes amis, le nom de Père est introduit, pour la première fois, dans ce discours (vers. 16, 45, 48 ; VI, 1, 4, 6,

8, etc.; VII, 11, 21); et Jésus met les disciples en rapport avec son Père comme étant le leur, afin que, dans cette relation nouvelle, ils agissent conformément aux intentions du Père et d'après ce qu'Il est. Ainsi, ils seraient parfaits comme le Père lui-même est parfait. — Les scribes et les pharisiens, qui prétendaient accomplir strictement la loi, n'étaient que des hypocrites aux yeux de Dieu, car ils étaient entièrement dans leur propre justice. Il fallait que la justice des disciples surpassât celle de ces gens-là, autrement ils n'entreraient point dans le royaume des cieux. (Vers. 17-20.)

La loi disait : « Tu ne tueras pas ; » mais l'esprit de grâce qui était en Jésus enseignait qu'il ne fallait pas même se mettre en colère légèrement contre son frère, ni l'injurier en lui disant de mauvais mots. Chers enfants, quand vous avez offensé l'un de vos frères ou sœurs, ou l'un de vos camarades, réconciliez-vous avec eux en reconnaissant vos torts ; en faisant cela, vous obéirez à Jésus qui aime les petits enfants. (Vers. 21-26.)

La loi défendait de commettre adultère ; mais un fidèle ne devait pas même se laisser aller à regarder quelqu'un avec convoitise. Si l'œil ou la main servaient à faire le mal, étant ainsi une occasion de chute, il valait mieux les ôter et les jeter loin de soi, plutôt que d'avoir son corps tout entier jeté dans la géhenne. Il fallait, en un mot, juger le mal non-seulement dans ses fruits, mais à sa source, à sa racine, en renonçant complètement à ce qui était la cause des fruits. (Vers. 27-30.) Quant aux mé-

chants qui meurent dans leurs péchés, sachez, jeunes lecteurs, qu'ils seront jetés tout entiers dans la géhenne, dans l'étang brûlant de feu et de soufre. Jetez-vous dans les bras de Jésus, le Sauveur, et vous échapperez à ce terrible jugement.

La parole d'un fidèle, conduit par l'Esprit de vérité, devait être : « Oui, oui ; non, non. » (Vers. 33-37.)

Il avait été permis aux anciens de se faire rendre justice ; mais un imitateur du Seigneur ne devait jamais se défendre contre un persécuteur, ni lui résister. (Vers. 38-42.) Jésus, venu en grâce, n'exerçait pas la justice ; il l'accomplissait, et souffrait l'injustice de la part des autres. Si l'on suivait le Seigneur, on devait souffrir comme lui.

Les préceptes judaïques commandaient d'aimer son prochain et de haïr son ennemi ; mais Jésus était venu apprendre aux enfants de Dieu à aimer leurs ennemis, à bénir ceux qui les maudissaient, à faire du bien à ceux qui les haïssaient, à prier pour ceux qui leur faisaient du tort et les persécutaient. L'homme naturel, l'homme dans la chair ne peut pas obéir à une telle exhortation. Il faut être né de nouveau, être enfant de Dieu, avoir la vie divine, pour être capable de montrer, dans les rapports journaliers que l'on a avec le monde, la même grâce qui était en Jésus. Aimer ses amis est une chose facile, toute naturelle ; mais pour pouvoir aimer ses ennemis, il faut que la puissance de la grâce agisse dans l'âme et pousse celle-ci à montrer le caractère de Jésus, plein d'amour, de grâce, de patience, de sup-

port. Alors on est capable de marcher selon l'esprit de Christ, d'avoir patience, et de souffrir pour la justice, s'il le faut. (Vers. 43-48.)

Les 18 premiers versets du chapitre VI montrent comment un disciple du Seigneur doit se conduire, et dans quel esprit il doit faire les bonnes œuvres, — non pas comme les hypocrites, qui affectent des sentiments louables qu'ils n'ont pas, et qui, lorsqu'ils font l'aumône, ou qu'ils prient ou qu'ils jeûnent, veulent être vus des hommes afin de leur plaire et de s'attirer des honneurs. Un fidèle doit vivre dans le secret de la présence de Dieu, en faisant toutes choses en vue de plaire à Dieu plutôt qu'aux hommes ou à soi-même, cherchant non sa gloire propre ni celle qui vient des hommes, mais celle qui appartient à Dieu, s'en rapportant à l'approbation du Père qui voit là où l'œil de l'homme ne voit pas, et qui connaît les motifs du cœur, motifs dont Dieu sait tenir compte selon cette parfaite connaissance qu'il a de toutes choses : « Ton Père, qui voit dans le secret, te récompensera. »

Puis (vers. 19-34) le Seigneur dirige les pensées et les affections des siens vers le ciel : ils n'ont rien à faire avec l'esprit du monde et avec ses soucis, car leur trésor est en haut — c'est Christ.

La foi, en saisissant cette vérité, permet à l'âme de savourer les biens célestes et d'en apprécier la valeur en même temps que l'on est détaché des choses visibles au milieu desquelles on vit sur la terre. Celui qui regarde en haut a l'œil fixé sur Jé-

sus ; ainsi l'œil est simple ; c'est un œil net, qui voit clair au milieu des ténèbres épaisses de ce monde, et celui qui a l'œil simple a son corps rempli de lumière. Il en résulte que la marche de cet homme est droite ; il ne cherche pas à servir Dieu et Mammon, à allier le monde et Christ. Vouloir servir deux maîtres est toujours un faux calcul : on n'arrivera à bien servir ni l'un ni l'autre. Il vaut la peine de servir Dieu lui-même, et lui seul. Il est puissant, il est riche, il est fidèle, il est bon ; à son service, l'on peut être sans inquiétude, car s'il daigne nourrir les oiseaux du ciel et revêtir l'herbe des champs, il ne manquera pas de s'occuper de tous nos besoins et d'y pourvoir. En lui laissant le soin de ce qui nous concerne, nos cœurs sont libres de toute préoccupation, et peuvent se nourrir des choses d'en haut et en jouir. « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par-dessus. »

Chapitre VII, vers. 1-6. Le Seigneur continue ses enseignements, en montrant aux disciples l'esprit qu'ils doivent apporter dans leurs rapports avec les autres hommes. Il faut d'abord se juger soi-même pour être en état d'apprécier la conduite de son frère ; et plus l'on sera sévère pour soi-même, plus l'on sera indulgent et animé de bienveillance envers les autres. Ainsi l'on sera gardé de porter des jugements téméraires. Mais, tout en se gardant de juger ses frères, il fallait savoir discerner les profanes et ne pas leur donner occasion de fouler à leurs pieds

les choses saintes, ni de mépriser ceux auxquels ces choses sont confiées pour les administrer avec sagesse, intelligence spirituelle, prudence.

Le Seigneur nous montre ensuite (vers. 7-12) avec quel Dieu nous avons affaire. C'est un Dieu digne de toute notre confiance, toujours prêt à donner de bonnes choses à ceux qui les lui demandent. En étant ainsi les objets de sa bonté, il nous convient d'user de bonté envers les autres.

S'il y a une manière de se conduire comme chrétien dans ce monde, il y a aussi une porte à franchir et un chemin à suivre (vers. 13-14); c'est une porte étroite et un chemin resserré, mais, béni soit Dieu, il vaut la peine de s'y engager et de déployer de l'énergie pour y entrer, car ils mènent à la vie; tandis que la porte large et le chemin spacieux de ce monde, avec toutes ses aisances, mènent à la perdition. Chers jeunes lecteurs, petits ou grands, que chacun de vous se demande sérieusement : « Suis-je dans le chemin large ou dans le chemin étroit ? » Il importe pour vous de le savoir; car l'un aboutit à la perdition éternelle, et l'autre à la vie éternelle? Quelle immense différence, n'est-ce pas? — Et il n'y a pas de chemin entre ces deux!

Vers. 15-20. Jésus, le vrai prophète, met les siens en garde contre les faux prophètes qui, même en ayant l'air d'être du troupeau, ne sont au dedans que des loups ravissants. S'il n'était pas toujours facile de reconnaître de tels hommes, on les reconnaîtrait du moins à leurs fruits. « Tout bon arbre produit de bons fruits, mais l'arbre mauvais produit de

mauvais fruits. » Terrible est le sort des faux prophètes : il leur est fait comme au mauvais arbre — ils sont coupés et jetés au feu.

Vers. 21 - 23. De même que le Seigneur veut de la réalité dans le service, il veut aussi de la réalité dans la confession de son nom ; et la vraie confession, c'est de faire ici-bas la volonté du Père qui est aux cieux. Il faut, coûte que coûte, s'engager dans le chemin de Dieu et faire Sa volonté. Le jour viendra, où plusieurs voudront entrer dans le royaume des cieux, mais par un chemin de leur propre choix et avec leurs propres œuvres ; mais qu'arrivera-t-il à ceux-ci ? Hélas ! le Seigneur leur dira : « Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, vous qui pratiquez l'iniquité. »

Vers. 24 - 29. Jésus termine ses précieux enseignements par une solennelle invitation à ceux qui venaient de les entendre, d'avoir à les mettre en pratique. Celui qui ferait ainsi, serait comme un homme prudent qui a bâti sa maison sur le roc : au jour de l'épreuve, il demeurerait ferme ; tandis que celui qui ne les mettrait pas en pratique, serait comme un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable : la ruine de cet homme serait complète au jour de la visitation.

Et vous, chers enfants, avez-vous prêté l'oreille aux enseignements du Seigneur ? Il mérite d'être écouté, et surtout d'être cru ; car il parle avec une autorité toute divine. Marie avait trouvé la bonne part, en écoutant la parole du Seigneur. Il est Lui, la vraie sagesse ; et si vous prêtez l'oreille à sa voix,

il vous rendra capables d'être soumis et dociles à ses enseignements, et d'y conformer votre vie. Ainsi, vous glorifierez le Seigneur, et sa bénédiction reposera sur vous.

« AUJOURD'HUI, SI VOUS ENTENDEZ SA VOIX, N'ENDURCISSEZ PAS VOS CŒURS. » (Hébreux III, 15.)

L'aveugle et le paralytique

Des voleurs entrèrent dans un village, et ne laissèrent la vie qu'à deux hommes ; l'un était aveugle et l'autre paralytique. L'aveugle chargea le paralytique sur ses épaules ; le paralytique indiqua le chemin à l'aveugle, et ainsi tous deux purent gagner un asile.

« Que personne ne recherche son propre intérêt, mais chacun l'intérêt d'autrui. » (1 Corinthiens X, 24.)

« Que chacun de nous cherche à plaire à son prochain. » (Romains XV, 2.)



« Encore un, seulement. »

Nellie était très belle ! Je l'avais souvent remarquée lorsqu'elle se promenait dans l'avenue. Ses longs cheveux, d'un blond doré, tombaient en boucles sur ses épaules ; sa physionomie était gracieuse et souriante ; sa douceur de caractère et sa grande amabilité lui gagnaient tous les cœurs.

Elle passait ses jours dans une succession de plaisirs. Jeune, belle et riche, elle était recherchée du monde ; sa voix argentine résonnait dans maints salons.

Aux yeux des inexpérimentés, le joli visage de Nellie annonçait la santé ; mais la rougeur de ses joues et l'éclat de ses grands yeux, inspiraient de vives inquiétudes à ses amis. Son médecin l'avait

souvent avertie et suppliée d'abandonner cette vie de plaisirs, qui nourrissait et précipitait un mal qu'aucune science humaine ne pouvait arrêter.

Nellie riait de ces craintes et disait : — Encore un bal seulement, et je deviendrai pieuse. Mais le dernier était suivi de plusieurs autres ; entraînée par le tourbillon du monde, Nellie voulait en jouir aussi longtemps que possible.

Pauvre enfant ! il n'y avait personne dans le milieu où elle vivait pour diriger sa pensée vers Jésus, vers Celui qui seul pouvait lui donner la vraie joie et le vrai bonheur ; Celui qui, au lieu des plaisirs passagers d'un monde trompeur, assure un *bonheur éternel* !

Une fois, quelqu'un lui parla de l'éternité dont elle n'était peut-être pas très éloignée, mais elle répondit : — Je ne suis pas aussi malade qu'on le pense, et j'ai bien l'intention de devenir pieuse un jour.

Il faisait un froid intense. Nellie, sa toilette à demi terminée, se reposait sur un canapé. Elle avait l'air pensif, et une expression de tristesse se lisait dans ses yeux tandis qu'elle répétait à une amie, qui devait l'accompagner :

— Ce sera mon dernier ; j'en ai pris la résolution ; puis je me retirerai du monde.

— Es-tu sûre de pouvoir sortir ce soir ? lui dit son amie ; tu as l'air fatigué.

— Je ne me sens pas très bien, dit Nellie ; mais c'est mon dernier ; et parlant ainsi, elle sonna sa femme de chambre.

Bientôt la taille élégante de Nellie se dessina sous la robe de satin blanc faite pour le dernier bal ! Des roses blanches, fraîchement cueillies, s'entrelaçaient dans ses cheveux blonds. Nellie était prête ! La voiture était à la porte ; son amie y avait déjà pris place, et elle, enveloppée d'un manteau blanc, descendait l'escalier. Elle venait de poser le pied sur le marchepied lorsque, sous le souffle glacial du vent, elle frissonna, se retira promptement dans le vestibule et tomba à la renverse au bas de l'escalier.

Elle était morte !!!

Frappés de terreur, et pensant que ce n'était qu'un évanouissement, ses amis la portèrent dans sa chambre ; son médecin fut immédiatement appelé ; mais aucun pouvoir humain ne pouvait la rappeler à la vie ; le cœur de cette jeune fille naguère si gaie ; si brillante, si choyée du monde, avait pour toujours cessé de battre.

Je demeurais à peu de distance de la maison de Nellie. C'est ainsi que je sus comment Dieu l'appela à comparaître devant lui, et c'est pour vous, enfants, qui n'avez point encore cru en Christ, que j'écris ces lignes. Puissiez-vous écouter ce solennel avertissement.

Où est Nellie, maintenant ? Son rire argentin ne se fera plus entendre, elle ne charmera plus par sa beauté. Elle a eu les plaisirs du péché pour un temps.... et maintenant !

Chers jeunes amis, pensez à l'éternité qui est à la porte. Arrêtez-vous pendant qu'il est temps, et détournez-vous du chemin large qui mène à la perdi-

tion. Demain, peut-être, ce serait trop tard : maintenant Jésus vous tend les bras, il vous appelle, il veut vous recevoir. — Mais vous dites : « Il ne m'arrivera pas de mourir aussi soudainement que Nellie ; j'aurai du temps pour me repentir. » — Est-ce la parole de Dieu, chers enfants, qui vous donne une telle promesse ? — Oh ! non. C'est aujourd'hui le jour agréable, c'est aujourd'hui le jour du salut.

Quelqu'un me demandait, il y a quelques jours : « Ne pourrais-je pas attendre un an, avant de venir à Jésus ? Je ne mourrai probablement pas avant. » Pensée affreuse ! Renvoyer le salut de votre âme précieuse à douze mois ! Que de milliers meurent dans l'espace d'une année ; pourquoi ne seriez-vous pas du nombre ? Quoique jeunes, c'est l'effet de la grâce et de la patience de Dieu que vous viviez encore.

Ne méprisez pas cette grâce, mais venez à Jésus *maintenant !*

Maintenant !

— J'aimerais beaucoup, disait une dame en parlant de sa fille à un ami chrétien, que vous parliez sérieusement à Caroline du salut de son âme ; — et sortant de la chambre, elle les laissa seuls.

— Dites-moi, Caroline, demanda le serviteur de Dieu, ne trouvez-vous pas bien ennuyant que l'on vous parle tant de ces choses ?

— Oh ! oui, monsieur, répondit-elle, toute surprise de ce début. On m'en parle si souvent que j'en suis fatiguée.

— Je le pensais, dit-il. Mais quel âge avez-vous ?

— Dix-huit ans, monsieur.

— Jouissez-vous d'une bonne santé ?

— Oui, monsieur.

— Je me demande, continua-t-il, après un moment de silence, combien de temps il vous faudrait attendre avant de donner votre cœur au Sauveur ?

— Je me suis déjà posé cette question, dit Caroline.

— Eh bien ! supposons que vous attendiez jusqu'à cinquante ans.

— Ce serait trop long, dit-elle ; l'autre jour j'ai assisté aux funérailles d'une dame qui n'en avait que trente-cinq.

— Mettons trente alors ; serait-ce trop long ?

— Je ne crois pas que ce soit prudent d'attendre jusqu'alors, dit Caroline.

— Je ne le crois pas non plus, dit le serviteur de Dieu. Quelque chose pourrait arriver d'ici là. Eh bien ! disons vingt-cinq ou vingt ans, si vous pensez vivre aussi longtemps. Mettons dix-neuf, qu'en pensez-vous ; cela pourrait-il aller ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Ni moi non plus. Le fait est, ma chère enfant, que plus j'y pense, plus je crains pour vous ce retard que vous mettez à venir à Jésus, car la Bible dit : « Voici, c'est *maintenant* le temps agréable ; voici, c'est *maintenant* le jour du salut. » (2 Corinthiens VI, 2.) Et puisque la Bible le dit, ne vaut-il pas

mieux profiter du moment actuel, et chercher le Seigneur pendant qu'il se trouve? Ne voulez-vous pas prier avec moi pour demander cette grâce à Dieu?

Caroline, profondément touchée, s'agenouilla à l'instant.

Quelques jours après, elle croyait en Christ dont le sang avait été versé pour ses péchés.

Chers enfants, qui lisez ces lignes, croyez-vous en Jésus qui est mort pour vous sauver? « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez point vos cœurs. »

L'Évangile selon Matthieu.

CHAPITRE VIII.

Ce chapitre, de même que le suivant, nous montre, chers enfants, d'une manière remarquable, le déploiement de la grâce et de la miséricorde du Seigneur. Cette grâce et cette miséricorde sont dans le cœur de Dieu, et le Seigneur Jésus est venu ici-bas pour les faire connaître aux hommes, dans leur maladie, leur souillure, leur aveuglement, et leur assujettissement à la puissance du diable. Puis il apporte cette grâce non-seulement aux Juifs, mais encore aux nations : car si Dieu devait agir par pure grâce à l'égard d'Israël, la même grâce pouvait atteindre les gentils également. (Voyez Romains III, 29.) En

outre, la grâce qui opérait par le moyen de Jésus, était aussi un témoignage pour le peuple, comme le prouve la première guérison, celle du lépreux : Israël continuerait-il à fermer ses yeux et son cœur en face de tant de bonté et de tant de preuves que l'Éternel visitait son peuple, dans la personne du Messie qui venait accomplir, en grâce, au milieu d'eux, une partie précieuse des choses qui sont écrites de Lui ?

Versets 1-4. Quand Jésus est descendu de la montagne, la première personne qu'il rencontre, c'est un lépreux. La lèpre, chers lecteurs, est une image du péché et de la souillure. L'homme dont il est parlé ici savait qu'il était lépreux, et cette connaissance qu'il a de son état l'amène aux pieds de Celui qui seul pouvait le nettoyer. Il lui adresse cette prière : « Seigneur, si tu veux, tu peux me rendre net. » Le Seigneur répond à la foi, quelque faible qu'elle soit. Le « si » montre que le lépreux, tout en reconnaissant la puissance du Seigneur, ne connaissait pas encore l'amour et la sympathie qui sont dans le cœur de Jésus ; aussi le Seigneur va les lui révéler, en lui montrant que non-seulement *il peut*, mais *veut* le rendre net. « Et Jésus, étendant la main, le toucha, disant : Je veux, sois net. Et aussitôt il fut nettoyé de sa lèpre. » Ainsi, l'amour et la sympathie poussent le Seigneur Jésus à s'approcher le plus près possible de l'homme souillé, pour le délivrer, dès que celui-ci reconnaît sa misère et sa ruine. Le divin Sauveur, en touchant le lépreux, n'est pas atteint de lèpre, comme l'un de nous l'aurait été infailliblement

par la contagion. Au contraire, le contact de Sa main a pour effet d'expulser le mal. Rien n'arrête son amour ; la souillure la plus repoussante, les péchés les plus grands mettent son amour en activité.

Ensuite Jésus ordonne au lépreux nettoyé d'aller se présenter au sacrificateur, afin que les chefs religieux du peuple sachent que Celui qui a fait ce miracle est « Emmanuel — Dieu avec nous. » (Matthieu I, 23 ; comp. 2 Rois V, 7.)

Et vous, chers jeunes amis, si vous n'avez pas encore été nettoyés de votre lèpre morale, purifiés de vos péchés, alors faites comme le lépreux : jetez-vous aux pieds du Seigneur Jésus qui a pris sur lui-même, à la croix, les péchés de tous ceux qui croient. Il peut et il veut vous guérir. Son précieux sang purifie de tout péché.

Vers. 5-13. Après l'histoire du lépreux juif, nous avons ici celle d'un gentil, un homme d'entre les nations, étranger par conséquent aux alliances de la promesse faite à Israël. Mais la grâce s'exerce envers quiconque, Juif ou gentil, en a besoin. Un centurion, c'est-à-dire un capitaine d'une compagnie de cent hommes dans l'armée romaine, vint à Jésus, « le suppliant, et disant : Seigneur, mon serviteur est couché à la maison, atteint de paralysie, horriblement tourmenté. » Ce gentil expose simplement cette souffrance devant Jésus, et s'attend à Lui. On voit aussitôt briller, dans cette occasion nouvelle, la sympathie, l'amour et la condescendance de Jésus : il ne s'agissait que du serviteur d'un païen, — c'est égal, Jésus ira lui-même et le guérira. Le centurion

montre une foi noble et intelligente ; il dit : « Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit ; mais dis seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. » C'est comme s'il eût dit à Jésus : « Ta compassion, ton cœur plein d'amour, ton dévouement, ton abaissement ne m'empêchent pas de reconnaître ta puissance, ta majesté, et l'ordre de la maison. » Aussi Jésus s'étonna des paroles du chef romain : il n'avait pas trouvé, même en Israël, une si grande foi ; il y avait plutôt trouvé, sauf de rares exceptions, l'incrédulité, l'insensibilité la plus complète à l'égard de ce qu'il était Lui-même. Or cette rencontre avec le centurion fournit au Seigneur l'occasion de prophétiser à ceux qui venaient après lui, en leur montrant quel serait le sort futur d'un gentil croyant, et quel serait celui d'un Juif incrédule. Scène bien solennelle et sérieuse que celle qui se déroule ici, scène qui établit le contraste entre l'incrédulité des enfants du royaume et la foi du gentil. Quelle différence il y a dans les résultats, quel abîme sépare le croyant de l'incrédule dans leur position respective devant Dieu !

Le centurion trouve la réponse à sa foi : il lui est fait selon qu'il a cru. Chers enfants, comment appréciez-vous les grâces et les privilèges dont le Seigneur vous comble dans ces derniers temps ? Vous avez la parole de Dieu, vous assistez à des réunions, vous lisez des écrits qui vous annoncent la bonne nouvelle, Jésus se présente à vous et vous sollicite de venir à lui, de mille manières. Votre oreille est-elle ouverte pour entendre sa voix ? Avez-vous cette foi

qui sait discerner l'excellence, la puissance, l'amour et la sympathie de Jésus ? Lorsque vous entendez parler de la foi des âmes qui sont bien moins favorisées que vous, sous tous les rapports, quel effet cela produit-il sur vous ? Pesez sérieusement, nous vous en supplions, les enseignements que renferme la touchante histoire du capitaine romain.

Vers. 14-15. Ici, l'on ne vient pas à Jésus, comme dans les deux exemples précédents ; c'est Jésus qui vient lui-même à la maison d'un de ses amis, et il y vient pour déployer encore sa puissance en grâce. La belle-mère de son disciple était malade de la fièvre ; et si Pierre, qui a tout quitté pour suivre Jésus, ne peut aller lui-même vers le divin médecin pour elle, Jésus vient en personne auprès d'elle, pour la guérir. « Il lui toucha la main, et la fièvre la quitta. » Puis, remarquez ceci, chers jeunes amis, c'est que Jésus, qui peut seul ôter le mal qui est en nous, peut seul aussi nous donner la force de marcher et de faire quelque chose pour Lui. En même temps qu'elle fut guérie, la belle-mère de Pierre reçut du Seigneur la force de se lever et de servir.

Vers. 16-17. La puissance et la compassion de Jésus attiraient auprès de lui beaucoup de misérables, qui étaient tourmentés dans leurs corps, sous le pouvoir du diable. Jésus chassait les mauvais esprits et guérissait tous les malades, en sorte que s'accomplissait la prophétie d'Ésaïe, disant au chapitre LIII, vers. 4 : « Lui-même a pris nos langueurs, et a porté nos maladies. » Eh ! bien, Jésus est toujours le même, aujourd'hui comme alors. (Hébreux XIII, 8.)

Rappelez-vous surtout, chers enfants, que ce sont vos âmes qui sont précieuses à Dieu, comme le prouvent les versets 18-22 que nous allons examiner. Les foules rassemblées autour de Jésus, ne sentaient pas la misère morale dans laquelle elles étaient plongées ; elles n'avaient pas de besoins spirituels ; leur âme, leur conscience, leur cœur n'étaient pas remués par la grâce ; car, dans ce cas, Jésus n'aurait pas dit qu'on les laissât et que l'on passât à l'autre bord du lac. La lèpre et sa souillure, loin de repousser le Seigneur, l'avaient fait *s'approcher* (vers. 3) ; le cas du serviteur malade, qui lui fut recommandé avec foi par le centurion, avait fait dire à Jésus : « *J'irai et je le guérirai* » (vers. 7) ; enfin, il était *venu*, de son propre mouvement, dans la maison de Pierre. Mais ici, il quitte les foules et s'en va, mettant la mer entre elles et lui. C'est que tous ces gens venaient à lui uniquement en vue d'obtenir de sa part des soulagements corporels ou matériels ; et la réponse de Jésus au scribe, qui veut le suivre partout, nous montre que c'était effectivement cela qui les attirait. « Je n'ai rien de ce que tu cherches ; » telle fut, en somme, la réponse que lui fit Jésus. Puis, au disciple qui se laisse arrêter par des motifs purement humains, quand il faudrait partir avec Jésus, il dit : « *Suis-moi, et laisse les morts ensevelir leurs morts.* » Ce n'était pas que Jésus fût, en aucune manière, insensible aux misères et à la mort dans lesquelles le péché avait introduit l'homme ; c'était l'homme qui y était insensible : si l'on n'est occupé que de ses besoins corporels ou de ses

intérêts temporels, à la fin le Seigneur s'en va. Ses compassions s'adressent à nos âmes, et nos corps aussi en ont besoin ; mais si la bonté de Jésus à l'égard des maux du corps, et ses soins fidèles relativement à tout ce qui nous concerne, ne touchent pas le cœur, on repousse moralement le Sauveur.

Cependant Jésus était *tout* ; il ne suffisait pas d'avoir tout quitté au début, pour le suivre ; il fallait que Jésus demeurât, pour le cœur des fidèles, leur plus précieux trésor, en sorte qu'ils pussent, si l'alternative s'en présentait, laisser pour Lui tout le reste, fût-ce même un père mort. « Comme c'était cruel, » dira peut-être quelque cher petit lecteur, « de laisser un père mort sans l'ensevelir ! » Et cette foule rassemblée au bord de l'eau, dût être bien désappointée en voyant Jésus s'en aller sur la nacelle. Chers enfants, cela nous crie bien fort que Jésus doit avoir non-seulement la première place, mais toute la place dans nos cœurs ; que les intérêts de nos âmes sont précieux par-dessus tous les autres, et que la parole du Seigneur doit faire autorité en toute circonstance.

Vers. 23-27. Mais en suivant Jésus, les disciples se trouvent placés au milieu de la tempête ; ils auraient pu dire alors : « N'aurions-nous pas mieux fait de rester pour enseigner cette foule, plutôt que de venir ici, où les vents et les vagues fondent sur nous ? » Il est vrai que l'orage se déchaîne furieusement, mais ils ne sont pas seuls dans la barque ; ils y sont avec Jésus et par obéissance à sa parole ; par conséquent, il ne devrait y avoir aucune frayeur dans

leurs cœurs : ils étaient là aussi en sûreté que Jésus. Ce ne fut que leur manque de foi qui les fit crier. Néanmoins, leur incrédulité n'arrête pas l'amour du Seigneur ; et sa puissance les délivre de leurs craintes : « Aussitôt il se fit un grand calme. » Le vers. 25 montre qu'ils ne connaissaient pas assez la puissance de leur fidèle maître ; le vers. 27, qu'ils ne connaissaient pas assez son amour ; car, s'ils les eussent mieux connus, ils fussent demeurés tranquilles dans la tempête. Quelle leçon pour nous tous !

Vers. 28-34. Les disciples, ainsi délivrés de la fureur des flots, arrivent sans peine à l'autre rive ; et là ils vont être témoins d'un nouveau déploiement de la puissance de Celui qu'ils avaient suivi. Jésus venait de laisser, de l'autre côté du lac, des foules insouciantes quant à leurs âmes ; ici, il trouve deux démoniaques, « et ils étaient très violents, en sorte que personne ne pouvait passer par ce chemin-là. » Néanmoins Satan, avec toute sa puissance, ne saurait empêcher Jésus d'aller son chemin devant Lui, en grâce, en délivrance et en amour. Un plus fort était là, pour lier l'homme fort et piller ses biens. (Marc III, 27.) Mais si l'homme n'aime pas la tyrannie de Satan, quand Satan le fait souffrir, il préfère cependant des pourceaux, c'est-à-dire ce que son cœur naturel aime, à Jésus ; l'homme aime la servitude du diable mieux que la délivrance et le joug aisé du Seigneur. Aussi Jésus laisse-t-il aller ces deux hommes, à leur demande, comme il avait laissé les foules sur le rivage. Mais terrible est la fin de ceux

qui préfèrent le diable à Christ : « ils moururent dans les eaux. » (Vers. 32.)

Satan ne pourra jamais empêcher le Seigneur d'agir en grâce ; mais, hélas ! il ne réussit que trop bien à séduire les hommes par ses ruses, et à les perdre ; dans ce but il leur présente ce que leurs méchants cœurs mauvais aiment, pour les rendre insensibles à leur misérable état, et les pousser de la sorte à mépriser et à rejeter le Sauveur. « C'est ici le sujet du jugement : c'est que la lumière est venue au monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. » (Jean III, 19.)

Chers jeunes lecteurs, vous aimez sûrement que le Seigneur Jésus vous guérisse quand vous êtes malades ; mais aimez-vous aussi sa Parole, qui vous parle de la misère dans laquelle le péché vous a placés ? votre cœur a-t-il été touché par cet amour de Dieu, qui « a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle ? » (Jean III, 16.)



A nos lecteurs.

Chers jeunes amis,

En terminant le numéro de ce mois, nous avons à vous faire part d'une triste nouvelle, et je ne doute pas que vos cœurs n'en soient douloureusement affectés avec nous.

Bien que peut-être vous ne le connaissiez pas personnellement, vous savez pourtant, mes amis, que quelqu'un s'occupe toute l'année de vous pour recueillir ou écrire ce qui compose la « Bonne Nouvelle, » afin de contribuer à vous instruire dans la connaissance de Dieu, et afin de presser ceux d'entre vous qui ne connaissent pas encore le Seigneur Jésus, de venir à ce précieux Sauveur.

Eh bien, le cher ami à qui Dieu avait mis cela au cœur pour vous depuis bien des années, ce serviteur de Christ qui se livrait avec joie à ce travail que son Maître lui avait confié, notre bien-aimé frère J.-A. Recordon, vient d'être rappelé subitement auprès de son Seigneur. C'est un grand gain pour lui, car « être avec Christ, cela est de beaucoup meilleur » (Philippiens I, 23), mais c'est une perte pour vous, chers jeunes amis, et pour les siens une douleur bien grande, ainsi que pour tous ceux qui le connaissaient, l'aimaient et l'appréciaient, bien que nous ne soyons pas « affligés comme les autres qui n'ont pas d'espérance. » (1 Thessaloniens IV, 13.)

Vous aimerez sans doute avoir quelques détails sur les derniers jours de ce cher serviteur de Dieu, et je vous les donnerai dans l'espérance qu'il y aura là quelque profit pour vous, de sorte que « étant mort, il parle encore » à vos âmes.

Il était parti le 11 avril de sa résidence en Suisse pour aller visiter les chrétiens du midi de la France. Il eut la grande joie pour son cœur de pouvoir, soit dans des visites, soit dans des réunions, parler du Seigneur Jésus aux âmes pour les exhorter, les ins-

truire et les édifier, laissant partout sur son passage la bonne odeur de Christ. Je puis dire pour l'avoir entendu, comment d'une part il savait bien s'adresser aux vieillards, aux souffrants, aux faibles, pour les encourager et tourner leurs regards vers Celui qui soutient et console, et d'une autre, comme il faisait bon de vivre dans son intimité parce que lui-même vivait près du Seigneur. Il n'oubliait pas les jeunes gens et les enfants, et en particulier, il avait voulu visiter les jeunes lecteurs de la « Bonne Nouvelle » dans les localités où il passait, afin de s'entretenir avec eux de vive voix de ce dont, si souvent, il leur avait parlé par écrit.

Revenu le 17 mai de Camarès à St-Affrique (dans l'Aveyron), où il se proposait de passer le dimanche, il se reposa quelques moments chez une sœur en Christ, puis, en attendant le diner, il se rendit dans une maison voisine où était sa chambre. Quelques minutes après son arrivée, une personne de la maison étant montée pour allumer du feu, trouva notre cher frère accoudé sur la table, la tête dans ses mains. Il ne répondit pas à une question qui lui fut adressée, de sorte que supposant qu'il ne désirait pas être troublé, on le laissa. Mais comme l'heure du diner se passait, on remonta pour l'appeler, et on le trouva la tête renversée sur le dossier de la chaise ; l'esprit avait déjà quitté son enveloppe terrestre. Absent du corps, il était présent avec le Seigneur, près duquel il avait été rappelé ainsi sans combat, sans souffrance, au milieu du service qu'il accomplissait avec joie pour Celui qui l'avait aimé et s'était donné pour lui.

Un grand concours de monde se trouva aux funérailles qui eurent lieu le mardi suivant ; bon nombre des assistants étaient encore étrangers au salut, et ce fut l'occasion d'un appel sérieux que leur adressa un serviteur de Dieu, en parlant sur Luc XXIII, 33-46.

Quel appel sérieux pour vous aussi, chers jeunes amis. Ne voyez-vous pas, dans cette fin de notre cher frère, combien cette vie est une chose fragile ? Un instant a suffi pour qu'il passât de la scène de ce monde dans la réalité de l'éternité. Quel moment heureux pour lui qui savait en qui il avait cru (2 Timothée I, 12), quel moment de ravissement et de bonheur indescriptible que de se trouver en présence du Seigneur Jésus dans toute sa beauté, sa gloire et son amour ! La dépouille mortelle de notre cher frère a été déposée dans la terre ; cela fait frissonner le cœur naturel, d'être là, dans la froide tombe, n'est-ce pas ? Mais pour le chrétien, il n'y a rien d'effrayant ; notre cher frère attend auprès du Seigneur, le moment où Jésus venant des cieux, fera entendre son cri de commandement, et alors lui et tous les saints endormis comme lui en Christ, ressusciteront, et les saints vivants seront transformés, puis tous ensemble, enlevés au-devant du Seigneur, ils seront toujours avec Lui dans la gloire. (1 Thessaloniens IV, 16-18 ; 1 Corinthiens XV, 52.) Ravissante espérance ! Espérance qui ne confond pas, parce que l'amour de Dieu est répandu dans le cœur du croyant par le Saint-Esprit. (Romains V, 5.) Est-ce la vôtre, cher jeune ami qui lisez ces lignes ? Pouvez-vous envisager la mort sans crainte, parce que vous savez que

vos péchés vous sont pardonnés par le nom de Jésus et que vous avez la vie éternelle en croyant en Lui ? (1 Jean II, 12 ; V, 13.) Si le fil de votre vie était tranché subitement, où iriez-vous ? Serait-ce près du Seigneur, ou bien serait-ce pour attendre le jugement ?

Il n'y a pas d'autre alternative. Ah ! si notre cher frère, qui aimait vos âmes, pouvait vous parler, il vous crierait : « Mon cher jeune ami, fuis la condamnation, fuis vers Jésus, le seul refuge ; crois en Celui qui a donné sa vie pour te sauver ; sans tarder, viens à Lui. »

Ne dites pas que vous êtes trop jeune, que vous ne mourrez pas ainsi subitement. Qu'en savez-vous ? Il meurt plus de jeunes gens, que de gens dans la force de l'âge. Et puis d'un instant à l'autre le Seigneur peut venir pour prendre les siens. Quand donc voulez-vous être prêt soit pour le délogement, soit pour la venue du Seigneur ? C'est *maintenant* le moment où il faut accepter le salut, la grâce que Dieu vous offre ; la demi-heure qui suit, la minute même qui vient, n'est pas à vous. Ne le voyez-vous pas dans le récit du délogement de notre cher ami, qui ne semble pas avoir eu une minute pour y penser d'avance ? Mais il était prêt et pouvait dire : Mourir m'est un gain. N'était-il pas bienheureux de pouvoir aller, venir, servant Jésus, et s'endormir paisiblement quand son Maître l'appela ? N'est-il pas bienheureux maintenant ? Vous pouvez jouir du même bonheur, en venant à Jésus comme un pauvre pécheur perdu (car vous l'êtes), et l'ayant trouvé, vous attacher à Lui ;

Car le souverain bien-être,
Le vrai bonheur ici-bas,
C'est d'avoir Jésus pour Maître,
De le suivre pas à pas.

Et ce sera le bonheur pour l'éternité que d'être avec Lui.

Quelle précieuse grâce si ce délogement de notre bien cher ami et frère pouvait avoir pour fruit par la puissance de l'Esprit de Dieu agissant dans vos cœurs, de vous rendre attentifs à vos âmes, et tourner vos regards vers Jésus !

Et vous, chers jeunes amis qui connaissez le Seigneur, soyez comme les serviteurs qui attendent leur Maître, les reins ceints, les lampes allumées, dévoués pour son service ; les cœurs détournés du monde et attachés à Celui qui vient bientôt et remplira alors nos cœurs de joie.

La famille du cher frère J.-A. Recordon se sent pressée de témoigner aussi par ces lignes sa reconnaissance aux chères sœurs de St-Affrique et à tous les amis qui lui ont montré leur sympathie fraternelle et leur affection dans le Seigneur au milieu de ces douloureuses circonstances.

N'oublions pas non plus devant le Seigneur celle qui reste maintenant seule avec sa chère jeune enfant, la veuve de notre bien-aimé frère, afin que le Seigneur qui l'a soutenue dans cette grande affliction, continue à lui faire éprouver qu'il est le mari de la veuve, le père de l'orphelin et que, dans son amour, il suffit pleinement à tout, et essuie Lui-même les larmes des yeux de ceux des siens qui pleurent

et qui regardent à Lui. Il est « le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. »

A ce qui précède, nous ajouterons quelques extraits de la dernière lettre que notre cher frère écrivait la veille de son départ de ce monde :

«A 7 heures du soir (le mercredi), par la grâce de Dieu, j'étais arrivé sain et sauf à St-Affrique. A 8 heures, il fallut déjà se rendre au local. Dix-huit sœurs y étaient réunies. Nous avons passé là un moment précieux dans la présence du Seigneur, ayant pour sujet d'entretien, Marie à l'école du Seigneur, puis dans l'épreuve, et enfin dans l'adoration. (Luc X, 38-42; Jean XI; XII, 1-8.) Comme à B., les sœurs de St-Affrique sont privées de frères doués pour les édifier; il n'y a même là aucun frère en ce moment; mais elles s'attendent au Seigneur qui ne leur fait pas défaut... Ces sœurs ont compris, dès le début de leur marche chrétienne, ce que c'est que sortir hors du camp, en portant l'opprobre de Christ; aussi, quoique privées de dons dans l'assemblée, elles n'ont pas la moindre idée de retourner sur un terrain où elles n'entendraient pas la vérité, — c'est une séparation tranchée... Je n'ai pas trouvé la même fidélité à ***, aussi les chrétiens y sont-ils loin d'avoir la même fraîcheur de vie qui me réjouit tant dans ces contrées-ci et qui me fait du bien. Oh! combien nous avons besoin d'être plus conséquents et plus *fidèles*; — les chrétiens comprennent si peu que c'est *ici-bas* qu'il s'agit d'être *fidèle*; dans le ciel, nous n'aurons plus besoin de l'être. »

L'Évangile selon Matthieu.

CHAPITRE IX.

Versets 1-8. Nous avons vu, mes chers enfants, que les Gergéséniens, bien loin d'apprécier la présence bénie de Jésus au milieu d'eux, l'avaient prié de quitter leur contrée. Il les laisse donc pour le moment et vient dans sa propre ville, où il trouve de nouveau l'occasion de déployer les trésors de la grâce envers ceux du peuple qui viennent à Lui dans leur culpabilité et leur misère.

« Aie bon courage, mon enfant, tes péchés sont pardonnés, » voilà l'accueil qu'il fait au paralytique, telle est sa réponse à la foi de ceux qui l'apportent, et c'est ainsi qu'il donne cours à la miséricorde qui remplit son cœur. En encourageant et pardonnant, le Seigneur montre ce qui était le plus pressant et le plus nécessaire pour ce pauvre homme. Il remonte à la source de tout : le péché, et fait voir que la première chose dont l'homme a besoin, c'est le pardon. Or il est Emmanuel, « Dieu avec nous, » et il pouvait comme tel pardonner les péchés.

Mais les scribes qui, dans leur incrédulité et leur ignorance, ne voyaient en lui qu'un homme, se mettent à dire en eux-mêmes : « Cet homme blasphème. » Alors Jésus leur donne une double preuve qu'il est Dieu, lui le Fils de l'homme, et qu'ainsi il a l'autorité de faire ce qu'on lui conteste. La première preuve, c'est qu'il voit leurs pensées (Jérémie XVII, 9, 10 ; Psaume CXXXIX, 2, 4) ; la seconde est la guérison

qu'il opère instantanément. S'il a la puissance de faire marcher le paralytique, il a aussi celle de pardonner les péchés. « C'est Lui, » dit David, « qui te pardonne toutes les iniquités, qui guérit toutes les infirmités. » (Psaume CIII, 3.)

Les paroles de Jésus : « Lève-toi, prends ton lit, et va dans ta maison, » achèvent en puissance l'œuvre commencée par ces mots de compassion et de grâce : « Aie bon courage, mon enfant, tes péchés sont pardonnés. » Le paralytique obéit et la vue de ce fait remplit les foules de crainte. Elles glorifièrent Dieu qui donnait un tel pouvoir aux hommes. Elles voient bien la main de Dieu dans un homme, mais non pas Dieu lui-même dans le Fils de l'homme, qui, en exerçant sa puissance et sa miséricorde, venait de leur donner une preuve de ce qu'il était.

L'homme, mes enfants, saisit plus facilement la puissance de Dieu que l'amour de son cœur. Voilà pourquoi il est rempli de crainte devant la manifestation de la puissance divine. Et cependant qu'est-ce qui a amené Jésus, le Fils de Dieu, au milieu des hommes, et si près d'eux qu'il peut dire un mot à propos à celui qui est abattu (Ésaïe L, 3) ? Bien plus, qu'est-ce qui l'a conduit jusqu'à la croix ? C'est l'amour de Dieu, c'est l'amour de Celui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu. (Jean III, 14, 16.)

Or ces deux choses, mes enfants, sont en lui maintenant comme autrefois : la puissance et l'amour.

La délivrance est dans ton bras,
Et l'amour dans ton cœur.

On gagne tout en allant à Jésus ; tout se trouve en

Lui pour répondre aux besoins de l'âme, comme il répondit à ceux du pauvre paralytique. Mais combien il est triste d'être sans besoins comme ces malheureux scribes, et de ne pouvoir se réjouir dans sa grâce !

Vers. 9-13. Non-seulement Jésus accueille avec amour ceux qui, de même que le paralytique, viennent à lui chargés de leur misère, mais lui-même va prendre, au milieu de ses occupations journalières un publicain méprisé, pour lui dire : « *Suis-moi.* » Matthieu obéit à cet appel du Seigneur qui devient son hôte. Jésus, dans sa grâce, sait bien où il faut aller pour que les publicains osent venir se mettre à table avec lui. Ce n'est pas chez les pharisiens que cela aurait pu se faire. (Comparez Luc VII, 36-50.) Loin de là, les pharisiens ne comprenaient pas que Jésus consentit à manger avec ces gens qui leur semblaient si méprisables, et ils en font un reproche aux disciples. Jésus répond lui-même ; il montre à ces hommes religieux, qui se croient en bonne santé, que lui, le vrai médecin de l'âme, va où l'on a besoin de lui, auprès des malades. Il les renvoie ensuite à l'Écriture, afin que par elle ils apprennent que Dieu ne demande pas le service religieux, les sacrifices et l'adoration extérieure des hommes qui, tout en étant inconvertis, s'estiment justes, mais qu'il était venu, dans sa grâce, exercer sa miséricorde envers des pécheurs.

Vers. 14-17. Ces versets nous disent pourquoi Jésus ne tenait pas compte de la piété formaliste de l'homme qui n'est pas né de nouveau. Ce sont les disciples de Jean qui viennent maintenant adresser

une question à Jésus, à l'égard du jeûne, et la chose est d'autant plus sérieuse que ceux-là s'étaient repentis. Ils avaient tort assurément de se mettre avec les pharisiens, mais leur question prouve que si, en confessant leurs péchés, ils ont reconnu l'insuffisance d'une piété purement légale, ils n'ont pas encore saisi le remède à leur misère, puisqu'ils sont dans le deuil et non dans la joie. Ils trouvent étrange que les disciples de Jésus ne jeûnent pas comme eux. Mais s'ils eussent bien saisi les enseignements de Jean, s'ils avaient su où celui-ci puisait sa joie, ils auraient certainement compris celle des disciples de Jésus, et en auraient joui eux-mêmes. (Voyez Jean III, 29-36.)

Jésus leur montre qu'il est, Lui, pour le cœur, la source d'une joie nouvelle, et que, puisque les disciples le possèdent, ils ne peuvent jeûner et s'affliger. Mais pour cela, il fallait que tout fût à neuf. Si l'on voulait essayer de raccommo-der le vieux vêtement des formes légales avec le drap neuf de la grâce, la déchirure en était plus mauvaise. Le vin nouveau, figure de la joie des disciples * qui possédaient Jésus, ne pouvait être mis dans de vieilles outres. Pour jouir de la grâce, il faut être né de nouveau.

Quelle leçon pour les âmes qui s'efforcent de plaire à Dieu par leurs propres efforts, au lieu de se mettre en-

* Par ces mots : « l'époux leur sera ôté, » il faut entendre la mort de Jésus. Ce fut un grand deuil pour les disciples. (Marc XVI, 10 ; Jean XVI, 20, 22.) Au moment qui nous occupe, ils sont dans une position de transition caractérisée par la présence de Jésus au milieu d'eux, et non par leur union avec lui comme après son ascension.

lièrement de côté et de recevoir Christ pour leur tout !

La repentance n'est-elle donc pas nécessaire ? Oui, certes, elle l'est. La bonté de Dieu pousse à la repentance (Romains II, 4) ; et même, après que Christ fut monté au ciel, la repentance devait être prêchée en son nom. (Luc XXIV, 47.) Mais se repentir, juger son état de péché devant Dieu, si nécessaire que ce soit, n'est pas la guérison du mal et ne peut produire la joie ; au contraire. Ce qu'il faut à l'âme, c'est Jésus et sa grâce : en Lui et avec Lui on a tout.

Il y en a aussi de nos jours qui, de même que les pharisiens, se confient volontiers dans des formes religieuses. Moi, disent-ils, j'ai été baptisé, j'ai été confirmé, j'ai fait ma première communion, et même, depuis, j'ai communié * plus d'une fois, n'est-ce donc rien que tout cela ? Si ceux qui tiennent ce langage sont sincères, ils montrent bien qu'en se confiant en ces choses, ils n'ont pas saisi Jésus pour être leur unique portion. Ah ! jusqu'à ce qu'ils l'aient fait, ils devraient être dans le deuil comme les disciples de Jean. Mais combien n'y a-t-il pas de jeunes gens dans la chrétienté, qui ont en effet été baptisés et confirmés, qui ont fait leur première communion, qui peut-être communient quelquefois, et qui, cependant, sont légers et mondains, pensant mériter quelque chose par les formalités religieuses et couvrir ainsi leurs péchés. Qu'ils sont à plaindre ! Ils ont pris des engagements solennels devant Dieu, ils ont promis

* Communier (comme on dit) sans posséder Jésus qui est la vie (1 Jean V, 12), n'est-ce pas vouloir mettre le vin nouveau dans de vieilles outres ? Combien cela est sérieux !

de renoncer pour toujours au monde et au péché, et ils ne cessent de violer ces engagements en prenant plaisir dans le mal et la mondanité. Cela seul n'est-il pas une preuve de leur triste état de ruine et de perdition? Ah! s'il y en a de tels parmi mes jeunes lecteurs, je les supplie d'ouvrir leurs yeux sur leur triste et dangereuse condition et de venir à Jésus comme des pécheurs perdus, pour être sauvés*.

Vers. 18-26. Tandis que Jésus donnait ces enseignements si sérieux et si importants, un chef de synagogue s'étant approché se prosterna devant Lui, disant : « Ma fille vient de mourir, mais viens, pose ta main sur elle, et elle vivra. » Quelle foi ! Voilà un homme qui savait discerner Dieu en Christ, et qui, tout en l'adorant et reconnaissant sa puissance, a confiance en sa suprême bonté. En effet, qui pouvait ressusciter sa fille, si ce n'est Dieu? Et ce grand Dieu était là pour exercer sa miséricorde**. (vers. 13.)

Le Seigneur Jésus se lève et suit cet homme. Chemin faisant, une femme malade s'approche de Jésus avec une foi plus grande encore, si possible, que

* Dans ce qui précède, on n'a pas eu la pensée d'approuver les formes que dans la chrétienté on appelle confirmation, première communion, etc. On veut seulement montrer combien sont coupables ceux qui prennent des engagements devant Dieu et les violent sans scrupules, ou même se font un mérite de ce qui les condamne. La cène du Seigneur, la fraction du pain entre enfants de Dieu, est autre chose.

** Élie et Élisée, par la foi en la puissance divine et par la prière, avaient rendu la vie à deux enfants morts (1 Rois XVII; 2 Rois IV), mais ce ne fut pas en posant simplement leur main sur eux.

celle du chef de synagogue. Elle veut, pour ainsi dire, saisir à la volée sa guérison, non par le contact de la main de Jésus sur elle, mais en touchant seulement elle-même le vêtement du Seigneur. Mais Jésus ne veut pas que sa puissance s'exerce ainsi sans que la compassion de son cœur et la grâce l'accompagnent. Il se tourne vers elle, et lui dit : « Aie bon courage, ma fille, *ta foi* t'a guérie. » L'effet suit ces paroles bénies, la femme est guérie.

Jésus arrive à la maison du chef de synagogue, mais avant de faire intervenir sa puissance pour la vraie consolation de ce père affligé, il écarte les vaines consolations des hommes. En même temps, il fait entendre que la mort n'est nullement ce que l'incrédulité en pense : elle est un sommeil, et il a la puissance d'en rompre les liens. Mais cette vérité n'est qu'un sujet de raillerie pour l'incrédule ; ils se moquaient de lui. Alors Jésus entre, prend la main de la jeune fille qui se lève, et il ferme ainsi la bouche à ceux qui méconnaissaient sa puissance. Quoi d'étonnant que le bruit d'un tel miracle se répandit par tout le pays !

Ainsi ce n'est pas la grandeur de la misère qui fait le mal ; mais c'est bien plutôt l'incrédulité en tenant le cœur à distance du précieux Sauveur, soit à cause de quelque prétendu mérite qui tend à faire de Dieu le débiteur de l'homme, soit à cause de l'aveuglement du cœur sur son propre état de ruine, de maladie ou de mort, ou enfin à cause des moyens de consolation qu'il croit avoir en lui-même. (A suivre.)

La conviction de péché.

Afin que toute bouche soit fermée, et que
tout le monde soit coupable devant Dieu.

(Romains III, 19.)

« Dieu est lumière » (1 Jean I, 5), et de même que l'éclat du soleil fait ressortir les souillures que l'obscurité cachait, de même lorsqu'une âme se trouve en la présence du Dieu saint, la première chose qu'elle découvre, c'est qu'elle a péché, c'est qu'elle est coupable. Alors aussi son premier besoin, c'est de savoir comment elle pourra échapper à ce que le péché mérite de la part d'un Dieu juste. C'est comme le naufragé au milieu des flots qui vont l'engloutir et qui jette autour de lui un regard désespéré pour voir s'il n'y a pas un moyen de salut.

L'Écriture nous présente des exemples bien frappants de cette conviction de péché produite dans l'âme amenée à se voir devant Dieu telle qu'elle est, et à juger ce qu'elle a fait.

Voyez le prophète Ésaïe. Il contemple la majesté du Seigneur séant sur son trône haut et élevé ; les séraphins l'entourent et proclament : « Saint, saint, saint est l'Éternel des armées ; » et Ésaïe, dans la lumière de cette sainteté, saisi à la vue des péchés qui le souillaient, s'écrie : « Malheur à moi ! Je suis perdu. » (Ésaïe VI.)

Quand les foules qui écoutaient Pierre le jour de la Pentecôte, virent dépeint devant eux, par la puissance du Saint-Esprit, le crime qu'elles avaient commis en crucifiant Jésus, leur cœur est saisi de com-

ponction, c'est-à-dire de douleur à la vue de leur péché, et elles disent : « Que ferons-nous ? » (Actes II, 37, 38.)

Saul de Tarse s'en allait sur le chemin de Damas. C'était un jeune homme plein de zèle et de sincérité, aussi moral et aussi religieux qu'on peut l'être. (Actes XXII, 3 ; Philippiens III, 6.) Mais la gloire de Jésus, plus éclatante que la splendeur du soleil, l'environne tout à coup. Il tombe par terre ; cette lumière lui montre qu'il n'est qu'un blasphémateur, un persécuteur et un outrageux, le premier des pécheurs, et, convaincu de ses péchés, il dit : « Que dois-je faire, Seigneur ? » (1 Timothée I, 13, 15 ; Actes IX, 3 ; XXVI, 12, 13 ; XXII, 10.) Durant trois jours, aveuglé par l'éclat de cette gloire, sous la conviction de ce qu'il est en la présence de Dieu, il reste sans manger ni boire ; il prie.

Nous voyons la même chose chez le geôlier à Philippi. On lui a amené deux pauvres Juifs aux vêtements en lambeaux, ensanglantés par les coups dont ils ont été accablés ; et lui, avec la dureté d'un cœur habitué à semblable besogne, jette dans la prison ces malheureux couverts de blessures et attache leurs pieds au poteau. Mais Dieu était là, avec ces hommes si méprisés. Que le geôlier s'en doutait peu ! Bientôt la présence de ce Dieu tout-puissant se manifeste ; la terre tremble, les fondements de la prison sont ébranlés, les portes s'ouvrent, tous les liens des prisonniers sont brisés. Désespéré, tremblant d'épouvante, le geôlier s'élançe et se précipite aux pieds de ceux en faveur de qui Dieu se montre

si ouvertement. « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Voilà le cri de son âme convaincue de son état de perdition. (Actes XVI, 23-30.)

Et Job, mes chers jeunes amis ? Il a discuté tant qu'il a pu avec ses amis. Devant des hommes tels que lui, il a pu faire valoir sa justice, se vanter de sa droiture. Mais dès que l'Éternel lui a parlé, sa bouche est fermée : « Voici, je suis un homme vil, que répondrais-je ? » « Mon œil t'a vu ; j'ai horreur de moi, » voilà tout ce qu'il peut dire. (Job XXXIX, 37 ; XLII, 5, 6.)

Mon cher enfant qui lisez ces lignes, avez-vous ainsi été amené en la présence de Dieu et avez-vous vu que devant Lui, dont « les yeux sont trop purs pour voir le mal » (Habacuc I, 13), vous n'êtes qu'un pauvre misérable pécheur perdu ? Quand tous ces hommes dont nous venons de parler, et bien d'autres avec eux, ont reconnu et jugé ce qu'ils étaient en la présence du Dieu saint, que direz-vous de votre état ? Lisez, je vous prie, les déclarations de la Parole qui montrent que vous êtes toujours et partout sous le regard de ce Dieu qui « regarde des cieus, qui voit tous les enfants des hommes, ... qui prend garde à toutes leurs actions. » (Psaume XXXIII, 13-15.) « Il sonde les cœurs et les reins. » (Psaume VII, 10.) Il voit nos pensées ; « toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire. » (Psaume CXXXIX, 1-12 ; Hébreux IV, 13.) Avez-vous pensé, pensez-vous que vous êtes sans cesse sous ce regard pénétrant, et êtes-vous à l'aise à la pensée de ce témoin de toute votre vie,

pensées, paroles et actes, témoin qui ne vous quitte pas un instant, pendant le jour ni durant la nuit, que vous soyez seul ou avec d'autres ?

Ou bien, mon cher enfant, vous croiriez-vous meilleur que ceux qui nous ont été présentés par l'Écriture comme saisis par une si profonde conviction de leur état de péché ? Écoutez alors le jugement que Dieu lui-même porte sur notre état à tous ; pesez bien ces paroles et dites-vous en les lisant : Cela me concerne, non pas mes camarades, ou tel méchant homme seulement, mais moi ; je suis tel, c'est Dieu qui trace là mon portrait.

Écoutez donc : « L'ÉTERNEL DIT : Je ne maudirai plus la terre à l'occasion des hommes, quoique *l'imagination du CŒUR des hommes soit mauvaise dès LEUR JEUNESSE.* » (Genèse VIII, 21.)

« Le cœur est rusé et désespérément malin par-dessus toutes choses. » (Jérémie XVII, 10.)

« J'ai été formé dans l'iniquité ni ma mère m'a échauffé dans le péché, » déclare David. (Psaume LI, 5.) Pensez-vous qu'il en soit autrement de vous ?

Mais afin que personne, petits ni grands, ne s' imagine être en dehors de cette triste condition commune à tous les descendants d'Adam, voici la solennelle déclaration de Dieu : « Il n'y a point de juste, **NON PAS MÊME UN SEUL.** » (Romains III, 10.) « Ils se sont TOUS détournés du droit chemin. » (Vers. 12.)

Et en même temps que l'Écriture déclare d'une manière si nette ce que l'homme est aux yeux de Dieu, elle nous le montre dans tous les temps, et dès le commencement, désobéissant, corrompu, vio-

lent, méchant, rebelle, idolâtre, même quand Dieu lui a donné une loi sainte et lui a parlé du haut de Sinaï ; et enfin quand Dieu envoie son propre Fils, toute la méchanceté du cœur des hommes se manifeste, ils ne veulent pas recevoir Jésus, et ils disent : « Celui-ci est l'héritier, venez, tuons-le. » (Jean I, 10, 11 ; Marc XII, 7.) Le Seigneur Jésus prononce ces douloureuses paroles : « Maintenant ils ont, et vu, et HAI, et moi et mon Père. » (Jean XV, 24.) « La lumière est venue au monde et les hommes ont MIEUX AIMÉ les TÉNÈBRES que la lumière, car leurs ŒUVRES étaient MAUVAISES. » (Jean III, 19.) Et enfin, les hommes crucifient le Fils de Dieu après l'avoir accablé d'outrages. (Lisez avec soin Matthieu XXVII, 20, 22, 23, 27-31 ; 35-44.)

Tout cela ne nous fait-il pas voir de la manière la plus évidente ce qu'est l'homme, ce que nous sommes, ce que vous êtes, chacun de vous. C'est un miroir parfait que Dieu place devant nous pour que nous y voyions notre visage naturel. (Jacques I, 23.) N'en détournez pas les yeux, mon jeune ami. Ne vous appuyez pas sur quelques bonnes qualités naturelles ou sur quelques formes religieuses ; parmi ceux qui criaient : « Crucifie-le, » il y avait sans doute des gens honnêtes, moraux, religieux selon le monde ; des pères qui aimaient leurs enfants, des jeunes gens aimables ; et pourtant, ils rejetaient Dieu ; leur cœur naturel était si méchant qu'ils ne voulaient pas de son Fils. Ne dites pas : Je ne suis pas si méchant, je n'ai pas crucifié le Seigneur Jésus. Ah ! mon cher enfant, c'est ainsi que raison-

naient les pharisiens qui disaient : « Si nous avions été dans les jours de nos pères, nous n'aurions pas pris part avec eux au sang des prophètes. » (Matthieu XXIII, 30.) Et ils firent pire qu'eux, parce que le cœur est le même dans tous les temps, chez tous les hommes, enfants et adultes, riches ou pauvres, depuis que le péché est entré et a tout souillé.

Lisez ce que dit le Seigneur Jésus du cœur de l'homme. « Du cœur des hommes sortent les mauvaises pensées, etc. » (Marc VII, 21, 22.) Pensez-vous avoir un autre cœur que le reste des hommes ? Ne détournez pas vos yeux du miroir, mon enfant. Regardez bien, vous n'avez peut-être pas fait tout ce qui est dit dans ce triste tableau ; mais vous avez en vous la même source impure et de cette source ont déjà coulé, si jeune que vous soyez, bien des péchés. N'avez-vous jamais eu de mauvaises pensées ? N'avez-vous jamais prononcé une méchante parole ? Jamais caché la vérité ? Jamais dit un mensonge ? Jamais eu de mouvements coupables d'orgueil, d'envie ; et peut-être hélas ! n'avez-vous pas commis bien des actes que vous n'oseriez voir mettre au grand jour ?

« Quiconque garde toute la loi et faillit en un seul point, est coupable sur tous. » (Jacques II, 10.) Voilà ce que dit la Parole. Et sur combien de points n'avez-vous pas manqué dans votre vie si courte ? Oh ! que Dieu vous donne de le voir et de reconnaître ce que vous êtes devant Lui, sans vous faire des illusions qui seraient fatales et dangereuses, car celui-là seul qui se sait et se sent malade, cherche le mé-

decin ; celui-là seul qui se sait et se sent pécheur, dit : « O Dieu ! sois apaisé envers moi, le pécheur. » (Luc XVIII, 13.)

Et ce qui rend la chose plus sérieuse, d'un sérieux qui demande que vous laissiez cette lumière, qui vous montre ce que vous êtes, pénétrer au plus profond de votre âme, c'est que le mal dont vous êtes atteint, est mortel. La même parole qui lève le voile sur l'état de votre cœur dit aussi : « Les gages du PÉCHÉ, c'est la MORT. » (Romains VI, 23.) « Et après cela, le JUGEMENT. » (Hébreux IX, 27.) « Or les pécheurs ne subsisteront point en jugement. » (Psaume I, 5.) Les œuvres des hommes sont mauvaises (Jean III, 19), et quand sera dressé le grand trône blanc, le trône du jugement, c'est *selon leurs œuvres* que les morts, les grands et les petits, seront jugés ; » et si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu. » (Apocalypse XX, 11-15.) D'un côté, il n'est pas possible qu'un être souillé, impur, méchant, subsiste en la présence d'un Dieu saint (Psaume XV, 1) ; d'un autre côté, la sentence contre les mauvaises œuvres doit s'exécuter, car Dieu est juste.

Chers jeunes amis, êtes-vous convaincus que vous n'êtes que des pécheurs perdus, coupables devant Dieu, incapables et indignes de subsister devant Lui ? Je vous en prie, ne laissez pas l'ennemi de vos âmes vous faire illusion.

Pour les pécheurs perdus que faut-il ? Un salut, et c'est ce qu'ont trouvé tous ceux qui ont été brisés devant Dieu à la vue de leurs péchés. C'est ce qu'il

y a aussi maintenant pour vous ; le Seigneur Jésus n'est pas venu pour ceux qui estiment se bien porter, mais pour les malades : Il est venu « chercher et sauver ce qui était perdu. » (Luc XIX, 10.)

« Alors, je l'aime. »

Ouvrez vos bibles, chers enfants, et cherchez ce beau verset que vous connaissez certainement déjà ; que vous avez peut-être souvent répété. Il se trouve au chapitre IV de la première épître de Jean. C'est le verset 19. Mais lisez-le lentement ; pesez bien chacune des paroles qu'il renferme, parce que je désire vous parler d'une enfant en qui se manifestait la réalité de ce qu'elles disent.

« Nous, nous l'aimons, parce que lui nous a aimés le premier. » Que c'est beau ! Et auparavant, dans le même chapitre, nous lisons : « En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que Lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. » (Vers. 10.) N'est-il pas merveilleux que Dieu nous ait ainsi aimés, même lorsque nous étions des méchants, et que nous ne méritions autre chose que d'être bannis de sa présence ? « Mais Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.)

C'est la réalité profonde de cet amour qui fut le



moyen dont Dieu se sert pour amener plus près de lui et pour lier fortement au Seigneur Jésus le cœur de la petite fille dont j'ai à vous parler, et que je nommerai Marie. Car il faut bien comprendre, mes enfants, que l'on peut savoir que l'on est sauvé et se réjouir dans cette pensée, tout en laissant cependant encore agir son mauvais caractère et sa propre volonté ; mais c'est une tout autre chose, sachant que l'on est sauvé, d'avoir saisi que l'on n'est plus à soi-même, mais au Seigneur Jésus, et d'essayer de vivre pour Lui.

Marie était un des agneaux du bon Berger, en qui elle avait cru. C'était une enfant pleine de force et de vivacité. Un jour qu'elle était assise sur le parquet, au milieu de ses jouets, une expression pensive se peignit tout à coup sur ses traits, et, laissant

brusquement sa poupée, elle courut vers sa mère et lui dit :

— Maman, est-ce bien vrai que Dieu m'aime, moi ? Aime-t-il réellement la petite Marie ?

— Oui, mon enfant, répondit la mère ; Dieu t'aime vraiment, toi, petite Marie ; et il t'aime tellement qu'il a donné son Fils pour toi. Il n'aimait pas les péchés qui te rendaient tout à fait noire à ses yeux ; mais il t'aimait tellement qu'il a envoyé son Fils unique, le Seigneur Jésus, pour mourir pour toi sur la croix. Le Seigneur Jésus a souffert et a versé son sang afin qu'étant lavée de tous les péchés et parfaitement blanchie, tu fusses capable d'habiter avec lui dans la gloire. Dieu t'aimait tellement qu'il voulait t'avoir avec lui dans son ciel ; mais il savait que rien de moins que le précieux sang de Jésus ne pouvait ôter les péchés, et il l'a envoyé, et Jésus est mort sur la croix afin que tous ceux qui croiraient en Lui ne périssent pas, mais aient la vie éternelle. Tu sais ce passage : « Nous, nous l'aimons, parce que lui nous a aimés le premier. »

— Jésus m'aime-t-il plus et mieux que toi tu ne m'aimes ?

— Oui, mon enfant, beaucoup plus et beaucoup mieux. Je n'ai pas donné ma vie pour toi ; Jésus l'a fait.

— Et Jésus m'aime-t-il maintenant ?

— Oui, Marie, bien qu'il soit dans la gloire, il t'aime maintenant ; en ce moment même.

Cachant son visage sur les genoux de sa mère, la petite Marie fondit en larmes et s'écria : « Alors je

l'aime ; alors je l'aime ; » et s'élançant hors de la chambre, elle pleura comme si son cœur allait se briser.

Il n'y a pas à douter que Marie n'aimât déjà Dieu, mais à partir de ce jour, le Saint-Esprit lui donna, d'une manière nouvelle, de se réjouir dans l'amour de Christ envers elle, et l'on put voir avec évidence qu'elle appartenait au Seigneur. Tous ceux qui l'entouraient remarquèrent un changement notable dans sa vie d'enfant. Quoique forte et bien portante, elle disait fréquemment : « Oh ! combien j'aimerais aller près de Jésus maintenant ; que j'aimerais vivre avec Lui ! »

Elle cherchait aussi toujours à dire à d'autres, dans son langage enfantin, combien Jésus les aimait, et si quelqu'un n'y faisait pas attention ou ne semblait pas touché de cet amour divin, le brillant sourire qui éclairait le visage de la petite fille disparaissait, et elle disait d'un air triste : « Mais ne l'aimez-vous pas en retour ? Moi, je l'aime. » Et ces paroles étaient prononcées avec tant de conviction qu'elles ont pu remuer plus d'un cœur endurci. L'amour de Christ était pour elle une chose si réelle, qu'elle ne pouvait pas comprendre que d'autres y restassent indifférents.

Peut-être que mon petit lecteur a été lavé de ses péchés dans le sang de Jésus et qu'il aime le bon Berger qui donna sa vie pour lui. Alors, mon cher enfant, laissez Jésus vous serrer toujours plus près de lui, car il veut le faire si vous vous abandonnez à Lui, Vous savez ce qu'il dit de ses brebis ; « Je

leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais ; et personne ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père. » (Jean X, 28, 29.) Voyez comme le petit agneau est en sûreté, serré contre le sein du bon Berger. Le loup cruel peut venir (et il vient en effet) rôder et hurler autour du petit agneau qu'il voudrait bien dévorer. Mais pensez-vous que le Berger abandonne son agneau pour lequel il a donné sa vie ? Oh non ! sa parole est « elles ne périront JAMAIS. » « Nul ne les ravira de ma main. » Le petit agneau du Seigneur est en sûreté pour toujours.

La prière de la petite Annette.

Mes chers petits amis qui lisent la Bonne Nouvelle, ne sont pas encore tous des agneaux du bon Berger, et plusieurs diront peut-être : « L'histoire de Marie est bien jolie, mais elle n'est pas pour moi ; je ne puis pas aimer Dieu, je ne puis pas dire que je suis sauvé. »

Eh bien, écoutez ce court récit qui s'adresse justement à *vous*, et que le Seigneur veuille l'appliquer à *vo*tre âme à vous, par son Saint-Esprit.

La petite Annette allait à l'école du dimanche. En écoutant ce qui lui était dit, elle vint à comprendre qu'elle était une pécheresse et que, par conséquent, elle ne pouvait pas demeurer avec Dieu dans le ciel. Alors elle se mit à pleurer amèrement.

La monitrice qui s'occupait d'elle essaya de la

consoler en lui disant que Jésus était mort pour laver tous ses péchés dans son sang et la rendre plus blanche que la neige, si elle allait à Lui.

Alors Annette se couvrit le visage de ses mains, et on l'entendit murmurer ces paroles : « Seigneur Jésus ! je suis une pauvre petite pécheresse ; je t'en prie, sauve-moi de l'enfer et lave-moi dans ton propre sang. Amen ! »

Bientôt ses larmes cessèrent de couler et levant vers sa monitrice une figure radieuse, elle dit : « Jésus m'a entendue. Il a lavé tous mes péchés dans son précieux sang. Il m'a rendue propre pour le ciel. »

Ainsi la petite Annette crut au Seigneur Jésus comme étant son Sauveur et devint très heureuse. Cher enfant, vous aussi, allez à Jésus. Si vous croyez en Lui, il vous rendra très heureux en vous faisant connaître que vos péchés sont pardonnés, et vous serez ainsi préparé pour entrer dans le ciel et y être toujours avec Lui.

ERRATUM. — Page 113 du numéro de juin, ligne 3 à partir d'en bas : « Aussi Jésus laisse-t-il aller, » etc., jusqu'à la fin de l'alinéa ; il faut rétablir la phrase de la manière suivante : Aussi Jésus, à leur demande, laisse-t-il les hommes de cette ville (verset 34), comme il avait laissé les foules sur le rivage (verset 18) ; mais terrible est leur condition, car puisqu'après avoir vu le Libérateur et les effets de sa puissance, ils le prient de se retirer de leur contrée. Ce qui est arrivé aux pourceaux était une figure de ce qui les attendait, s'ils persévéraient dans leur égarement : ils seraient précipités dans le gouffre par la puissance du diable, qu'ils préféreraient à Christ.

L'Évangile selon Matthieu.

CHAPITRE IX (fin).

Vers. 27-31. Ces versets sont une preuve de ce que nous venons de dire. Les deux aveugles suivent Jésus en criant : « Fils de David, aie pitié de nous. » Il avait certes pitié d'eux, mais leur foi voyait-elle bien dans le fils de David la puissance nécessaire pour répondre à leurs besoins ? C'est ce qu'il fallait mettre en évidence. « Croyez-vous que je puisse faire ceci ? » dit Jésus. « Oui, Seigneur, » fut leur ferme réponse. Alors il toucha leurs yeux, montrant par là sa pitié et sa sympathie, puis il leur dit : « *Qu'il vous soit fait selon votre foi.* » Et leurs yeux furent ouverts par cette parole de puissance, répondant à la foi.

Ensuite, Jésus défend à ceux qui ont été ainsi guéris d'en parler à personne. Il ne cherchait pas la popularité ; il voulait être apprécié par la foi. Il savait qu'il serait rejeté dans ses œuvres comme dans ses paroles, mais pourvu que ceux qui avaient besoin de lui, le rencontrassent, cela lui suffisait. Aussi le voyons-nous, au vers. 35, allant dans les villes et les villages pour répandre les trésors de ses compassions. Maintenant, comme alors, c'est le temps, pour la foi, de saisir et d'apprécier Jésus. Plus tard, il sera glorifié et admiré dans tous ceux qui auront cru. (2 Thessaloniens I, 10.)

Vers. 32-34. Combien de maux et de misères le péché et la désobéissance avaient apporté sur le peuple d'Israël, et sur l'homme en général. Ici, on amène à Jésus un homme muet et possédé du démon. Mais la puissance et la grâce du Seigneur sont à la hauteur de tout ce qui se présente. Il était descendu vers l'homme misérable et perdu. Il était venu pour détruire les œuvres du diable (1 Jean III, 8), et il n'y avait qu'à aller à lui pour que le mal et ses conséquences disparussent. Quand nous pensons à la personne glorieuse qui était là et pourquoi il était venu au milieu des hommes, nous ne sommes pas surpris de voir ce qu'il opérait ; mais les foules qui ne savaient pas voir Dieu en Jésus, s'étonnaient. Et non-seulement il y avait de l'ignorance et de l'incrédulité à l'égard de la personne de Jésus, mais hélas ! ses œuvres de grâce suscitaient la haine et l'envie. Les pharisiens qui ne pouvaient ni se réjouir dans la puissance de cette grâce, ni la nier, l'attribuent au chef des démons. Quel affreux état que le leur ! Jusqu'où va le cœur de l'homme dans son inimitié contre Dieu !

Vers. 35. Que de choses dans ce seul verset ! Quel déploiement de grâce, de puissance, et d'amour en faveur des pauvres et des misérables ! Maux du corps, maux de l'âme, tout est recherché et guéri par cette activité de l'amour de Dieu manifesté en Jésus. C'est du reste cette activité bénie qui caractérise les deux chapitres (VIII et IX) qui viennent de nous occuper. Chaque paragraphe nous la montre sous une face nouvelle, répondant aux besoins qui se présentent à

Celui qui agit ainsi en grâce et en puissance envers les Juifs et les gentils.

Vers. 36-38. Jésus, dans cette activité de l'amour, est ému de compassion pour les foules qui sont lasses et dispersées, ne sachant où aller pour trouver le repos et la nourriture nécessaires à leurs âmes. Il veut que ses disciples s'associent à lui et supplient le Seigneur de la moisson de subvenir à tant de besoins en envoyant des ouvriers dans sa moisson. C'est son œuvre à lui que de susciter et d'envoyer des ouvriers ; notre part est de prier.

Chers enfants, quel cœur que celui de Jésus plein d'un amour qui s'oublie lui-même et se dépense pour les autres ! Mais aussi quel triste cœur que celui de l'homme, qui ignore sa misère et ses besoins, à cause de son aveuglement et de son endurcissement, et qui méconnaît ou repousse Celui qui vient pour le rendre heureux. Ah ! l'on peut bien dire en toute sûreté que le véritable état de l'âme est démontré par l'estimation qu'elle fait de Jésus.

Cœurs affligés, quels que soient vos sujets d'angoisse, écoutez cette voix d'amour, de grâce, de compassion qui vous appelle ; venez puiser à cette source découlant du cœur de Jésus ; vous trouverez en Lui le pardon, la vie et la consolation.

Cœurs indifférents et légers, vous pour qui Jésus n'a pas d'attraits, savez-vous quel est celui qui vous cache sa beauté et sa grâce ? C'est celui qui aveugle les pensées des incrédules, afin que la lumière de l'évangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu, ne resplendisse pas pour vous (2 Corinthiens

IV, 3, 4) ; c'est le dieu de ce siècle qui ne veut pas qu'en croyant, vous soyez sauvés. (Luc VIII, 12.) Oh ! puissiez-vous ouvrir les yeux sur votre état, avant qu'il soit trop tard, et venir à Jésus pour goûter aussi sa grâce !

Le pardon des péchés

« Nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes. »

(Éphésiens I, 7.)

J'ai essayé de vous exposer, mes jeunes amis, la vérité, d'après l'Écriture, sur ce que vous êtes par nature aux yeux de Dieu, c'est-à-dire des pécheurs perdus, des êtres coupables, séparés de Dieu, ses ennemis dans les mauvaises œuvres (Colossiens I, 21), et n'ayant à attendre que le jugement ; et cela est vrai, même du plus jeune qui lit ces lignes.

Avez-vous été, êtes-vous convaincu de cette solennelle et triste vérité, que *vous*, non pas votre voisin, ni tel que vous estimez particulièrement méchant, mais *vous-même* êtes un misérable pécheur, digne seulement de l'enfer ?

Eh bien, aujourd'hui, j'ai à annoncer à ceux qui sont tels, une bonne nouvelle. Au coupable qui n'a que la mort à attendre, il faut le pardon ; au perdu, digne de l'enfer, il faut le salut. Or les deux choses que l'évangile proclame aux pécheurs, c'est le pardon et la vie éternelle.

Mais comprenons bien ce que c'est que le pardon des péchés, et pour cela voyons comment Dieu l'envisage ; ensuite nous examinerons comment il peut l'accorder aux pécheurs sans cesser d'être juste, et même en magnifiant sa justice.

Pardonnez ou remettre les fautes, c'est consentir à les oublier et à traiter le coupable comme s'il ne les avait pas commises. Dieu lui-même, dans l'Écriture, nous présente cela de diverses manières, pour nous faire bien comprendre sa pensée à cet égard, et afin que nous saisissions la perfection et la plénitude du pardon qu'il accorde.

Les péchés sont comparés à une dette que le pécheur a contractée envers Dieu, dette immense qu'il ne peut acquitter. (Matthieu XVIII, 24, 25 ; lisez toute la parabole ; Luc VII, 41, 42, 47.) C'est pourquoi le pardon est comparé à la remise de la dette. Les péchés ne sont pas comptés, ainsi qu'il est écrit : « Bienheureux l'homme à qui le Seigneur ne compte pas le péché » (Romains IV, 8) ; il le tient pour n'avoir point de péché. Le pardon ne déclare pas l'homme innocent, au contraire ; mais à l'homme pardonné le péché n'est pas mis en compte. C'est comme s'il ne devait plus rien. Dieu a quitté la dette au débiteur insolvable.

Le péché est une chose odieuse pour Dieu, dont les yeux sont trop purs pour voir le mal. (Habacuc I, 13.) En pardonnant, il le fait disparaître de devant Lui. Cette chose odieuse est *couverte*, de sorte qu'il ne la voit plus : « Bienheureux est celui de qui la transgression est *pardonnée*, et dont le péché

est *couvert*. » (Psaume XXXII, 1 ; LXXXV, 2 ; Romains IV, 7.) Bien plus il est dit : « Il jettera tous nos péchés au fond de la mer » (Michée VII, 19), comme une chose dont on ne saurait plus trouver trace. Et pour assurer la permanence du pardon, afin que le pécheur pardonné n'éprouve aucun trouble en se rappelant combien il a été coupable, Dieu déclare qu'il met ses fautes complètement en oubli. « Je ne me souviendrai plus *jamais* de leurs péchés, ni de leurs iniquités. » (Hébreux X, 17.) Ils ne pèsent plus sur la conscience de celui qui jouit du pardon, car « il a éloigné *de nous* nos forfaits, autant que l'Orient est éloigné de l'Occident. » (Psaume CIII, 12.)

Le péché est sur l'âme du pécheur une souillure qui le rend impropre à subsister devant Dieu. Dans la lumière de Dieu, il se voit comme un être couvert d'impuretés, et ne peut que dire : « Malheur à moi. » (Ésaïe VI.) Mais en pardonnant, Dieu lave, blanchit, purifie parfaitement l'âme, de telle sorte que le pécheur peut entrer en sa présence. Ainsi nous lisons : « Quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige ; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blanchis comme la laine. » (Ésaïe I, 18.) Aussi le psalmiste, soupirant après le pardon, demande-t-il : « Lave-moi parfaitement de mon iniquité ; lave-moi et je serai plus blanc que la neige. » (Psaume LI, 2, 7.) Et ceux qui jouissent du pardon, proclamant la louange de Celui par qui ils l'ont obtenu, s'écrient : « A celui qui nous aime, et qui nous a *lavés* de nos péchés dans son sang. » (Apocalypse I, 6.)

Les péchés sont comme un poids qui pèse sur l'âme, comme une inscription redoutable placée devant le pécheur, pour lui rappeler tout ce qu'il a fait et le sort qui l'attend ; mais Dieu dit à l'âme pardonnée : « Ton iniquité sera ôtée » (Ésaïe VI, 7), et l'âme peut répondre dans sa joie : « Qui est le Dieu fort comme toi, qui ôte l'iniquité ? » (Michée VII, 18.) Dieu déclare encore : « C'est moi, c'est moi qui efface tes forfaits pour l'amour de moi. » (Ésaïe XLIII, 25 ; Michée VII, 19.) L'inscription qui proclamait la culpabilité est effacée ; la sentence est annulée. Les péchés sont comparés à une nuée noire, grosse de l'orage de la colère et du jugement de Dieu, mais Dieu dit : « J'ai effacé tes forfaits comme une nuée épaisse, et tes péchés comme une nuée. » (Ésaïe XLIV, 22.) Quand Dieu pardonne, la nuée s'évanouit, se dissipe entièrement, et le pauvre pécheur pardonné voit au-dessus de sa tête le ciel pur de la miséricorde et de l'amour de Dieu. Il jouit de la rémission des fautes, selon les richesses de la grâce. Comme il arrivera plus tard au peuple d'Israël, on cherchera son iniquité, « mais il n'y en aura point, » et ses péchés, « mais ils ne seront point trouvés. » (Jérémie L, 20.)

Voilà comment Dieu lui-même, mes jeunes amis, prend soin de nous présenter la nature et l'étendue du pardon qu'il accorde, afin de bien montrer au pécheur pardonné que rien ne reste plus de ce qui attirait sur lui la condamnation.

A ces déclarations combien il est précieux d'ajouter que Dieu désire que le pécheur jouisse de ce

pardon. « Je ne prends point plaisir à la mort du méchant, » dit l'Éternel. (Ézéchiel XXXIII, 11.) Il ne veut pas « qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance. » (2 Pierre III, 9.) « Il veut que tous les hommes soient sauvés. » (1 Timothée II, 4.) Il exhorte le pécheur et l'appelle à se convertir : « Que le méchant laisse sa voie, et l'homme injuste ses pensées ; et qu'il retourne à l'Éternel, et il aura pitié de lui ; et à notre Dieu, car il *pardonne abondamment.* » (Ésaïe LV, 7.) Il fait donc prêcher « la repentance et la *rémission des péchés* » (Luc XXIV, 47), au nom de Jésus, à *toutes les nations*. Il fait supplier par ses ambassadeurs : « Soyez réconciliés avec Dieu. »

(2 Corinthiens V, 20.)

Et quand Jésus veut nous représenter les sentiments de Dieu envers le pécheur, il nous le montre comme un père courant au-devant de son fils misérable et repentant : « Et comme il



était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion, et courant à lui, se jeta à son cou, et le couvrit de baisers. » (Luc XV, 20.) N'est-ce pas, mon cher jeune ami, que c'était la meilleure manière de lui montrer qu'il lui avait pardonné ; la preuve la plus évidente qu'il avait tout oublié de la mauvaise conduite de son fils, que tout était effacé ? Eh bien, vous qui êtes un pauvre pécheur, qui vous sentez

coupable et gémissiez à cause de vos « nombreux péchés, » bien loin que Dieu soit votre ennemi, il désire que vous soyez réconcilié, il est prêt à vous accueillir, et à vous faire jouir de la rémission pleine et entière de vos fautes. Il vous aime et il veut que vous le sachiez.

Que c'est bien là, n'est-ce pas, ce dont le pécheur coupable et perdu a besoin ? Échapper aux affreuses conséquences du péché, avoir une conscience à l'aise devant Dieu, ne plus sentir le poids de ses péchés, et voir lavée la souillure qui s'éloigne de Dieu, que l'on est heureux de jouir de ces choses. « Bienheureux ceux dont les iniquités ont été pardonnées et dont les péchés ont été couverts. » (Romains IV, 7.)

Chers amis, jouissez-vous de ce bonheur ? Êtes-vous comme cette pauvre femme aux « nombreux péchés, » à laquelle le Seigneur dit : « Tes péchés sont pardonnés, » et qui s'en alla en paix ? (Luc VII, 48, 50.) L'esclave qui devait dix mille talents, ne pouvait évidemment pas payer. Il fallait tout perdre et aller en prison jusqu'à ce que tout fût payé. Or, pour le pécheur, comme pour cet esclave, payer est impossible ; il faut aller en prison, dans les ténèbres de dehors, et cela pour toujours ! Sort terrible ! Mais le Seigneur de l'esclave, *touché de compassion*, lui remit la dette. Et notre Dieu, dans sa tendre compassion, pardonne *toutes* nos fautes. (Lisez Matthieu XVIII, 24-27 ; Colossiens I, 13.) Quel soulagement pour l'âme.

Enfin un dernier point que je désire vous présenter, c'est que Dieu accorde le pardon *gratuitement*.

Quand il appelle le pécheur à jouir de cette bénédiction, il ne lui demande rien, sinon de venir. Que voudriez-vous donner pour mériter le pardon ? Le repentir le plus amer, l'abandon le plus complet du mal, la pratique rigoureuse et constante des meilleures œuvres possibles, ne peut effacer un seul péché, combien moins nos « nombreux péchés. » Les pécheurs sont sommés de cesser de mal faire, et d'apprendre à bien faire (Ésaïe I, 16, 17), c'est vrai ; se repentir est aussi l'exhortation adressée à ceux qui sont touchés de componction (Actes II, 37) ; mais c'est comme preuve de la sincérité de ceux qui soupirent après le pardon ; c'est le besoin du cœur et de la conscience chez celui qui a vu, dans la lumière de Dieu, l'horreur du péché. Comment pourrait-il y persévérer ? Mais cela ne peut mériter, ni saurait acquérir le pardon. Un meurtrier est amené devant les juges ; il voit combien il a été coupable, il déteste sa faute, la confesse, proteste qu'il n'y retombera plus, et montre sa sincérité par sa bonne conduite en prison ; aura-t-il le droit à cause de cela de réclamer son pardon ? Annule-t-il sa faute ? Non, assurément. C'est la même chose pour le pécheur devant Dieu. Aussi Dieu donne-t-il *gratuitement*. Il n'exige rien de celui qui ne peut payer. C'est ce que nous disent plus d'un passage : « Holà ! vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux ; et vous qui n'avez point d'argent, venez, achetez et mangez ; venez, dis-je, achetez sans argent et sans aucun prix du vin et du lait. » (Ésaïe LV, 1.) « A celui qui a soif, je donnerai, moi,

gratuitement de la fontaine de l'eau de la vie. » (Apocalypse XXI, 6 ; XXII, 17.)

Ainsi, cher jeune lecteur, qui ne pouvez encore prendre pour vous les paroles de l'apôtre Jean : « Je vous écris, enfants, parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom » (1 Jean II, 12), et qui, cependant, désirez ardemment jouir de ce bonheur, venez à Celui duquel il est dit : « Il y a pardon par devers toi » (Psaume CXXX, 4), et saisissez pour vous-même ce que le Seigneur Jésus disait au paralytique : « Aie bon courage, mon enfant, TES PÉCHÉS SONT PARDONNÉS. » (Matthieu VIII, 2.)

Le voyage d'une âme

« Des ténèbres à sa merveilleuse lumière. »

(1 Pierre II, 9.)

Je désire vous raconter une merveilleuse histoire ; c'est le voyage d'une âme.

Qu'est-ce qu'une âme ?

L'âme est cet être vivant qui habite le corps, qui le meut et s'en sert comme d'un instrument, et qui, unie à un esprit immortel, doit exister à jamais .

* Pour la distinction entre corps, âme et esprit, voir 1 Thessaloniens V, 23, comparé avec 1 Corinthiens XV, 45.

Oui, elle vivra toujours. La misérable enveloppe qui l'enferme maintenant, s'usera et sera livrée à la corruption, mais l'âme ne cessera pas d'exister.

Qu'est-ce qui caractérise actuellement cette âme vivante ?

Pour le savoir, vous n'avez qu'à observer le plus jeune enfant. Vous verrez bientôt que le MOI est l'objet de l'âme, et L'INDÉPENDANCE le principe qui la dirige.

Nous n'aurions jamais su comment le moi est devenu l'objet de la créature, si le Créateur n'avait levé le voile qui couvre un passé lointain, et ne nous eût ainsi fait connaître ce qui s'est passé, il y a longtemps, dans son paradis terrestre. Il nous a montré le serpent insinuant son venin mortel dans la créature qui avait été faite innocente ; le sombre usurpateur s'intrônisant lui-même dans le cœur qui n'aurait dû battre que pour son Créateur ; le courant de la vie humaine empoisonné à sa source même ; l'homme se méfiant de Dieu et ajoutant foi à ce que Satan lui disait.

L'homme est tombé et les ténèbres morales, profondes et sans la moindre lueur, ont enveloppé toute la race déchue. Or « Dieu est lumière » (1 Jean I, 4), et c'est le voyage d'une âme sortant de ces ténèbres pour arriver en la présence de Dieu, que je vais vous dire.

Le lieu où l'âme dont j'écris l'histoire, commença son voyage, est une jolie ville, l'un des rendez-vous des plaisirs du monde. C'était durant l'un de ces tristes mois où, à tout moment, l'âpre souffle de l'hi-

ver soulève les sombres vagues de la mer et couvre la terre de son manteau de neige et de frimas. Abrités dans leurs demeures, les habitants de S... cherchaient leurs distractions et leurs amusements autour de leurs foyers brillants, ou bien dans les salles de concerts et autres lieux de réunion.

C'est alors que ce voyage commença.

Dans une belle maison de l'un des meilleurs quartiers de la ville, une société élégante se trouvait rassemblée pour passer la soirée à jouer et faire de la musique. Les lampes répandaient leur éclat sur cette scène brillante aux yeux de l'homme naturel ; les rires joyeux, les compliments aimables, les réparties spirituelles se faisaient entendre et se croisaient de toutes parts. Mais quelque profondes que fussent les ténèbres de la nuit d'hiver au dehors, plus profondes encore étaient les ténèbres étendues sur cette compagnie si joyeuse et si animée. Car « le dieu de ce siècle a aveuglé les pensées des incrédules, pour que la lumière de l'évangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu, ne resplendit pas pour eux. » (2 Corinthiens IV, 4.) Eussiez-vous ouvert la porte de chaque cœur dans ces groupes pleins d'entrain, vous auriez trouvé le MOI trônant sans contrôle, et Dieu — OUBLIÉ.

Est-ce bien possible, me direz-vous peut-être? Oui ; et je puis vous affirmer que si vous aviez pris sur les rayons de la bibliothèque une certaine lampe, — oubliée aussi (Psaume CXIX, 105), et que vous eussiez dirigé sa lumière sur cette foule insouciant, des cris de : « Otez-la ; loin d'ici ! » vous auraient ac-

cueilli de toutes parts. Les ténèbres auraient été rendues manifestes, et les rayons pénétrants de la parole de Dieu (Hébreux IV, 12) promptement chassés. La suite montrera la vérité de ce que j'avance.

Une enfant de neuf ans était assise aux pieds de sa mère sur une petite chaise. Elle suivait avec attention, comme les enfants aiment à le faire, tout ce qui se faisait et se disait autour d'elle. La vie s'ouvrait devant elle avec ses perspectives les plus brillantes, et ses parents désiraient qu'elle en jouît pleinement.

Comment cela eut lieu, je l'ignore, mais assurément ce ne fut pas le hasard qui plaça ce soir-là entre les mains de cette jeune favorite de la fortune, la parole de Dieu. Elle aurait sans doute fermé le livre avec insouciance, ou l'aurait promptement jeté loin d'elle, si une gravure qui en ornait les pages, n'avait attiré et fixé son attention. L'artiste s'était efforcé de représenter la mort et l'enfer jetés dans l'étang de feu. (Apocalypse XX, 14.) L'enfant avait regardé et trembla. Un sort si terrible devait-il être le sien ? Et tandis que la musique, les chants et les jeux continuaient autour d'elle, son visage se troublait et s'assombrissait de plus en plus. L'éclat et les charmes de la scène au milieu de laquelle elle se trouvait, s'évanouissaient de devant sa vue, et les austères réalités du jugement à venir frappaient son âme de terreur. La lumière de cette lampe dédaignée avait brillé à travers ses ténèbres, et, en lui montrant le vide et la folie du présent, elle lui avait dévoilé un avenir redoutable.

A sa lueur, elle avait entrevu, comme dans un éclair, la route large couverte de multitudes insouciantes, dansant, chantant et jouant sur le chemin qui les conduisait à l'éternelle perdition.

Comment l'enfant aurait-elle pu garder pour elle-même une semblable découverte ? C'était impossible, car l'épouvante avait saisi son âme.

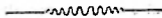
« Je crois, » s'écria-t-elle, en levant vers sa mère une figure pleine de trouble et d'effroi, « je crois que nous allons tous en enfer ! »

Quel coup pour la joyeuse société ! Quelle note discordante dans leurs plaisirs ! « L'entrée de tes paroles illumine » (Psaume CXIX, 130), est-il écrit ; la lampe avait jeté un rayon jusqu'au fond des âmes. Comment fut reçue la lumière ?

Avec des regards sévères et des paroles de reproche, on imposa silence à la maladroite enfant. Si le jugement à venir s'était présenté à *ses* yeux, pourquoi le leur dire, à *eux*, qui étaient heureux dans les ténèbres ?

« Or c'est ici le jugement, » disait le Fils de Dieu quand il était sur cette terre, « que la lumière est venue au monde et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises ; car quiconque fait des choses mauvaises, hait la lumière, et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient reprises. » (Jean III, 19, 20.)

(A suivre).



Comment la petite Jeanne vint à Jésus

La petite Jeanne allait à une école du dimanche. La monitrice qui s'occupait d'elle et d'autres enfants de son âge, avait un ardent désir que les âmes de tous ces chers petits fussent sauvées, et, chaque dimanche, elle les pressait de venir « *maintenant* » à Jésus, tandis qu'ils étaient encore jeunes. Elle leur disait, ce que bien des enfants qui lisent ces lignes ont souvent entendu, qu'il est beaucoup plus aisé de venir « *maintenant,* » que plus tard, puisque chaque jour ajoutait de nouveaux péchés à la longue liste de ceux qu'ils avaient déjà commis, et qu'ils s'habituèrent ainsi à faire le mal en vivant loin de Dieu. Elle leur parlait aussi du terrible jugement qui attend ceux qui ne sont pas sauvés.

La petite Jeanne écoutait très attentivement, et la pensée du jugement, celle d'être perdue pour toujours, la vue de ce qu'il y a de terrible à être un pécheur devant Dieu, l'impressionnait vivement. En réalité, le Saint-Esprit agissait en elle.

Un dimanche soir, quand l'heure du coucher fut venue, elle se mit au lit avec un cœur très triste. Mais elle ne put pas dormir ; elle soupirait désirant ardemment d'être sauvée. Plus elle pensait, plus elle s'affligeait à la pensée que le ciel ne serait pas ouvert pour elle, et, enfin, vers deux heures du matin, n'y tenant plus, elle sauta hors du lit et appela : « Papa ! papa ! »

Son père vint dans sa chambre, et elle lui dit : « Oh ! cher papa, prie pour moi ; je ne veux pas être perdue pour toujours. Cher papa, comment puis-je être sauvée ? »

Le père de Jeanne ne savait pas très bien comment répondre à sa petite fille ; il lui recommanda de dire ses prières et de se remettre au lit.

Jeanne se recoucha, mais le fardeau pesait toujours sur son cœur. « Oh ! » disait-elle, « combien j'aimerais être sauvée ! Comment puis-je être sauvée ? » Quand, tout d'un coup, elle se souvint que sa monitrice lui avait dit que « pour être sauvé, il n'y a rien du tout à faire, qu'il faut tout simplement aller à Jésus, tels que nous sommes. » Jeanne se demanda alors comment on pouvait aller à Jésus. S'il avait été sur la terre, pensait-elle, ç'aurait été plus facile. Elle oubliait qu'il est plus aisé maintenant d'aller à Jésus, que lorsqu'il était sur la terre. A la fin, joignant l'action à la parole, elle se leva et se mettant à genoux, elle dit : « Me voici, Seigneur Jésus ; prends-moi telle que je suis. » Et son fardeau s'en alla ; elle se sentit tout heureuse, ses pleurs furent changés en joie, et, dès ce moment, elle fut sauvée et en sûreté dans les bras de Jésus.

Cher petit lecteur, suivez l'exemple de Jeanne, et venez à Jésus, maintenant, tel que vous êtes. Pour vous y encourager, lisez avec soin ces trois passages ; mieux encore, apprenez-les ; ils vous invitent à venir à Jésus.

Le premier est : « SI QUELQU'UN A SOIF, QU'IL VIENNE A MOI, ET QU'IL BOIVE. » (Jean VII, 37.)

Le second : « VENEZ A MOI, VOUS TOUS QUI VOUS FATIGUEZ ET QUI ÊTES CHARGÉS. » (Matthieu XI, 28.)

Le troisième : « JE NE METTRAI POINT DEHORS CELUI QUI VIENT A MOI. » (Jean VI, 37.)

Le bon berger

« Je suis le bon berger ; le bon berger met sa vie pour ses brebis. » (Jean X, 11.) Voilà un bien beau passage, chers petits amis. Qui est-il, ce bon Berger ? C'est le Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu.

Dans le pays où vivait le Seigneur Jésus quand il était sur la terre, la bergerie est un enclos fermé par un mur de pierres, avec des endroits couverts pour abriter les brebis contre le mauvais temps. Le berger entre par la porte et les brebis le suivent ; le berger va toujours devant elles pour les conduire. Si un étranger venait et appelait les brebis, bien loin de le suivre, elles s'enfuiraient de lui. Le berger connaît chaque brebis, et les brebis connaissent leur berger. Dans plusieurs troupeaux, chaque brebis a son nom et vient quand le berger l'appelle. C'est ainsi, chers petits, que Jésus nous dit que les brebis entendent la voix du bon berger et qu'elles le suivent. Si un voleur venait durant la nuit, il n'entretrait certainement pas par la porte, mais essaierait de pénétrer dans la bergerie en passant par-dessus le mur. Il ne viendrait que pour voler ou détruire les brebis,

Quand le matin vient, le berger ouvre la porte et sort le premier ; toutes les brebis le suivent et il les conduit là où elles peuvent trouver de la pâture. Mais dans ces contrées il y a des ours, des loups et même des lions qui cherchent à ravir les brebis. C'est un danger pour le berger aussi, car, en voulant chasser la bête féroce, il s'expose à être déchiré par elle ; ainsi le bon berger met sa vie pour ses brebis. Écoutez ce que le jeune David disait au roi Saül : « Ton serviteur paissait les brebis de son père, et un lion vint et un ours, et ils emportaient une brebis du troupeau ; mais je sortis après eux, et les frappai, et j'arrachai la brebis de leur gueule ; et comme ils se levaient contre moi, je les pris par la mâchoire, et les frappai et les tuai. » (1 Samuel XVII, 34, 35.) David avait donc sauvé là brebis et détruit ceux qui voulaient la dévorer ; pour cela il n'avait pas craint d'exposer sa propre vie.

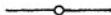
Le Seigneur Jésus a donné sa vie pour les brebis ; il a ainsi détruit la puissance de Satan qui voulait les perdre à jamais. De plus, Jésus fait ce que nul berger dans ce monde ne peut faire ; il donne la vie éternelle à ses brebis, et personne ne peut les lui enlever, parce qu'il les a rachetées par son précieux sang et que Dieu son Père les lui a données.

Nous sommes tous par nature comme des brebis perdues, sans berger. Une brebis perdue ne peut seule retrouver son chemin, comme le font un cheval ou un chien. Elle s'égare toujours plus et doit périr sous la dent de ses ennemis. Ainsi le pauvre pécheur est exposé à périr éternellement. Mais le Seigneur

Jésus est venu chercher les brebis perdues. Écoutez ce qu'il dit : « Quel est l'homme d'entre vous qui, ayant cent brebis et en ayant perdu une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf au désert, et ne s'en aille après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée? et l'ayant trouvée, il la met sur ses propres épaules, bien joyeux ; et, étant de retour à la maison, il appelle les amis et les voisins, leur disant : Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis perdue. Je vous dis, qu'ainsi il y aura de la joie au ciel pour un seul pécheur qui se repent. » (Luc XV, 4-7.)

Quand Jésus était sur la terre, il cherchait les brebis perdues, et c'est ce qu'il fait encore maintenant. Il cherche les pécheurs pour les sauver, il vous cherche, mes chers petits amis qui ne le connaissez pas encore comme votre Sauveur. Oh ! combien il voudrait vous trouver. Pour cela, il vous appelle, il vous invite à venir à Lui. Ne voulez-vous pas écouter sa voix et réjouir le cœur de Celui qui par amour est mort pour vous ? Tout joyeux, il vous mettra sur ses épaules à l'abri du loup ravisseur, Satan, et puis il vous amènera chez lui, dans la demeure bienheureuse où il est, dans la gloire, là où il y a des plaisirs pour jamais !

Êtes-vous déjà un agneau de Jésus, mon cher enfant ? Que vous êtes heureux, car il est dit : « Il assemblera les agneaux entre ses bras. » (Ésaïe XL, 11.)





« Dieu est amour. »

J'étais allé visiter une famille où se trouvaient plusieurs enfants dont l'aîné était un petit garçon de six ans.

— Sais-tu lire ? lui demandai-je.

— Pas encore, me répondit la mère.

— Mais tu peux bien apprendre un verset de la parole de Dieu.

— Je ne sais pas, dit l'enfant.

— Un verset très court ; un verset de trois mots seulement. Voyons, essaie.

Et je lui lus : « Dieu est amour. »

Il répéta, puis je lui dis : « Sais-tu ce que cela veut dire ? C'est que Dieu t'aime, toi, un petit garçon. Le grand Dieu qui a fait tout ce qui nous entoure, les cieux, la terre, le soleil, ce grand Dieu qui est dans le ciel, il t'aime. Et quand tu sors dans la campagne, que tu lèves les yeux en haut vers le ciel bleu, tu peux dire : « Celui qui est là-haut, le Tout-Puissant, m'aime, moi, tout petit que je sois. »

« Mais sais-tu comment Dieu t'a montré son amour ? Non ; eh bien, écoute : « Dieu a tant AIMÉ le monde qu'il a DONNÉ SON FILS UNIQUE, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » Oui, mon cher enfant, Dieu a donné son Fils unique ; il a envoyé son Fils bien-aimé dans le monde pour nous faire connaître son amour.

Le Fils de Dieu, c'est le Seigneur Jésus. Il est venu comme un petit enfant pauvre, né dans une étable et couché dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place autre part pour Lui. Il est venu chercher et sauver ce qui était perdu, non-seulement les grandes personnes, mais aussi les enfants. Il disait : « Laissez venir à moi les petits enfants ; » il t'invite donc à venir à lui. Toi, mon enfant, tu étais

perdu, et il est venu te chercher. Et pour te sauver, parce que tu es un pécheur, il est mort sur la croix. Oh ! combien le Seigneur Jésus t'a aimé ! »

Mais écoute encore. Dieu qui t'aime et qui a donné son Fils pour toi, veut t'amener où est Jésus maintenant, c'est-à-dire dans le ciel. Jésus n'est pas resté sur la terre, et au moment où il allait mourir, il disait à ses disciples, à ceux qui étaient venus à Lui et qui l'aimaient : « Je vais vous préparer une place ; ... je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi. » Pense, mon cher petit, à ce que c'est que d'être avec Jésus, dans la maison de son Père, près de Dieu, et pour toujours heureux. Auprès de Dieu, il n'y a plus de peine, plus de cri, plus de douleur, la mort n'est plus, mais une allégresse éternelle, des plaisirs pour jamais.

C'est ce que Dieu veut te donner, c'est pour cela qu'il a envoyé son Fils ; comprends-tu maintenant que Dieu t'aime ? Comprends-tu le verset que je t'ai appris ? Veux-tu le répéter ?

Et l'enfant, levant les yeux vers moi, dit : « DIEU EST AMOUR. »



L'Évangile selon Matthieu.

CHAPITRE X.

Nous avons vu, à la fin du chapitre précédent, Jésus inviter les disciples à supplier le Seigneur de la moisson d'y envoyer des ouvriers ; nous trouvons

ici l'appel de ces ouvriers et leur envoi dans le champ où ils doivent travailler. Le maître donne ses ordres aux serviteurs, ainsi que les directions relatives à leur service ; il leur parle aussi de la réception qui leur sera faite et des conséquences qui en résulteront pour ceux qui les auront ou non accueillis.

Ce qui caractérise la position et le service des ouvriers, c'est qu'ils sont envoyés aux brebis perdues de la maison d'Israël. Leur mission va donc jusqu'à la fin : jusqu'au moment de la venue du Fils de l'homme et de la guérison et de la restauration d'Israël. C'est ce que prouve le verset 23.

Le temps actuel, celui où nous vivons, est passé sous silence. La position qu'Israël avait alors, comme celle des messagers qui lui sont envoyés, est liée, par le Seigneur, au temps de la fin. La période qui précède la mort de Jésus et celle qui vient immédiatement avant son retour en gloire, sont envisagées ici comme un tout, durant lequel les envoyés prêchent.

Les versets 1 à 4 nous donnent les noms des ouvriers que le Seigneur choisit pour travailler dans sa moisson. En les appelant, il leur communique l'autorité pour dompter la puissance de Satan et pour guérir les maladies, effets du péché.

Vers. 5 à 42. Jésus envoie ceux qu'il a appelés ; il leur donne ses ordres et les directions nécessaires pour leur service.

Dans sa miséricorde infinie, Dieu adressait encore ce message aux brebis perdues de la maison d'Israël. En même temps qu'il faisait annoncer que le royaume

des cieux s'était approché, il montrait, par la guérison des malades, la résurrection des morts, la purification des lépreux, et la délivrance de ceux qui étaient possédés des démons, que sa puissance était là pour détruire les œuvres du diable. (1 Jean III, 8.) Il enlevait les résultats du péché dans l'homme, ensuite il délivrait de la puissance de Satan. Dieu, le grand donateur, duquel vient tout ce qui est bon (Jacques I, 17), avait communiqué tout cela gratuitement à ses serviteurs, afin qu'eux aussi le donnassent gratuitement de sa part. En accomplissant leur mission, ils n'avaient pas à être en souci pour leur subsistance, il n'était pas nécessaire qu'ils emportassent aucune provision : leur maître, Jésus, le Messie, l'Éternel même sur la terre, veillait sur eux et saurait bien pourvoir à leurs besoins en agissant sur le cœur de ceux qui entendraient et recevraient leur témoignage. (Vers. 9, 10.)

Le message de Dieu était présenté aux hommes. La paix venait là où se trouvaient des cœurs qui en étaient dignes, ce qui se manifestait par l'attention prêtée à la parole des envoyés de Dieu, mais le rejet et le mépris des messagers et de leurs paroles, attireraient sur ceux qui s'en rendaient coupables, le jugement le plus terrible. (Vers. 11 à 15.)

La simplicité et la prudence devaient caractériser les serviteurs du Seigneur. Des loups, c'est-à-dire les hommes avec leur puissance et leur méchanceté, les entouraient (vers. 17, 18) ; voilà pourquoi la prudence leur était nécessaire. Mais, en même temps, ils devaient être simples et exempts de souci, car ils

avaient pour ressource l'Esprit de leur Père qui parlerait en eux, et leur donnerait de quoi confondre leurs adversaires *. (19 et 20.) Ainsi, quand toutes les relations naturelles étaient foulées aux pieds, ils avaient un Père, et, en dépit de la méchanceté et de la haine de tous, même de leurs proches, déchainées contre eux à cause du nom de Jésus, ils devaient persévérer jusqu'à la fin ; jusqu'à ce moment qui leur apporterait le salut, la délivrance finale et complète. (Vers. 22.)

Leur activité ne devait pas se ralentir, car le temps était court (vers. 23), et s'ils souffraient, ils n'avaient qu'à se rappeler que telle avait été aussi la part de leur maître. En auraient-ils voulu une meilleure ? Ils lui appartenaient, ils étaient les gens de sa maison, et si leur maître avait été appelé Bézélzéboul, combien plus eux pouvaient-ils s'attendre à être injuriés. (Vers. 24, 25.)

Mais qu'ils ne craignent rien de l'opposition des hommes. Un jour vient où les mobiles qui font agir ceux-ci seront dévoilés. Pour le moment, l'affaire des serviteurs était de proclamer ouvertement, hautement, en plein jour, les paroles de Jésus, quand bien même elles auraient pour effet de provoquer contre eux la haine et la cruauté de ceux qui n'aiment pas la vérité. Les hommes ont bien le pouvoir de tuer le corps ; mais ce n'est pas là ce qui est à redouter ; il faut craindre de désobéir à Celui qui peut détruire l'âme et le corps dans la géhenne. Au reste la tendre

* Voyez Actes IV, 5-14 ; V, 28-33 ; VI, 10 ; VII ; XVI, 19-31 ; XXII, XXIV, 9-21 ; XXVI ; 2 Timothée IV, 16, 17.

sollicitude de leur Père veillait sur eux. Lui, sans qui pas même un passereau ne tombe en terre, avait compté tous les cheveux de leur tête ; il prenait donc tellement soin d'eux que la moindre chose ne leur arriverait pas sans sa permission. (26-30.)

Ainsi, non-seulement la crainte de désobéir était pour eux un puissant motif d'annoncer les paroles de Jésus, mais l'amour et les soins de leur Père étaient un précieux encouragement à confesser sans crainte leur maître devant les hommes. Et plus tard le Seigneur tiendrait compte, en présence de Dieu même, de la fidélité ou de l'infidélité de ses serviteurs. (33.)

Jésus n'était pas venu mettre la paix sur la terre, mais l'épée. En effet, lui ou ses messagers venant de sa part, dévoilent, d'un seul coup, par leurs paroles, ce qu'il y a dans le cœur. Si on les reçoit, on prend sa place avec Jésus rejeté, et cela doit passer avant toutes les relations naturelles et être bien au-dessus. Mais c'est précisément là ce qui excite l'opposition et la haine de l'homme. La première place, dans le cœur, appartient à Jésus ; comment l'aurait-il, si l'on veut garder en même temps sa place dans les pensées ou les affections de ceux qui le repoussent et le haïssent ? Les disciples de Jésus, dévoués à lui seul, devaient prendre leur croix et, chargés de son opprobre, le suivre, lors même qu'ils seraient appelés à perdre leur vie pour l'amour de lui. En la perdant alors, ils la trouveraient plus tard. (Vers. 34-39.)

Voici maintenant ce qui concerne ceux qui reçoivent

vent les messagers du Seigneur. Les recevoir, c'est le recevoir lui-même, et celui qui reçoit Jésus, reçoit Dieu lui-même qui l'a envoyé. Tel est le lien touchant qui est établi entre Dieu, Jésus et ses serviteurs. Celui qui reçoit un prophète, non à cause de l'homme lui-même et de ses qualités personnelles ou de sa position, mais à cause de la parole qu'il apporte de la part de Dieu, celui-là aura une récompense en rapport avec l'estimation qu'il fait de la parole de Dieu. De même quiconque reçoit un juste, à cause de sa valeur aux yeux de Dieu, sera récompensé en raison du prix qu'il a attaché au caractère du juste devant Dieu. Tous ne seront peut-être pas appelés à recevoir un prophète, mais combien est précieuse cette assurance donnée par le Seigneur que le plus petit service rendu à l'un des moindres de la terre, parce qu'il est disciple de Christ, aura sa récompense ! Dieu n'oubliera rien de ce qui aura été un témoignage rendu au Seigneur rejeté, dans la personne d'un des plus petits qui lui appartiennent. (Vers. 40-42.)

Chers jeunes lecteurs, ce qui précède nous montre que c'est le Seigneur qui appelle, qualifie, envoie, soigne, dirige, soutient, encourage et récompense ses serviteurs. Ils ne vont pas de leur propre mouvement, ou envoyés par les hommes ; ils n'attendent des hommes aucun salaire, mais donnent gratuitement ce qui leur a été donné gratuitement. Envoyés ainsi, leurs paroles doivent être écoutées soigneusement, et qui les reçoit, reçoit Jésus lui-même.

Quel temps triste et sérieux que celui qui nous est

dépeint dans ce chapitre ! Cette période, qui a commencé par le rejet de Jésus, se terminera par son retour en gloire. Représentez-vous, chers enfants, combien il doit être terrible de voir un frère livrant son frère à la mort, et un père son enfant, des enfants s'élevant contre leurs parents et les faisant mourir, et tout cela, par haine pour le nom de Jésus ! Oh combien nous devrions apprécier les grâces que Dieu nous accorde ! Nous vivons dans un temps où l'on peut confesser Jésus sans qu'il en coûte rien, sauf l'opprobre de son nom ; vous, mes jeunes lecteurs, au moins la plupart d'entre vous, vous avez des parents qui, bien loin de vous haïr et de vous persécuter à cause de Lui, vous pressent au contraire d'aller à Jésus. Mais rappelez-vous que si vous ne profitez pas de tous les avantages dont vous jouissez, ils ne feront qu'aggraver votre jugement, comme le prouve le vers. 15 de notre chapitre. Prêtez donc, je vous en supplie, une oreille attentive à la parole de Dieu qui vous est annoncée encore aujourd'hui. Craignez Celui qui peut jeter le corps et l'âme dans la géhenne. Retournez, comme le fils prodigue, à Celui qui a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. (Jean III, 16.) Écoutez la voix des serviteurs de Jésus qui vous invitent à venir à Lui.

Et pour vous qui croyez, chers jeunes amis, que Dieu vous accorde la grâce de ne pas avoir honte du nom de Jésus ; qu'il vous donne de profiter des temps paisibles où nous vivons pour étudier la parole de

Dieu, l'Écriture divinement inspirée, utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre. (2 Timothée III, 16.)

Et si peut-être vous avez des parents inconvertis et que vous ayez à souffrir de leur part pour le nom de Jésus, rappelez-vous que si nous souffrons avec lui, nous régnerons aussi avec lui ; souvenez-vous que « Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces, lui qui n'a pas commis de péché, et dans la bouche duquel il n'a pas été trouvé de fraude ; qui, lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrages, quand il souffrait, ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement. » (1 Pierre II, 22, 23.)

Le voyage d'une âme

II

« Voilà, vous tous qui allumez le feu, et qui vous ceignez d'étincelles, marchez à la lueur de votre feu et dans les étincelles que vous avez embrasées : ceci vous a été fait de ma main ; vous serez gisants dans les tourments. »

(Ésaïe L, 11.)

Les années avaient passé, l'enfant était devenue une jeune fille ; mais l'âme qui une fois avait vu les

terreurs du jugement à venir, ne pouvait jamais les oublier. La vie avec tous ses charmes et ses plaisirs, était devant elle, mais semblable à de sombres et menaçants nuages, le sort qui l'attendait au delà de cette vie, obscurcissait sans cesse son lointain horizon. Comment échapper à ce jugement redoutable ?

Elle sentait et reconnaissait les ténèbres où elle se trouvait, et cependant, laissant de côté la Parole qui les lui avait découvertes, elle se tourna vers l'homme pour avoir la lumière. Cherchant autour d'elle, elle vit briller les feux étrangers qu'il a allumés pour s'entourer lui-même d'étincelles. L'homme s'efforce d'arriver jusqu'à Dieu par lui-même ; il projette sur soi sa propre lumière, se juge d'après elle et non dans la lumière de Dieu, et si, par grâce, il n'est pas réveillé, il se plonge pour toujours dans les ténèbres.

Fausse lueur que celles d'une religion consistant en vaines formes ! Semblables à ces feux allumés par de misérables naufrageurs sur une côte semée d'écueils, elles attirent les pauvres âmes à leur ruine.

Ainsi cette âme terrifiée traînait le corps qu'elle habitait, à travers des rites et cérémonies extérieurs sans fin, s'efforçant par une dévotion volontaire et la soumission à diverses ordonnances, de se rendre propre pour la présence d'un Dieu saint.

Quatre fois par jour elle venait s'agenouiller dans le demi-jour d'une église richement ornée ; dimanche après dimanche, prosternée humblement sur les marches de l'autel, elle recevait le sacrement ; et, à

chaque moment de loisir, elle courait aux lieux où l'homme lui disait qu'elle pourrait le mieux rencontrer et apaiser un Dieu irrité.

Mais peut-on trouver la *paix* dans un semblable sentier ? Non, JAMAIS.

La pauvre âme gémissait dans ces ténèbres profondes et s'écriait : « Comment saurai-je qu'à la fin je trouverai miséricorde ? » Mais « Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. » (Jean IV, 24.) Avant de pouvoir adorer, il faut que l'âme ait été pardonnée et purifiée. Le culte, c'est l'adoration joyeuse de Dieu par une âme délivrée.

Mais la jeune fille ne savait rien de la délivrance, et, fatiguée de poursuivre ce qui échappait toujours à son étreinte, elle résolut d'étouffer ses craintes dans l'entraînement d'une vie de plaisirs. Alors vinrent les bals, les concerts, les parties joyeuses, tout l'enivrement que le monde peut procurer avec les flatteries et l'adulation de quantité d'amis éphémères.

Vains efforts pour fermer les yeux à la lumière qui une fois avait été entrevue ! « Il n'y a point de paix pour les méchants, a dit mon Dieu » (Ésaïe LVII, 21), et cette âme qui n'avait point goûté le pardon, ne pouvait trouver le repos, de quelque part qu'elle tournât ses pas.

(A suivre.)



Comment Dieu est-il juste en pardonnant ?

« En sorte qu'il soit juste et Justifiant
celui qui est de la foi de Jésus. »

(Romains III, 26.)

Nous avons vu, mes chers jeunes amis, l'amour et la miséricorde qui remplissent le cœur de Dieu envers les pécheurs auxquels il est disposé à accorder un pardon plein, complet, ne se souvenant plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités. Combien cela est précieux pour de misérables créatures perdues !

Mais il ne faut pas oublier à quel prix ce pardon est acquis, et comment Dieu peut ainsi recevoir le coupable en sa faveur, sans porter atteinte à sa sainteté et à sa justice. Il ne manque pas de gens qui, si on leur parle de leurs péchés et du jugement, répondent : « Oh ! Dieu est miséricordieux. Il est trop bon pour vouloir condamner et perdre une pauvre créature. » Ces personnes se font une fausse idée de Dieu ; elles exaltent sa miséricorde, pour éviter de sonder leur cœur devant Lui ; elles ne voient pas tout l'odieux du péché. Elles oublient la sainteté de Celui dont « les yeux sont trop purs pour voir le mal » (Habacuc I, 13), et traitent le péché à la légère ; elles ignorent la justice et la vérité de Dieu qui exigent que la sentence contre le mal soit exécutée, et ainsi, se faisant illusion pour continuer leur train de vie dans le péché, elles marchent dans le chemin large qui conduit à la perdition.

Chers jeunes amis, vos cœurs ne sauraient trop être pénétrés de la grandeur de la sainteté et de la justice de Dieu, ni être trop convaincus que le péché est une chose abominable devant Lui et sur laquelle il ne peut passer. Sans doute il est miséricordieux et plein de patience, ne voulant pas qu'aucun périsse. (2 Pierre III, 9 ; Romains II, 4.) Mais si Lui-même déclare qu'il est « pitoyable, miséricordieux, tardif à colère, abondant en gratuité et en vérité » (Exode XXXIV, 6), dans toute sa parole il proclame hautement qu'il est saint et juste. Il ne peut donner cours à son amour au détriment de sa sainteté et de sa justice.

Dieu a prononcé une sentence contre le péché, serait-il vrai et juste si elle n'était pas exécutée ? Nullement. Devant la justice de Dieu, la faute peut-elle rester sans châtiment ? C'est impossible. Le pardon peut-il être accordé sans une satisfaction ? Non. L'homme peut-il par quelque œuvre racheter ses péchés, obtenir le pardon ? Cela n'est pas possible : « Toutes nos justices sont comme le linge le plus souillé. » (Ésaïe LXIV, 6.) « Nulle chair ne sera justifiée devant lui par des œuvres de loi. » (Romains III, 20.) Une créature quelconque pourrait-elle payer la dette que l'homme a contractée ? Non ; c'est *l'homme* qui a péché, c'est *l'homme* qui, selon la justice, doit subir la peine due au péché.

Comment donc Dieu exerce-t-il sa miséricorde et pardonne-t-il en étant juste ? Béni soit-il ! dans son grand amour, il a trouvé un moyen. Comme nous le lisons dans Job, il dit : « Garantisle, ... j'ai trouvé la

propitiation. » (Job XXXIII, 22, 24.) Oui, ce que tous les efforts de l'homme n'auraient su découvrir, Dieu l'a trouvé : un moyen de pardonner au coupable en glorifiant sa sainteté et sa justice, en maintenant la vérité de toutes ses paroles, et en montrant tout son amour.

Ce moyen, chers enfants, nous le lisons dans ces paroles merveilleuses, que vous connaissez bien et qui nous rempliraient d'admiration si nos cœurs étaient plus sensibles : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son FILS UNIQUE, afin que quiconque croit en Lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.)

Ainsi quand, dans toute la création, rien ne pouvait satisfaire Dieu à l'égard du péché et racheter l'homme coupable, Dieu donne son propre Fils pour accomplir l'œuvre qui lui permettra de pardonner. Dieu vient Lui-même, dans la personne de son Fils, pour répondre aux exigences de sa justice. Comment l'a-t-il fait ?

Rappelez-vous, chers amis, ce que nous avons souvent répété d'après la parole de Dieu : « Les gages du péché, c'est la mort. » (Romains VI, 23.) Dieu avait dit à Adam : « Dès le jour que tu en mangeras, tu mourras de mort. » (Genèse II, 17.) Adam désobéit et ainsi « par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché. » (Romains V, 12.) Voilà pourquoi « il est réservé aux hommes de mourir une fois, — et après le jugement. » (Hébreux IX, 27.) Ainsi la justice de Dieu pour être

satisfaite, et sa vérité pour être maintenue, exigent que *l'homme* subisse la mort et ce qui la suit, le jugement, c'est-à-dire la condamnation.

Eh bien ! pour que l'homme coupable puisse échapper à ces terribles conséquences du péché, et pour que Dieu puisse pardonner en étant juste, QUELQU'UN se présente pour satisfaire parfaitement Dieu, pour payer complètement la dette. Ce quelqu'un est un HOMME, cela était nécessaire puisque c'est l'homme qui avait péché ; mais en même temps il est DIEU, parce qu'une personne divine seule pouvait avec justice entreprendre une pareille œuvre. Cette glorieuse personne qui a pris sur elle d'accomplir l'œuvre de la rédemption, c'est le Seigneur Jésus, le Fils unique donné du Père, « DIEU au-dessus de toutes choses béni éternellement » (Romains IX, 5 ; Jean I, 1), mais en même temps, un homme, car « puisque les enfants ont eu part au sang et à la chair, lui aussi semblablement *y a participé*, afin que, par la mort, il rendit impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable. » (Hébreux II, 14.)

Et combien il est touchant et précieux de voir ce qui se passe dans les conseils de Dieu entre Lui et son Fils. Dieu, dans son amour, veut accomplir l'œuvre par laquelle il peut sauver les pécheurs et par laquelle les œuvres du diable seront détruites (1 Jean III, 8), et le Fils entrant dans cette volonté d'amour se présente et dit : « Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté. » (Hébreux X, 7, 9.) C'était « l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire » (Jean XVII, 4), pour cela, il fallait être un *homme* sur la terre, et

Jésus dit : « Tu m'as formé un corps. » (Hébreux X, 5.) Il devint donc un homme, Lui, le Fils de Dieu, selon ce qui est écrit : « La Parole devint chair et habita au milieu de nous » (Jean I, 14) ; « quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de femme. » (Galates IV, 4.) Ainsi « Dieu a été manifesté en chair » (1 Timothée III, 16) ; c'est Lui, « le Christ Jésus, lequel, étant en forme de Dieu, n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes. » (Philippiens II, 6, 7.)

Mais vous comprenez bien, chers jeunes amis, que Jésus, Fils de Dieu, bien que vrai homme, n'avait point de péché, qu'il n'y participait en aucune manière, que pas une tache, pas une souillure n'était sur Lui, et qu'ainsi il était parfaitement acceptable devant la sainteté de Dieu. Il était « la sainte chose, » née de Marie (Luc I, 35) ; « saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs » (Hébreux VII, 26) ; « tenté comme nous en toutes choses, à part le péché » (Hébreux IV, 15) ; « Lui qui n'a pas commis de péché et dans la bouche duquel il n'a pas été trouvé de fraude » (1 Pierre II, 22) ; « un Agneau sans défaut et sans tache. » (1 Pierre I, 19.) Sur cette terre souillée par le péché, Jésus, entouré de pécheurs, de rebelles et de toute la puissance du mal, marcha, dès son enfance, dans une obéissance parfaite et constante à Dieu son Père. « Je suis descendu du ciel, » disait-il, « non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. » (Jean VI, 38 ; V, 30 ;

IV, 34.) « Je ne fais rien de moi-même, mais selon que le Père m'a enseigné, je dis ces choses. » (Jean VIII, 28.) Ainsi il fut « obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. » (Philippiens II, 8.) Aussi Satan, le chef du monde, n'avait-il rien en Lui. Selon que le Père lui avait commandé, ainsi Jésus faisait, n'ayant d'autre pensée que la soumission la plus entière. (Jean XIV, 30, 31.) Et quand, dans le désert, par trois fois, l'ennemi vient à la charge contre Lui, il se brise contre cette sainteté et cette obéissance parfaites.

Et remarquez, chers enfants, que dans deux occasions solennelles, Dieu prend soin de mettre son sceau sur la sainteté de Jésus, en rendant témoignage à la satisfaction qu'il trouve en un homme obéissant sur la terre. « C'est ici mon fils bien-aimé, » dit-il, « en qui j'ai trouvé mon plaisir. » (Matthieu III, 17 ; XVII, 5.)

(A suivre).

**Lettre à une petite amie âgée d'environ
sept ans.**

12 août 1879.

Ma chère petite Jeanne,

Je te remercie beaucoup pour ta gentille petite lettre qui m'a fait grand plaisir ; j'espère que tu essaieras de m'écrire encore une fois.

Aujourd'hui je veux te raconter une histoire vraie que l'on vient de me dire. C'est celle d'un petit garçon plus jeune que toi, qui aimait le Seigneur Jésus et qui est maintenant avec lui dans le ciel.

Ce petit garçon, le jour avant sa mort, était tout à fait bien portant. Il courait et sautait dans la maison, aussi joyeux qu'un petit garçon peut l'être.

Le matin suivant, sa maman vint comme de coutume pour le lever et l'habiller, mais il dit : « Non, maman, je ne veux pas me lever. »

— Pourquoi donc, mon chéri ? demanda sa maman.

— Maman, répondit-il, je ne me lèverai plus jamais. Dans la nuit, j'ai rêvé que je voyais le Seigneur Jésus, et il m'appelait et me disait : Viens avec moi, mon petit agneau. Le Seigneur Jésus veut m'avoir et je vais aller vers Lui.

Très peu après, le petit garçon devint fort malade, et au bout de quelques heures, il était parti de ce monde pour être avec Jésus.

Est-ce que ma chère petite Jeanne aimerait à aller aussi vers le Seigneur Jésus, s'il l'appelait comme ce petit garçon ?

Ton amie affectionnée,

J. W.



Laissez venir à moi les petits enfants.

Petit enfant, Jésus t'appelle,
Son cœur te veut dès maintenant.
Accours à ce Sauveur fidèle,
Petit enfant.

Petit enfant, Jésus-Christ t'aime,
Il a versé pour toi son sang ;
Il veut t'avoir dans son ciel même,
Petit enfant.

Petit enfant, ta frêle vie
Peut n'avoir plus qu'un court moment ;
Qu'à Jésus ton cœur se confie,
Petit enfant.

Petit enfant, près de son Père,
Son grand amour t'introduisant,
Tout sera paix, joie et lumière,
Petit enfant.





Le voyage d'une âme

III

« Malheur à ceux qui appellent le mal bien, et le bien mal ; qui font les ténèbres lumière, et la lumière ténèbres, qui font l'amer doux, et le doux amer. »

(Ésaïe V, 20.)

C'était par une belle après-midi d'été. La ville semblait baignée dans les chauds rayons du soleil, et les vagues, en se brisant, étincelaient comme de l'or. De tous les endroits où la foule élégante se réunit pour la saison des bains, c'était bien le plus attrayant. Parmi les groupes animés qui couvraient la plage, deux personnes passaient, engagées dans une conversation sérieuse. La mode semblait avoir épuisé toutes ses ressources pour parer l'une d'elles, mais sa figure troublée et son regard inquiet étaient les signes certains que son âme n'avait pas trouvé le contentement et le repos.

Pauvre âme ! Comment les louanges que l'homme prodiguait à ce corps bien orné qui l'abritait, auraient-elles pu dissiper les terreurs de l'avenir ? Elle avait vu une fois les réalités du jugement qui vient, et bien que ce n'eût été qu'un regard passager, elle ne pouvait les oublier. L'homme pouvait la flatter et admirer la beauté de son corps, mais que pouvait-il pour l'âme qui devait vivre à jamais, quand son enveloppe aurait été réduite en poussière ?

Alors le « dieu de ce siècle » fit un pas de plus vers sa proie. Il avait laissé la jeune fille courir après de fausses lueurs et marcher à la lumière des étincelles qu'elle avait allumées jusqu'à ce qu'elle eût été près d'être gisante dans les tourments ; mais maintenant qu'elle avait découvert l'inutilité et la fausseté de toutes ces formes religieuses, l'ennemi plaça sur son chemin les écrits de ceux « qui font les ténèbres lumière, et la lumière ténèbres. »

Elle ne pouvait *oublier*, elle voulut s'efforcer de *ne point croire*.

« Mon âme, » se dit-elle, « calme-toi ! C'est le fantôme d'un rêve fiévreux qui est apparu sur ton sentier. Un Créateur miséricordieux éclaire ton chemin ; le livre qui t'a effrayée ne vient pas de lui ; mangeons et buvons, car demain nous mourrons. »

La jeune fille avait bu avidement ce poison de l'âme, et tandis qu'elle se promenait avec son amie sous les brillants rayons du soleil d'été, elle affirmait hautement « qu'il n'y a aucune révélation de la part de Dieu, et que pour l'âme il n'existe point d'avenir au delà de la tombe. »

Les vagues qui viennent se briser et se réduire en écume contre un rocher, pourraient tout aussi bien nier son existence, que l'homme essayer d'ébranler la parole du Dieu vivant. Les clameurs mêmes qu'il élève contre elle du sein de ses ténèbres morales, prouvent qu'il se brise contre une réalité éternelle. Il peut nier les *faits* ; il ne peut échapper à la *puissance*.

Celle qui autrefois avait vu par la puissance de l'Esprit de Dieu, pouvait-elle ne pas croire ?

Non ; c'était impossible.

Elle pouvait raisonner, et elle le faisait et prétendait ne pas croire, mais une incrédulité complète lui aurait donné le repos et la tranquillité de la mort, et c'est là ce qu'elle n'avait pas.

En se promenant par cette belle après-midi, son amie lui parlait avec instances et sérieux de Celui qui était venu de la part de Dieu pour « ouvrir les yeux qui ne voient point et retirer les prisonniers hors du lieu où on les tient enserrés, et ceux qui habitent dans les ténèbres, hors de la prison. » (Ésaïe XLII, 7.)

Mais ses efforts étaient vains. « Rien, » disait la belle jeune fille, « aucun pouvoir sur la terre ni au ciel, ne sera capable de me faire croire autrement que je ne le fais. »

Quel défi jeté au Créateur par une créature déchue !

La voix de l'amie fidèle fut réduite au silence, mais elle se tourna vers la puissance invisible que la jeune fille avait défiée ; elle porta, dans ses prières, le nom de son amie en la présence de Dieu,

Et quelle en fut la conséquence ?

L'âme qui ne connaissait pas le repos devint toujours plus inquiète ; des raisonnements et des pensées d'incrédulité surgissaient bien encore dans son esprit, mais en même temps la question toujours repoussée et sans cesse renaissante : « Que serait-ce si après tout la Bible était la parole de Dieu ? »

Ah ! oui, « *que serait-ce si elle était vraie,* » s'écriait cette âme troublée ; « *que deviendrais-je ?* »

A cette question, il n'y avait qu'une réponse. Si la Bible était vraie, son partage ne pouvait être que ce qu'elle avait déjà vu dans la gravure qui l'avait tant frappée lorsqu'elle était une enfant : elle serait jetée dans l'étang de feu.

« Voyez, contempteurs, et vous étonnez, et soyez anéantis. » (Actes XIII, 41.) Si, ce mot terrible, elle ne pouvait le bannir de sa pensée.

Elle ne savait pas, dans son aveuglement et sa folie que c'était une puissance en dehors d'elle qui réveillait ainsi toujours les terreurs de son âme. Cet Esprit Saint, qui avait de si bonne heure agi en elle, en lui faisant entrevoir le jugement à venir, ne pouvait la laisser en repos, avant qu'elle fût sauvée et à l'abri.

Oh ! étonnante miséricorde et longue patience de Dieu qui poursuit ainsi une âme rebelle, l'appelant avec sollicitude et la suppliant de passer des ténèbres à sa merveilleuse lumière !

Vous a-t-il ainsi cherché ? Oh ! cédez, cédez à son appel, tandis que c'est encore « aujourd'hui. »

L'Évangile selon Matthieu

CHAPITRE XI

Ce chapitre donne un aperçu des résultats du service de Jésus et de celui de son messager, Jean ; de leurs épreuves respectives comme serviteurs ; de leurs ressources quand leur service est rejeté ; et, enfin, du jugement qui atteindra les impénitents. C'est aussi, en somme, le résultat du service des messagers envoyés au chapitre X : leur message n'était pas seulement celui de Jean le baptiseur (prêcher le royaume), mais il avait aussi le caractère de celui de Jésus, tel qu'il est présenté dans l'évangile qui nous occupe. (Voir les versets 6 à 8 du chapitre X, le verset 24 du chapitre XV et le verset 5 de notre chapitre.) Il va sans dire que les enseignements renfermés ici, sont aussi pour nous ; et c'est surtout à ce point de vue que nous nous en occuperons un peu en détail.

Verset 1. Après avoir donné ses ordres à ses envoyés, Jésus continue patiemment son service de dévouement et d'amour : ce n'était pas pour s'épargner lui-même qu'il avait envoyé ses serviteurs ; c'était plutôt pour épargner ceux en faveur desquels il accomplissait son service.

Vers. 2 à 6. Jean, qui attendait l'établissement du royaume en puissance, s'étonne de ce qu'il entend dire, dans sa prison, des œuvres du Christ. Il envoie deux de

ses disciples à Jésus pour lui demander s'il était bien celui que lui, Jean, avait annoncé. Effectivement la manière de faire de Jésus, tout en montrant un cœur rempli de compassion pour les misérables du peuple, renversait les idées et, en apparence, le message de son serviteur. Au lieu de la gloire qu'il avait annoncée et attendue, il n'y avait pour lui, Jean, ainsi que pour Jésus, rien autre que la souffrance. Le baptiseur aurait voulu voir paraître la gloire à l'instant même. Sans doute, n'étant pas délivré de ses afflictions, par Celui qu'il avait annoncé comme le Messie, sa foi avait faibli. Il aurait mieux apprécié la gloire officielle du Christ régnant, et sa part, avec Lui, dans cette gloire, que la gloire morale du Christ, serviteur souffrant, qui se montrait en faveur des pauvres affligés du peuple. Les pensées de Jean l'empêchaient de saisir une grande partie des écritures que Jésus accomplissait ; or ce sont justement ces écritures-là qui l'auraient soutenu dans sa prison. Si ses regards eussent été davantage fixés sur les choses qui ne se voient pas, il n'aurait pas ainsi perdu courage. (Comparez 2 Corinthiens IV, en particulier depuis le verset 16 jusqu'à la fin.)

Combien il est nécessaire que les épreuves ne fassent pas perdre de vue à l'enfant de Dieu, les consolations renfermées dans l'Écriture. Il y a dans le livre de Dieu une parole qui correspond à chacun de nos besoins.

Jésus répond au message par une parole que Jean seul pouvait apprécier, et qui ne déshonorait celui à qui elle s'adressait, ni aux yeux de ses disciples, ni

aux yeux des foules présentes. Touchante et délicate condescendance de la part de Jésus envers ce serviteur si dévoué.

Est-ce ainsi que vous faites, chers lecteurs chrétiens, quand quelqu'un de votre famille, de votre maison, ou de vos frères ou sœurs en Christ, a agi d'une manière qui appelle le blâme ? Apportez-vous, dans la répréhension, l'affection, la douceur et la délicatesse qui ne blessent point celui qui est repris, et ne le déshonorent point aux yeux du monde ? * Et vous, mes petits amis, quand vos frères, vos sœurs ou vos camarades ont fait une faute, les reprenez-vous de manière à ce qu'ils ne soient pas froissés ni peïnés devant des étrangers ?

Vers. 7 à 19. Quoique Jésus soit obligé de reprendre Jean qui n'avait pas suivi le déploiement de la grâce, manifesté dans les œuvres du Christ, le cœur du Seigneur est le même pour son serviteur souffrant et emprisonné, que pour les misérables qu'il soulageait par cette grâce. Nous le voyons par la manière dont il parle dans ces versets de Jean et de son ministère. Ensuite Jésus montre que si le travail de Jean, ainsi que le sien, était sans profit pour la génération endurcie — qui ne se laissait amollir par rien — ils étaient pourtant ouvriers ensemble ; et la sagesse de Dieu, en tout ceci, était

* Ceci ne change en rien l'exhortation de Paul à Timothée. (1 Timothée V, 20.) Quand la gloire de Dieu est publiquement compromise par le péché, cette gloire doit être sauvegardée ; et cela aussi dans l'intérêt des témoins de ce péché.

justifiée par tous ses enfants ; ces enfants étaient ceux qui avaient prêté l'oreille aux plaintes, c'est-à-dire à la repentance prêchée par Jean, et qui avaient aussi ouï le son de la flûte, les paroles de grâce de Celui qui était venu assez près d'eux pour pouvoir manger et boire avec eux ; et ils étaient les fruits de leurs travaux.

Chers enfants, qui pleurez sur vos péchés parce que vous avez ouï les plaintes, prenez courage et écoutez aussi le son de la flûte. Mais vous qui ne vous êtes encore laissé toucher, ni par la crainte du jugement ni par l'attrait de la grâce et de l'amour de Dieu, manifesté par les paroles de Jésus, par ses actes, et surtout par l'œuvre qu'il a accomplie, nous vous supplions d'écouter et de ne pas endurcir votre cœur ; de peur que vous n'obligiez le Seigneur à prononcer malgré lui sur vous, le terrible « *malheur à vous* » des versets 20 à 24, que nous allons étudier.

Vers. 20 à 24. Jésus commence ici à adresser des reproches aux villes dans lesquelles son amour et sa puissance s'étaient le plus déployés ; mais qui, malgré cela, ne s'étaient pas repenties. « Malheur à toi ! » telles sont les paroles que la résistance « des siens » (Jean I, 11), firent sortir de la bouche de celui qui, peu de temps auparavant (chapitre IX), avait éprouvé tant de satisfaction à dire : « Aie bon courage, mon enfant, tes péchés sont pardonnés. » Si les miracles qui ont été faits dans ces villes d'Israël, eussent été faits dans des villes païennes, elle se seraient repenties. Mais il y a un jour de jugement ; et, dans ce jour-là, le sort sera d'autant plus terrible

que l'on aura joui de plus de privilèges. Capernaüm, cette ville où Jésus avait demeuré et qui, par ce fait, avait été élevée jusqu'au ciel, sera abaissée jusqu'au hadès ; car, si Sodome, que Dieu avait dû détruire par le feu du ciel, avait été témoin des choses que cette ville privilégiée avait vues, elle serait demeurée debout jusqu'alors. Au jour de jugement, donc, le sort de Sodome sera plus supportable que celui de Capernaüm.

Combien cela est sérieux pour chacun ; et surtout pour les enfants de parents chrétiens, qui, malgré tous leurs avantages, ne se sont pas encore repentis. Combien cela est sérieux aussi pour la chrétienté. Comme Capernaüm, elle est élevée jusqu'au ciel par la présence du Saint-Esprit au milieu d'elle ; car, en ce sens, elle est la maison de Dieu, une grande maison, c'est vrai, où il y a des vases à honneur et des vases à déshonneur ; de ceux-ci, les vrais croyants sont exhortés à se purifier, et à poursuivre la justice, la foi, l'amour, la paix, *avec* ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur. (Voyez 2 Timothée II, 20, 21.) Mais la chrétienté, qui ne se repent pas, malgré tous les privilèges qu'elle possède, sera jugée en conséquence ; et son sort sera moins supportable, au jour de jugement, que celui des païens, parce que ceux-ci ont moins de privilèges qu'elle. Nous aimerions, sans doute, qu'il y eût cent fois plus de missionnaires fidèles, pour annoncer Jésus aux pauvres païens idolâtres ; mais nous désirons aussi, de tout notre cœur, que l'avertissement donné dans ce passage de la parole de Dieu à tous les chrétiens

professants, arrive avec force à leur conscience et à leur cœur. Au milieu de l'état de choses actuel, les croyants qui cherchent à servir fidèlement leur Maître et Seigneur, sentiront le sérieux de ce qui nous occupe ici à l'égard de la chrétienté, et, dans l'affliction de leurs cœurs, à cause de ce qui existe, comme aussi dans l'amour pour les âmes, ils seront heureux de trouver, en communion avec Jésus, les ressources qu'il trouvait, et qui nous sont rapportées dans les versets 25 à 30.

Ils pourront même, en ce temps-ci, avec Jésus, louer leur Père, et trouver leur consolation et leur bonheur dans ce que ce Père a trouvé bon. Puis, rafraîchis et pleins de cet amour qui coule de la source à laquelle ils viennent de puiser, ils pourront aussi dire : « Venez à Jésus, vous qui vous fatiguez et êtes chargés, et vous trouverez du repos ; » et ainsi ils seront des canaux par lesquels l'amour de Dieu arrivera jusqu'aux âmes qui soupirent. (Comp. Jean VII, 37 à 39.) Les lecteurs de la « Bonne Nouvelle, » qui ont eu le privilège de la lire dès les premiers numéros qui ont paru, ont pu voir, dans ses pages, plusieurs chers petits garçons et plusieurs chères petites filles, agir comme Jésus le fait ici. Notre désir à votre égard, chers amis qui lisez ces lignes, est que vous, qui croyez en Jésus, vous fassiez de même.

Toutefois n'oublions pas que c'est Jésus lui-même qui est l'objet de nos études, le modèle qui nous est proposé ; quelle est sa ressource quand son cœur saigne d'avoir dû dire « malheur à toi ? » Il ne fait

pas comme son messenger Jean ; il ne se laisse pas abattre par son insuccès à l'égard des villes impénitentes, et par la dureté de la génération qui le méconnaît, mais il se réfugie dans l'amour et la volonté de Celui qui l'a envoyé. Là, il trouve tout ce qu'il faut, à lui-même, et pour les petits enfants, auxquels il avait la charge de révéler le Père. Puis, se tournant vers eux, il leur fait entendre ces paroles, qui ont déjà consolé tant de cœurs souffrants : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous, et *apprenez de moi*, car je suis débonnaire et humble de cœur ; et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est aisé et mon fardeau est léger. »

Quelle beauté exquise ! Quelle tendresse, dans ces paroles ! Il nous semble que les commenter ne ferait que ternir leur éclat. Aussi, cher lecteur, nous contenterons-nous de vous supplier d'écouter, pour votre bonheur, cette voix d'amour, et de vous y rendre sans délai.



Comment Dieu est-il juste en pardonnant ?

(Suite et fin de la page 178)

Un homme saint, juste, innocent, l'objet de la faveur de Dieu, comme Jésus, devait-il mourir ? Non, chers enfants, puisque le salaire du péché, c'est la mort, et qu'il n'avait point de péché. Mais dans son obéissance, il alla jusqu'à la mort. Il dit lui-même :

« A cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne. Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser, et j'ai le pouvoir de la reprendre. » (Jean X, 17, 18.) Ainsi Jésus, bien que saisi par les méchants et crucifié par eux, mourait volontairement, pour montrer dans les circonstances les plus douloureuses, dans la honte, l'ignominie, l'abandon, les souffrances et la mort même, qu'il était un *homme* parfaitement obéissant. Il était là comme l'or pur, éprouvé par le feu de la fournaise la plus ardente, « comme un agneau, muet devant celui qui le tond » (Actes VIII, 32), ayant dit : « Mon Père, non pas comme moi je veux, mais comme toi tu veux. » (Matthieu XXVI, 39.) O vue merveilleuse pour nos âmes que celle du Fils de Dieu, devenu un homme, s'abaissant et se soumettant ainsi lui-même jusque dans la mort ! Adam, dans le paradis terrestre, comblé de faveurs, entouré d'une création où « tout était très bon » (Genèse I, 31), avait désobéi et s'était rebellé contre Dieu ; Jésus, dans un monde où dominait le mal, entouré de toutes les tristes traces du péché, obéit et, dans la mort même, glorifie Dieu, souffrant sans murmures, pardonnant à ceux qui le crucifiaient. Et c'est ainsi qu'il a été sur la croix une victime sainte, « offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur » (Éphésiens V, 2), comme ces holocaustes d'autrefois, où la bête sans tare, offerte de plein gré, était consumée tout entière sur l'autel, « en bonne odeur à l'Éternel. » (Lévitique I, 3, 9, 13, 17.)

Mais dans la mort de Christ, chers enfants, il y a

autre chose. « Dieu avait envoyé son Fils en ressemblance de chair de péché, et *pour le péché.* » (Romains VIII, 3.) Christ en venant dans ce monde comme homme, et disant : « Je viens pour faire ta volonté, » avait entrepris de régler devant Dieu la question du péché, et de satisfaire à tout ce que Dieu exigeait justement de l'homme à cet égard, afin que Dieu pût exercer sa grâce, et déployer son amour envers les pécheurs. Sur la croix, il a été la victime *pour le péché*, et il pouvait l'être précisément parce qu'il n'y avait pas de péché en Lui.

Pour cela, Lui, qui n'avait pas commis de péché, « qui n'a pas connu le péché » (2 Corinthiens V, 21); a pris la place du péché, il a été « *fait PÉCHÉ pour nous.* » Pécheur, il ne l'était pas et ne pouvait l'être; mais il a pris la place du péché devant Dieu, et a ainsi subi volontairement les conséquences qu'attirait le péché sur l'homme, c'est-à-dire le jugement et la mort.

« Il a mis, » dit Ésaïe, « son âme en oblation pour le péché. » (Ésaïe LIII, 10.) Attaché à la croix, il souffrait, « navré pour nos forfaits, froissé pour nos iniquités. » (Ésaïe LIII, 4.) De quelle nature étaient ces souffrances du Seigneur? Était-ce la douleur du supplice? Était-ce la honte, l'ignominie, l'opprobre dont il était couvert? Ah! sans doute, il ressentait tout cela, son âme était affligée de l'abandon des siens et de l'iniquité des hommes. Mais il y avait bien plus, chers amis. Comme victime pour le péché, il souffrait de la part de Dieu. Il buvait cette coupe de laquelle il avait dit : « Mon Père, s'il est possible,

que cette coupe passe loin de moi, toutefois, non pas comme moi je veux, mais comme toi, tu veux » (Matthieu XXVI, 39) ; il la buvait dans toute son amertume, quand toutes les vagues et tous les flots du courroux de Dieu contre le péché passaient sur sa tête, et que seul, dans les trois heures de ténèbres qui couvraient le pays, il s'écriait d'une forte voix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Matthieu XXVII, 46.) Abandonné de Dieu, Lui, saint et juste ? Oui, chers amis, parce qu'il portait alors dans son âme tout le poids du jugement de Dieu contre le péché et qu'il satisfaisait la justice du Dieu saint offensé. Ce que le péché méritait, il le subissait, Lui, le Fils de Dieu. Oh ! quelles souffrances quand, à cause du péché qu'il avait pris sur lui, il était frappé, battu de Dieu et affligé !

Et là ne s'arrêtait pas la sentence de Dieu. Le salaire du péché, la mort tomba aussi sur lui ; comme il est dit : « Jésus, ayant encore crié d'une forte voix, rendit l'esprit. » (Matthieu XXVII, 50.)

Ainsi Jésus, après avoir glorifié Dieu par son obéissance jusqu'à la mort, avait aussi pleinement répondu à tout ce que demandaient la sainteté, la justice et la vérité de Dieu quant au péché. *L'homme* avait péché, *l'homme* devait subir la sentence ; le Fils de Dieu fait *homme*, Jésus, vient dans la sainteté et l'obéissance, prend en main la cause de l'homme, est fait péché et porte devant Dieu et de la part de Dieu tout ce que le péché attirait sur l'homme coupable. Dieu a accepté ce sacrifice de Jésus et c'est pourquoi il est « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde »

(Jean I, 29), « le Sauveur du monde » (1 Jean IV, 14), de ce monde que « Dieu a tant aimé. » (Jean III, 16.) « Il est la propitiation pour le monde entier » (1 Jean II, 2); « il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice » (Hébreux IX, 26); « il s'est donné lui-même en rançon pour tous. » (1 Timothée II, 6.)

C'est en vertu de ce seul sacrifice qui a pleinement satisfait Dieu, que Dieu, sans cesser d'être juste, pardonne au pécheur. Il est dit : « Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission » (Hébreux IX, 28); « mais Christ étant venu... avec son propre sang, est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle. » (Hébreux IX, 11, 12.) Autrefois, au grand jour des expiations (Lévitique XVI), le sang de la victime pour le péché était placé sur le propitiatoire ou couvercle de l'arche, devant Dieu; or nous lisons : « Étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté pour *propitiatoire* par la foi en son sang. » (Romains III, 24, 25.) Ainsi le sang du Seigneur Jésus versé sur la croix, sa vie offerte à Dieu, son sacrifice parfait, est devant Dieu en expiation pour le péché, et c'est ainsi que Dieu pardonne et qu'il est « *juste et justifiant* celui qui est de la foi de Jésus. » (Romains III, 26.) « Nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon les richesses de sa grâce. » (Éphésiens I, 7.)

Tel est le moyen merveilleux que Dieu a trouvé pour montrer et répandre son amour envers des cou-

pables, sans blesser en rien sa justice et sa sainteté, au contraire en les faisant ressortir dans toute leur majesté.

Voyez donc, mon cher enfant, les beautés et la gloire déployées en la croix. C'est l'instrument du supplice et de l'ignominie; l'affreuse méchanceté des hommes poussés par Satan, s'y montre à son comble quand ils y attachent le Prince de la vie, le Fils de Dieu qui, comme homme sur la terre, avait manifesté la grâce et la vérité; eh bien, c'est là que Dieu manifeste toutes les richesses de son amour envers les hommes, en même temps que sa haine contre le péché, en le frappant dans la personne de son Fils, afin de pouvoir sauver les pécheurs. « Il n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous. » (Romains VIII, 32.)

Puissiez-vous apprécier cet amour de Dieu et l'excellence du sacrifice de Christ, et comprendre à quel prix Dieu fait grâce au coupable; c'est « le sang de son propre Fils. » (Actes XX, 28.) Prenez donc garde, mon cher jeune lecteur, de ne pas négliger un si grand salut. (Hébreux II, 3.)



La petite marchande d'allumettes ou la foi d'un petit enfant

Voici, mes jeunes amis, la touchante anecdote que j'ai entendu raconter :

« Me promenant un soir avec un ami, je m'effor-

çais de lui exposer le plan si simple de Dieu pour le salut de l'âme, par la foi en l'œuvre parfaite de Christ. Il avait peine à le saisir et je m'aperçus que sa difficulté provenait du manque d'une confiance implicite en la parole de Dieu. Avisant une petite fille à quelque distance de nous, je la lui montrai du doigt en lui disant : « Oh ! si seulement vous aviez la foi d'un petit enfant ! »

Mon geste attira l'attention de la fillette qui, accourant vers moi, me dit : « Voulez-vous du feu pour les cigares, monsieur ? »

— Non, mon enfant, répliquai-je ; je ne fume pas.

— Oh ! achetez-moi une boîte, monsieur ; continua-t-elle d'un ton suppliant.

Ne voulant pas brusquer la pauvre enfant, je lui dis : — Je ne fume pas, à quoi me serviraient tes allumettes ?

A cela, elle répéta encore : — Achetez-moi seulement une boîte.

Et plus je raisonnais, plus la petite me pressait.

— Que fais-tu toute la journée, et quand retournes-tu à la maison ? lui demandai-je, car l'enfant m'intéressait. Il était alors environ huit heures du soir.

— Je vais à l'école durant la journée ; mais comme maman est malade, je viens ici à quatre heures pour gagner douze sous, et alors je retourne à la maison.

— Combien as-tu maintenant ? montre-le moi.

Presque effrayée, elle se mit à fouiller d'une main tremblante dans la poche de sa pauvre robe de coton, et en sortit des centimes ; il y en avait trente en tout.

— Comment ! m'écriai-je ; tu es restée ici plus de quatre heures et tu n'as gagné que trente centimes ! Tu n'auras jamais soixante centimes ce soir.

— Oh oui ; je gagnerai mes soixante centimes ; je les ai toujours eus, répondit-elle en me regardant avec un grand sérieux. Je rapporte toujours soixante centimes à maman.

— Mais ce soir tu ne le pourras pas ; il est trop tard.

— Je suis sûre que oui, pourtant, me répondit-elle.

— Qu'est-ce qui te rend si sûre, mon enfant ?

Elle se tut pendant quelques instants, mais comme je la pressais, elle leva les yeux sur moi et me dit :

— Parce qu'avant que je sorte, maman et moi, nous demandons toujours à notre Père de me faire gagner soixante centimes, et il le fait toujours.

Je fus frappé de cette réponse, ne m'attendant pas du tout à trouver un si bel exemple d'une foi toute simple chez quelqu'un d'aussi jeune et dans de telles circonstances.

— Et que feras-tu, si je te donne trente centimes ? lui demandai-je.

— Oh ! je courrai tout de suite à la maison.

Et c'est ce qu'elle fit, la chère petite, tandis que j'admirais son assurance que Dieu entend les prières et y répond directement. Certainement notre Père céleste était réjoui par la confiance qu'avaient placée en Lui l'enfant et sa pauvre mère affligée. ▶

Combien il y en a parmi vous, chers enfants, qui sont entourés de tout le bien-être de la maison, et

qui ne connaissent rien de la foi simple et de la confiance en Dieu que nous venons de voir chez la petite marchande d'allumettes. Voyez comme ses besoins étaient modestes ! Soixante centimes seulement ; c'est tout ce qu'elle demandait, et non pour elle-même, pour des jouets ou des gâteaux, — mais pour sa mère malade.

Oui, chers enfants, l'amour pour le Seigneur nous rend toujours heureux, contents et dévoués. Pouvez-vous dire de Dieu, comme cette pauvre enfant, qu'il est votre Père, et allez-vous « toujours » à lui par la prière ? Si Dieu est votre Père, vous ne craignez pas d'aller à Lui avec tous vos soucis et vos besoins, car il entend toujours et est toujours prêt à aider comme il le faisait journellement, en répondant à la prière de la petite fille et en lui envoyant les soixante centimes dont elle avait besoin. Rappelez-vous ses paroles si simples : « Nous demandons toujours à notre Père, et il me fait toujours gagner les soixante centimes. »

Jésus a dit : « Demandez et il vous sera donné. »
(Matthieu VII, 7.)

Parce qu'il est mort pour moi.

— Pourquoi aimes-tu Jésus ? demandait-on à la petite Anna.

— Parce qu'il est mort pour moi, répondit aussitôt l'enfant.

Et véritablement l'amour de Jésus était pour elle une réalité. Son nom lui était précieux, et bien qu'à-gée seulement de trois ans et quatre mois, elle prenait son plaisir à entendre parler de Lui. Souvent elle demandait à venir sur les genoux de son papa ou de sa maman et leur disait : « Parlez-moi de Jésus. » Et elle se réjouissait à la pensée d'être un jour avec Lui.

Nous pensions peu que cela arriverait sitôt. Sa petite sœur jumelle, Isabelle, tomba très malade. Ce fut un grand chagrin pour Anna, qui, avec une confiance tout enfantine, se mit à genoux et demanda au Seigneur de guérir Isabelle. Sa prière fut entendue, mais hélas ! la maladie saisit Anna à son tour, et les progrès furent si rapides, que bientôt il n'y eut plus d'espoir de rétablissement.

On lui demanda ce qu'elle aimerait le mieux, recouvrer la santé ou aller vers Jésus.

— Aller vers Jésus, fut sa réponse.

Un matin son père lui dit : — Mon enfant chérie, pour qui Jésus est-il mort ?

— Pour moi, dit-elle.

C'est maintenant notre consolation de savoir que l'enfant est auprès du Seigneur et attend avec Lui, tandis que nous attendons aussi que Jésus vienne, et amène avec lui ceux qui se sont endormis en Jésus. (1 Thessaloniens IV, 14.)

Cher enfant, pouvez-vous dire avec la petite Anna : « Je l'aime, parce qu'il est mort *pour moi* ? »

(Tiré du *Faithful Words*.)



La foi

OU COMMENT L'ON ENTRE DANS LA JOUISSANCE DU
PARDON ET DE L'ŒUVRE DE CHRIST

*« Vous êtes sauvés par la grâce,
par la foi. »*

(Éphésiens II, 8.)

Nous nous entretiendrons aujourd'hui, mes chers jeunes lecteurs, d'un sujet d'une importance capitale, parce qu'il touche directement chacun de nous. En effet, il ne suffit pas que je connaisse l'existence d'un trésor, mais l'important pour moi est de savoir si je puis y avoir part et de quelle manière j'arriverai à en jouir.

Or nous avons vu que le trésor du pardon et du salut pour l'âme coupable et perdue, a été ouvert pour tous par l'amour de Dieu et à cause de l'œuvre

parfaite de Christ sur la croix ; il reste à savoir comment on y participe personnellement.

La parole de Dieu nous le dit : C'est par la FOI, en CROYANT, c'est-à-dire en acceptant pour soi-même, en saisissant du cœur, comme un misérable pécheur perdu, l'œuvre de Christ; en le recevant, Lui, comme le seul par qui nous puissions être sauvés (Actes IV, 11, 12) * ; comme Celui qui s'est mis à MA place devant Dieu pour subir le châtimeut que MOI j'avais justement mérité. C'est ce que Paul disait : « La foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. » (Galates II, 20.)

Nombre de passages nous prouvent que le salut n'est que pour ceux-là seuls qui l'acceptent ainsi. J'en citerai quelques-uns : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque *croit* en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » (Jean III, 16; voyez aussi les versets 15, 18, 36; XX, 31; VI, 40, 47.) « Celui qui aura *cru*... sera sauvé; et celui qui n'aura *pas cru*, sera condamné. » (Marc XVI, 16.) « Quiconque *croit* en lui, recevra la rémission des péchés. » (Actes X, 43; XIII, 38, 39.) « L'évangile est la puissance de Dieu en salut à quiconque *croit*. » (Romains I, 16.) « Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur, et que tu *croies* dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé. » (Romains X, 10; voyez aussi Romains III, 21-26; IV, 24; V, 1.) Ainsi, « vous êtes

* Nous prions instamment nos jeunes lecteurs de chercher et de lire avec soin les passages cités.

sauvés par la grâce, par la *foi* » (Éphésiens II, 8) ; car bien que ce soit le sang précieux de Christ qui ait acquis le salut et tout ce qu'il comporte, c'est la *foi* seule qui nous met en possession de ce trésor. Combien donc il est important de bien saisir ce qu'est la *foi*, et de ne pas nous faire d'illusion à cet égard !

Croire, c'est en premier lieu recevoir le témoignage de Dieu, c'est-à-dire ce qu'il dit (Jean III, 33 ; 1 Jean V, 9-12), sans former aucun doute. C'est ainsi que faisait Abraham, le père des croyants. (Romains IV, 11, 18-21.) Or le témoignage que Dieu rend est « au sujet de son Fils » (1 Jean V, 9, 10) ; l'évangile de Dieu est « touchant son Fils » (Romains I, 2, 3) ; touchant sa personne, l'œuvre qu'il a accomplie, et ce qui en est le résultat pour ceux qui le reçoivent. Dieu a mis son sceau sur la personne et l'œuvre de Christ en le ressuscitant d'entre les morts (Romains I, 4) et le Saint-Esprit, envoyé du ciel, rend aussi témoignage de Lui. (1 Jean V, 6 ; Jean XV, 26.) Dieu, en plaçant le Seigneur Jésus à sa droite (Philippiens II, 9 ; Actes II, 33), montre qu'il a agréé son sacrifice pour la purification des péchés. (Hébreux I, 3.) *Croire*, c'est recevoir ce que Dieu nous affirme ainsi dans sa Parole ; c'est s'y attacher avec confiance, parce qu'il l'a dit, et qu'il ne peut mentir. (Nombres XXIII, 19.)

Mais la *foi* n'est pas simplement la connaissance, ni même l'intelligence des vérités scripturaires : un aveugle pourrait avoir appris à discourir exactement de la lumière et des couleurs sans les connaître en réalité, sans en jouir. Faites bien attention à cela, mes chers jeunes amis, qui, élevés par des parents

chrétiens, avez été instruits de bonne heure dans la connaissance de ce que la parole de Dieu enseigne. On pourrait avoir lu et savoir toute la Bible, avoir saisi dans son intelligence le plan du salut, connaître les prophéties, et être encore perdu. (1 Corinthiens XIII, 1, 2.)

La foi n'est pas non plus la conviction produite dans l'esprit par la certitude de faits qu'on ne saurait nier. Telle était celle de plusieurs qui « crurent en son nom, contemplant les miracles qu'il faisait. » (Jean II, 23.) Était-ce la foi pour le salut? Non, car Jésus ne se fiait point à eux. (vers. 24.) Telle était encore celle de Simon. (Actes VIII.) « Il crut aussi, » et cependant Pierre lui dit : « Tu n'as ni part, ni portion dans cette affaire. » « Les démons aussi croient et ils frissonnent. » (Jacques II, 19.) La foi n'est donc ni la connaissance, ni l'intelligence, ni l'adhésion de l'esprit à certains faits évidents. Ce n'est pas simplement savoir et admettre que Jésus a vécu sur la terre, qu'il est mort et a été ressuscité, comme nous savons et admettons que tel homme célèbre, César ou Napoléon, a existé et accompli certaines actions. Cela peut nous intéresser, mais cela laisse nos cœurs indifférents.

Or la foi est du *cœur*, chers amis. « Si tu crois dans ton *cœur*, » est-il écrit ; « du *cœur* on croit à justice. » (Romains X, 10.) C'est du cœur que « procèdent les sources de la vie » (Proverbes IV, 23), ainsi la foi réelle a sa racine dans les profondeurs de notre être. Ce sont les affections les plus intimes qui sont saisies par la vue du salut que, dans son amour, Dieu offre

en Christ à *moi*, pauvre misérable créature perdue, et *mon* cœur se repose avec une confiance parfaite sur la parole par laquelle Dieu se déclare satisfait et m'assure du pardon. La foi qui sauve s'empare comme d'une réalité vivante et bénie de tout ce que Christ a fait et de tout ce qu'il est, et s'y attache de la manière la plus étroite.

Aussi la foi est-elle quelque chose de tout à fait *personnel*. Elle ne dit pas seulement que Jésus est venu dans le monde pour sauver des pécheurs, mais *moi*, pécheur. (Lisez 1 Timothée I, 15, 16.) « O Dieu, sois apaisé envers *moi* pécheur ! » disait le publicain. (Luc XVIII, 13.) « Que faut-il que *je* fasse pour être sauvé, » demande le geôlier dans son angoisse. On voit là que la conviction et le sentiment que l'on est perdu est personnel, c'est *moi* qui suis perdu. Mais la réponse est tout aussi personnelle. « Crois au Seigneur Jésus, et *tu* seras sauvé » (Actes XVI, 31); « *tes* péchés sont pardonnés » (Marc II, 5; Luc VII, 48); et la foi du cœur s'approprie ces précieuses déclarations; l'âme qui se sait perdue, les saisit pour elle-même.

C'est ainsi et seulement ainsi que l'on entre dans la jouissance de tout ce que Christ a acquis par sa mort et sa résurrection.

Mon cher jeune lecteur, avez-vous cru du cœur à justice? Avez-vous, non-seulement la connaissance du salut par Christ, mais êtes-vous allé à Lui, comme le lépreux qui venait pour être guéri de sa souillure? (Matthieu VIII.) Avez-vous regardé vers Lui, comme l'Israélite mordu par un serpent brûlant regardait au serpent d'airain dressé par Moïse? (Jean III, 14, 15;

Nombres XXI, 8, 9.) C'est là la foi, saisir Christ pour soi, comme le seul qui guérit du mal mortel du péché. Oh ! combien je voudrais vous persuader de cette vérité, que c'est seulement pour ceux qui croient, pour ceux qui viennent à Lui, qui le reçoivent dans leur cœur, qui regardent à Lui, que l'œuvre d'amour qu'il a accomplie en donnant sa vie, est efficace. Si vous ne croyez pas, sachez-le, cette œuvre de Christ, sa venue, sa vie, ses souffrances, sa mort, tout ce qu'il a fait pour sauver des pécheurs, ne peut qu'ajouter au poids de votre condamnation, (Jean III, 18.) La connaissance même que vous en avez vous rend plus coupable. (Jean IX, 41 ; Matthieu XI, 20-24.)

Faites bien attention à ceci : ce n'est que si vous croyez, que Christ a été votre substitut sur la croix. Les croyants seuls peuvent dire : « Lui-même a porté *nos* péchés en son corps sur le bois » (1 Pierre II, 24), et encore : « Il ne se souviendra plus de *nos* péchés ni de *nos* iniquités, » parce que Christ « a été navré pour *nos* forfaits et froissé pour *nos* iniquités. » (Ésaïe LIII, 5.) C'est le langage de la foi.

Nous avons de cela un type frappant dans l'Ancien Testament. Au grand jour des expiations (Lévitique XVI), il y avait un bouc immolé pour l'Éternel, et son sang était porté dans le sanctuaire. Ainsi Christ a porté son propre sang devant Dieu qu'il a rendu propice, ayant obtenu une rédemption éternelle. (Hébreux IX, 12.) Mais pour qui ? La suite du type nous le montre. Il y avait pour le peuple un autre bouc, sur la tête duquel étaient confessés les péchés

des enfants d'Israël ; puis on le chassait au désert, chargé de ces péchés, et on ne le revoyait plus.

Il en est de même pour celui qui croit. Ses péchés ont été confessés et placés sur la tête de Christ qui les a expiés, et ainsi les a fait disparaître de devant la face de Dieu, de sorte qu'ils ne sont plus imputés ; ils ne reviennent plus en mémoire. A ce sujet lisez avec soin ces paroles : « Abraham *crut* Dieu et cela lui fut compté à justice... Et cela n'a pas été écrit pour lui seul, mais aussi pour nous, à qui il sera compté, nous qui *croisons* en Celui qui a ressuscité des morts Jésus, notre Seigneur, lequel a été livré pour *nos* fautes, et a été ressuscité pour *notre* justification. » (Romains IV, 3, 23-25) *. Et celui qui croit ainsi, à qui sa foi est comptée à justice, peut dire pour lui-même : « Bienheureux ceux dont les iniquités ont été pardonnées et dont les péchés ont été couverts ; bienheureux l'homme à qui le Seigneur ne compte point le péché. » (Romains IV, 5, 7, 8.)

Mon jeune ami, jouissez-vous de ce bonheur ?

Quelqu'un de vous qui lisez ces lignes, gémit peut-être sous le poids de ses nombreux péchés, et soupire après ce bonheur. Qu'attends-tu, cher ami, pour le saisir. Le pardon est là, pour *toi*, dans le cœur et dans la main de Dieu. Christ l'a acquis lorsqu'il a été cloué à la croix, abandonné de Dieu, et qu'il est

* Remarquez que s'il est question de satisfaire Dieu, Christ ôte, abolit le péché par le sacrifice de lui-même. Mais s'agit-il de l'appropriation de ce sacrifice aux pécheurs, il est dit : Il a porté nos péchés, les péchés de plusieurs, c'est-à-dire des croyants. (Voyez Hébreux IX, 26-28.)

mort. « Il a fait la paix par le sang de la croix. » (Colossiens I, 20.) Tu n'as qu'à recevoir le témoignage de Dieu touchant son Fils; tu n'as qu'à venir et à saisir pour *toi* ce que Dieu t'offre, ce pour quoi il n'a pas épargné son propre Fils.

Oh ! sans tarder, « CROIS au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. »

L'Évangile selon Matthieu

CHAPITRE XII

Ce chapitre nous montre Jésus rejeté dans ses paroles et dans ses actes. Cependant, il continue son service de grâce et d'amour, guérissant les malades et les possédés, bien que l'état moral général soit déclaré sans remède, par le fait que les conducteurs spirituels de la nation blasphémaient contre le Saint-Esprit, par lequel Jésus accomplissait son service. Ce service témoignait que le royaume des cieux était parvenu jusqu'à eux : mais ils attribuaient la puissance par laquelle ce témoignage était rendu, à Bézébul chef des démons. En conséquence, le jugement est prononcé contre la génération qui prouvait ainsi qu'elle était méchante et adultère, et que rien n'avait pu l'amener à la repentance. En même temps on voit que le Seigneur reconnaît le résidu comme étant sa famille.

Versets 1 à 8. Ceux qui suivent Jésus rejeté, doivent s'attendre à partager sa condition. Étant venus à Lui et apprenant de Lui, qui est doux et humble de

cœur, ils ont trouvé le repos de leurs âmes (XI, 29), mais ils ont à traverser les circonstances extérieures, et là, sont en butte aux accusations de ceux qui ont rejeté le roi dont ils sont les compagnons. Jésus lui-même prend leur défense et, par la parole de Dieu, justifie leur conduite devant leurs accusateurs. Il fait entendre à ceux-ci que, puisque Lui, le vrai David, est rejeté, — Lui plus grand que le temple et le Seigneur du sabbat, — les besoins de ceux qui suivent le Roi et qui partagent sa condition, ont plus d'importance aux yeux de Dieu que le sacrifice de ceux qui, tout en affectant un si grand respect pour le sabbat, rejetaient leur Messie, Celui qui était « Dieu avec nous. » Du reste, s'ils avaient profité des enseignements que Jésus leur avait donnés chez Matthieu le publicain (voir, avec soin, l'étude sur le chapitre IX, 9 à 13), ils auraient connu la bonté du Dieu Sauveur, sa miséricorde, le besoin qu'ils en avaient pour eux-mêmes, et ils auraient compris aussi la sollicitude de Dieu à l'égard des besoins des siens.

Vers. 9 à 13. L'état de leurs cœurs (et c'est celui de tout homme qui n'apprécie pas Christ) se dévoile ici toujours plus. Jésus vient dans leur assemblée religieuse, où se trouvait un homme dont la misère appelait l'exercice de sa puissance et de sa bonté. Là ils prennent les devants, et, avec la maligne intention de l'accuser après sa réponse, ils lui demandent s'il est permis de guérir un jour de sabbat. Jésus leur ferme la bouche en leur prouvant, d'après leur propre manière d'agir, que c'est uniquement leur prévention contre Lui et le désir de le surprendre qui

leur font poser une telle question, et que leur respect pour le sabbat ne va pas jusqu'à ne point secourir une bête qui leur appartient et dont la perte leur causerait un préjudice. Auraient-ils donc plus de cœur pour leurs animaux que pour ce pauvre homme malade ? Pour Lui, un homme vaut mieux qu'une brebis, et il est permis de faire du bien les jours de sabbat. Ainsi, en face du cœur endurci de ceux qui pourtant ont des prétentions religieuses, Dieu, en Christ, montre ce qu'est sa grâce et apporte le remède à la misère qui se trouvait devant Lui.

Vers. 14 à 21. C'était trop pour les pharisiens ; ils ne voulaient pas de la grâce pour eux-mêmes et ils ne peuvent supporter cette lumière, qui dévoilait à leurs consciences et aux yeux des autres ce qu'ils étaient. Ils veulent l'éteindre, si possible, et étant sortis, ils tiennent conseil pour le faire périr.

Jésus, connaissant leur complot, se retire de là. De grandes foules le suivent, et il les guérit tous ; mais il leur défend de rendre son nom public. Il ne voulait pas sortir de la position d'humilité qu'il avait prise, et attirer sur lui l'attention des hommes. Il était, selon la prophétie d'Ésaïe, le serviteur élu par l'Éternel, son bien-aimé, en qui son âme trouvait son plaisir : Dieu avait mis son Esprit sur lui. Il ne criait pas, et ne contestait pas ; et personne n'entendait sa voix dans les rues ; il ne brisait pas le roseau froissé, et il n'éteignait pas le lumignon fumant. Par cet esprit que Dieu avait mis sur lui, il voulait agir comme le fidèle serviteur de l'amour et de la grâce de Dieu, jusqu'à ce que le moment fût venu, pour lui, de pro-

duire en victoire le jugement ; alors les nations espéreront en son nom. Ce temps du service de Jésus n'a pas encore pris fin ; mais il va bientôt faire place au jugement ; ensuite le Seigneur introduira la bénédiction millénaire. (Voir Apocalypse XIX et XX.) Dans un sens, Jésus a confié actuellement ce ministère aux siens, auxquels aussi il a donné son Esprit pour l'exercer ici-bas, en attendant son retour ; mais d'un autre côté, du ciel où il est maintenant, il continue ce service d'amour par son Esprit (Hébreux VII, 25 ; voyez aussi, pour ce qui regarde ses serviteurs, Jean XX, 21 ; Actes I, 8 ; Jean XV, 26, 27 ; Romains XV, 1-7 ; XII, 11-21 ; 2 Timothée II, 24, 25.)

Vers. 22 à 32. Ici le cœur des Phariséens, de ces hommes religieux parmi le peuple, est mis complètement à nu par un acte de puissance, témoignant de ce qu'était Celui dont ils viennent de comploter la mort. Les foules, hors d'elles-mêmes à cause de ce nouveau miracle, disent : Celui-ci n'est-il pas le fils de David ? Les pharisiens, ayant entendu ce témoignage, affirment de nouveau ce qu'ils avaient déjà dit (chapitre IX, 34), que Jésus ne chassait les démons que par Bézébubul chef des démons. Ils prouvent ainsi que leur cœur n'a été ni changé, ni touché par tous les actes de bonté et de puissance que Jésus avait opérés en leur présence, non plus que par la vérité des paroles qu'il leur avait adressées en réponse à leurs observations sur ses actes et ceux des siens.

Jésus leur prouve avec évidence que la puissance qu'il déploie, et qu'eux attribuent au diable, ne peut

être que la puissance de l'Esprit de Dieu. Ainsi le royaume de Dieu était parvenu jusqu'à eux ; et ce qu'ils appréciaient comme une œuvre de Béalzéboul, était l'intervention de Dieu lui-même par le moyen de son serviteur. Quelle terrible responsabilité placée sur leur conscience ! Christ était entré dans la maison de l'homme fort, Satan, après l'avoir lié (voyez chapitre IV), et comme preuve de sa victoire il pillait sa maison ; il détruisait les œuvres du diable et délivrait ceux qui étaient opprimés par l'ennemi. Ainsi, en dépit de leur position religieuse, les accusateurs de Christ, n'étant pas avec Lui, étaient contre Lui ; et n'assemblant pas avec lui, ils dispersaient. En conséquence leur outrage, leur blasphème contre le Saint-Esprit rendait leur état sans remède.

Vers. 33 à 37. Ce qui venait de sortir de leur bouche manifestait ce qui était dans leur cœur. L'arbre était mauvais ; il portait de mauvais fruit. Ils étaient méchants, comment auraient-ils pu dire de bonnes choses ? Au jour du jugement, ils seraient condamnés par leurs paroles ; car de toute parole oiseuse que les hommes auront dites, ils rendront compte en ce jour-là.

De nos jours aussi, les hommes parlent bien souvent légèrement et sans révérence, même des choses de Dieu : de sa Parole que l'on se permet de juger, comme si c'était celle d'un homme ; de la personne et de l'œuvre de Christ, ainsi que de l'action du Saint-Esprit. Quelle responsabilité on fait ainsi peser sur soi ! Car Dieu appréciera et jugera ce que chacun aura proféré de sa bouche.

Vers. 38 à 42. Dans cet état d'âme, ces hommes recherchent un signe de la part de Jésus. Qu'avaient-ils besoin d'autre signe que tout ce qu'ils avaient vu ? Toutes les preuves de ce qu'était Jésus, n'avaient servi qu'à démontrer qu'ils étaient une génération méchante et adultère ; c'est pourquoi Jésus déclare qu'ils n'auront d'autre signe que celui de la mort du fils de l'homme. Cette mort devait être la consommation de leur crime et avoir pour conséquence un jugement certain. Ils résistaient aux appels à la repentance d'un plus grand que Jonas, et à la manifestation de la sagesse d'un plus grand que Salomon, aussi les Ninivites et la reine de Séba qui, bien que gentils *, ont été touchés par les paroles du prophète et du roi, se lèveront avec cette génération méchante au jugement et la condamneront.

Vers. 43 à 45. Leur religion, tout extérieure, était belle en apparence. Quoiqu'ils fussent une méchante génération, ils n'adoraient pas des idoles comme dans le passé ; et, dans ce sens, l'esprit immonde était sorti. Mais ce peuple, qui avait été mis à part pour témoigner contre l'idolâtrie, était toujours la maison de cet esprit : « je retournerai dans ma maison ; » — et cette maison, quoique balayée et ornée, restait vide ; car ils ne voulaient pas recevoir Jésus, lui qui avait puissance sur les démons. Ainsi, en attendant l'exécution du jugement prononcé plus haut, l'esprit d'idolâtrie, qui était dehors, doit revenir avec sept autres esprits plus méchants que lui, et habiter en

* Nom qu'on donnait aux nations en dehors d'Israël.

eux ; de sorte que leur dernière condition sera pire que la première.

Vers. 46 à 50. Mais, d'entre cette génération, la grâce de Dieu avait attiré quelques âmes autour de Jésus — celles-ci s'étaient repenties en entendant les sons lugubres, et réjouies au son de la flûte. — Il les reconnaît comme siens, quand l'état de choses le force de rompre les liens naturels entre lui et le peuple. Car de quel prix étaient, pour Lui, ces âmes qui, malgré leur dénuement et le mépris où on les tenait (vers. 1-8), faisaient la volonté de son père qui est dans les cieux, au milieu d'une génération telle que nous venons de la voir dépeinte dans le cours de ce chapitre.

Cher lecteur, quelle responsabilité n'assume-t-on pas quand on se prévaut d'une piété extérieure et que l'on ne reçoit pas Christ dans son cœur. Voyez où cela a conduit les pharisiens. Il y a là une grande leçon pour chaque âme individuellement, même pour les enfants. Mais c'est aussi un sérieux avertissement pour la chrétienté, dont l'état correspond d'une manière si frappante à celui de la génération d'alors. Que voyons-nous en effet aujourd'hui autour de nous dans la masse des chrétiens professants, sinon une piété extérieure, — une maison balayée et ornée, mais vide, — où Christ, le Sauveur, n'est pas reçu dans le cœur ? Ne trouve-t-on pas chez plusieurs des conducteurs religieux, des dispositions analogues à celles des pharisiens ? Trop fréquemment hélas ! ceux qui prennent le titre officiel de serviteurs de Christ, ne suivent pas les traces du Maître, qui agis-

sait de la part de Dieu par la puissance du Saint-Esprit. Oh ! combien l'on a encore besoin de se rappeler que si l'on n'est pas avec Jésus, on est contre Lui ; qu'à moins d'assembler avec lui, l'on disperse. En principe, dans la chrétienté, Christ est-il reconnu comme Seigneur agissant par le Saint-Esprit ? ou n'est-ce pas bien souvent *l'homme* avec son énergie propre qui usurpe ce qui n'appartient qu'à Christ ? Et si au milieu de la chrétienté quelques âmes, sentant le besoin de faire la volonté de son Père qui est aux cieux, se groupent autour de Christ le Seigneur comme leur seul centre, elles peuvent s'attendre au mépris et à l'opposition même de ceux qui portent le nom de chrétiens.

Chers lecteurs, servez-vous dans le même esprit et par le même esprit que Jésus le serviteur fidèle ? Êtes-vous avec Lui ? Agissez-vous avec Lui ? Faites-vous la volonté de son Père qui est dans les cieux, de sorte qu'au milieu du mal qui règne, il puisse étendre sa main vers vous aussi, et vous reconnaître comme étant de sa famille ? *

* Tous les vrais croyants sont enfants de Dieu, mais ici, ce que Jésus dit aux disciples est plutôt une expression de tendresse de sa part envers ceux qui se sont attachés à Lui et qui montrent pratiquement, par l'obéissance à la Parole, comment ils apprécient sa personne. (Voyez Romains VIII, 14 ; 2 Corinthiens VI, 17, 18.)



Le voyage d'une âme

IV

« Je suis la lumière du monde : celui qui ne suit, ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. »
(Jean VIII, 12.)

L'été avait passé, ainsi que l'automne chargé de fruits, et l'hiver couvrait de nouveau de frimas la ville et la campagne ; mais la pauvre âme fatiguée dont nous retraçons l'histoire, n'avait pas trouvé le repos. Elle luttait encore dans des ténèbres dont, par la grande miséricorde de Dieu, elle avait maintenant parfaitement conscience. Et si quelqu'un qui lit ces pages, se trouve encore marchant dans les ténèbres, sans lumière dans son sentier, « qu'il ait confiance en l'Éternel, et s'appuie sur son Dieu. » (Ésaïe L, 10.) Car la lumière était proche et le repos tout prêt pour l'âme lassée.

C'était le soir. Dans une grande salle de l'un des bas quartiers de la ville de S., était rassemblé un auditoire mélangé. Des marins, au visage hâlé et aux mains rudes, des femmes, dont les pauvres vêtements et les traits usés et fatigués témoignaient des luttes de leur vie, étaient réunis pour entendre annoncer la bonne nouvelle du salut et de l'amour de Christ.

Faible aux yeux de l'homme, mais fort dans la puissance de Dieu, le prédicateur ouvrit la Bible et lut les merveilleuses paroles données de Dieu dans le chapitre LIII d'Ésaïe.

C'était la parole du Dieu vivant ; dans sa lumière, brillant au milieu de cette scène de ténèbres morales, était manifesté le Fils de Dieu, marchant sur la terre comme un homme méprisé, rejeté et froissé.

L'avez-vous vu ainsi ? « Un homme de douleurs et sachant ce que c'est que la langueur ; et nous avons comme caché notre visage arrière de lui, tant il était méprisé ; et nous ne l'avons rien estimé. » (Ésaïe LIII, 3). « Sans contredit, le mystère de la piété est grand : — DIEU a été manifesté en chair. » (1 Timothée III, 16.)

Parole après parole, le message tombait au milieu de cette foule attentive. Y avait-il là une âme affligée, accablée par la douleur ? « Il a porté nos langueurs, et il a chargé nos douleurs. » (vers. 4.)

Y avait-il là une âme chargée du poids de ses péchés, gémissant sous la conviction de sa culpabilité ? « Il était navré pour nos forfaits, et froissé pour nos iniquités. » (vers. 5.)

Y avait-il aussi quelque âme qui n'avait point la paix ? « L'amende qui nous apporte la paix a été sur lui, et par sa meurtrissure, nous avons la guérison. » (vers. 5.)

Mais se trouvait-il peut-être dans la foule une âme pleine de sa propre volonté, qui avait suivi ses penchants indomptés et qui maintenant gémissait sous un sentiment de péchés non pardonnés ? Ah ! pour elle, était cette parole : « Nous avons tous été errants comme des brebis ; nous nous sommes détournés, chacun en suivant son propre chemin, et l'Éternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. » (vers. 6.)

Âme gémissante et troublée ! où donc sont tes

péchés ? Si déjà c'en est fait d'eux, pourquoi l'alarmer ? Le jugement est derrière toi, et non devant. Pour l'âme qui s'abrite en Christ, le jugement est une chose passée. Elle n'a à redouter ni la mort, ni l'enfer, ni l'étang de feu. Tel était le message ; mais ce soir-là, il n'allait pas seulement à de rudes marins, ni à de pauvres femmes fatiguées par les labeurs. Surprise, moitié amusée, moitié honteuse d'être vue là, la jeune fille, dont je raconte l'histoire, avait été attirée dans cette salle, et là, la lumière de l'évangile de la gloire de Christ avait pénétré au plus profond de son être.

Où étaient ses craintes ? Toutes dissipées. Où les ténèbres ? Évanouies. Ses péchés, où étaient-ils ? Tous ôtés. Elle avait vu *Jésus* « frappé, battu et affligé, » que lui fallait-il de plus ?

Un Sauveur vivant était devant elle, réclamant sa pauvre âme, oui, réclamant son salut « le travail de son âme. »

Et elle quitta l'humble salle de réunion, l'âme inondée de cette merveilleuse lumière.

V

« Aussi n'allume-t-on pas une lampe pour la mettre ensuite sous le boisseau, mais sur le pied de lampe; et elle luit pour tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. »

(Matthieu V, 15, 16.)

C'est un moment solennel pour une âme quand les ténèbres sont dissipées, et que, pour la première

fois, elle se réjouit dans la lumière. Alors se pose la question : « Laissera-t-elle briller cette lumière ? Confessera-t-elle le nom de son Sauveur, avouera-t-elle la délivrance dont elle vient d'être l'objet ? » Le grand ennemi, le dominateur des ténèbres de ce monde, est toujours prêt à suggérer aux âmes de mettre la lumière sous le boisseau. « Laisse-la briller par degrés, » dit-il ; « ne montre pas tout d'un coup ce qui t'est arrivé. »

C'est un piège fatal et terrible. Soyez immédiatement pour Christ, chers jeunes amis ; de votre début dépendra toute la suite de votre marche comme chrétien.

Qui peut dire les craintes et le tremblement dont cette âme nouvellement née était saisie en voyant approcher le moment où elle aurait à confesser le nom de Christ. Mais qui peut dire aussi avec quelle tendresse Celui qui l'avait sauvée se tint à ses côtés, lorsque dans toute sa faiblesse de jeune fille, elle rencontra l'opposition et la puissance de l'ennemi.

Ce fut un soir qu'arriva le moment de l'épreuve. La famille avait fini de dîner et les domestiques s'étaient retirés, quand des paroles étranges se firent entendre dans cette demeure mondaine, et que la lumière brilla dans les ténèbres qui la couvraient. La jeune fille raconta à ses parents, frappés de surprise, comment elle était sauvée, comment ses péchés avaient été portés par un autre et lui étaient pardonnés ; elle leur dit qu'elle n'avait plus ni doute ni crainte quant à l'avenir et qu'elle avait été appelée des ténèbres à sa merveilleuse lumière.

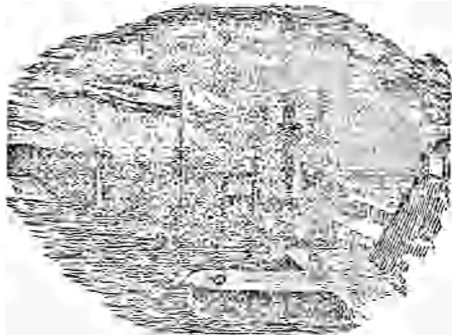
Son père, sa mère et sa sœur la regardaient avec stupéfaction, et les deux dernières, fuyant la lumière qui les reprenait, quittèrent la chambre. « Ce qui manifeste tout, c'est la lumière. » (Éphésiens V, 13.)

Alors, son père, avec toute l'autorité et la sollicitude paternelle, s'efforça d'éteindre les rayons de cette lumière. Durant deux longues heures, il raisonna avec l'enfant qu'il croyait abusée, cherchant à lui persuader que « les ténèbres étaient lumière, et la lumière ténèbres. » Mais elle, toute faible qu'elle était, pouvait élever ses yeux vers les cieux ouverts et dire : « Nous voyons Jésus. »

Et, en passant, laissez-moi vous demander à vous qui jouissez de la vue, combien d'aveugles il faudrait pour vous persuader par leurs raisonnements que le sens de la vue n'existe pas? Vous riez peut-être, mais croyez-moi, *il y a pour l'âme un changement tout aussi réel* que celui de passer de l'aveuglement physique à la vue des objets extérieurs. Je ne saurais l'expliquer à celui qui ne l'a pas éprouvé, je ne puis que dire comme celui dont il est parlé dans l'évangile de Jean (chap. IX) : « Je sais une chose, c'est que *j'étais aveugle, et maintenant je vois ;* » et je vous supplie, cher lecteur qui n'avez pas encore vos yeux ouverts, d'aller à Celui qui seul peut les ouvrir.

Passer des ténèbres à la lumière est pour l'âme une chose réelle, oh! n'ayez pas de repos que vous ne l'ayez éprouvé.

(La fin au prochain numéro.)



Le voyage d'une âme

VI

« La nuit est fort avancée, et le jour s'est approché ; rejetons donc les œuvres des ténèbres, et revêtons les armes de lumière. » (Romains XIII, 12.)

Vous pensez peut-être qu'ayant suivi jusqu'ici le chemin de cette âme qui, des ténèbres, a passé à la merveilleuse lumière, l'histoire est terminée. Mais non ; « le sentier des justes est comme la lumière resplendissante, qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection. » (Proverbes IV, 18.)

Avez-vous jamais remarqué ce qui arrive à un miroir terni par l'humidité, lorsqu'on l'expose aux chauds rayons d'un soleil d'été ? Ils ont bientôt dissipé entièrement la vapeur qui le couvrait et lui ont rendu toute sa puissance pour réfléchir la lumière.

Il en est de même pour le chrétien qui vit en la présence et dans la lumière d'un Dieu saint. Les vapeurs et les brouillards de la terre sont dissipés par la chaude lumière du ciel, et le miroir respandit des glorieux rayons qui le maintiennent tout brillant.

Revêtue des armes de lumière qui seules peuvent la défendre contre les ruses du malin, l'âme passe à travers son domaine sans souffrir de dommage jusqu'au jour de la perfection.

Mais, prenons-y garde, tout le courant des choses d'ici-bas sera contre une âme qui marche de cette manière, car « quelle communion y a-t-il entre la lumière et les ténèbres ? » (2 Corinthiens VI, 14.) Il ne peut y en avoir, et l'âme qui marche fidèlement et sans crainte dans la lumière d'un Dieu saint, se trouvera bientôt séparée du monde.

Des jours difficiles et orageux attendaient celle dont j'écris l'histoire. Quand ses parents et ses amis virent qu'ils étaient impuissants pour l'ébranler dans « ses imaginations, » ils l'envoyèrent avec sa sœur à Londres dans une famille du monde.

Tout ce qu'une grande ville renferme d'attraits pour les yeux, les oreilles et le cœur, était là devant elle. Son hôte aussi, embarrassé par la présence de l'étrange visiteuse arrivée sous son toit, crut qu'il parviendrait à surmonter tous ses scrupules par l'offre la plus séduisante. Il conduisit la jeune fille dans son cabinet, et là déploya devant elle tout ce qui pouvait le plus attirer ses désirs, et éblouir son imagination : c'étaient des bijoux de la plus exquise beauté dans des montures antiques. « Laissez-là, »

lui dit-il en faisant passer sous ses yeux trésor après trésor, « laissez-là vos idées religieuses, et choisissez ce que vous désirez. »

Quelle offre extraordinaire ! Il ne savait pas qu'à la lumière dans laquelle se réjouissait sa jeune visiteuse, tous ses précieux bijoux n'étaient que des bagatelles insignifiantes. Ils pouvaient jeter tous leurs feux et briller de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel à la lumière du soleil qui éclaire cette terre, mais qu'était cet éclat pour des yeux qui bientôt allaient contempler « le Roi dans sa beauté ? » (Ésaïe XXXIII, 17.) L'or et les perles et les vêtements somptueux, n'étaient pas pour elle. (Voyez 1^{re} Timothée II, 9 ; 1^{re} Pierre III, 3.)

Quand il eut achevé de lui montrer ses vains trésors, elle, à son tour, déploya les *siens*. Elle lui parla de Celui qui l'avait sauvée, et l'exhorta à fuir, comme elle, le jugement à venir. Mais si elle s'était peu souciée de ses pierres précieuses, lui se soucia encore moins de celles qu'elle lui montrait : il les foula sous ses pieds. (Voyez Matthieu VII, 6.)

Ainsi jour après jour, elle avait à lutter contre le courant de tout ce qui l'entourait, mais, en même temps, elle expérimentait davantage les tendres soins de Celui qui, dans toute son angoisse, était en angoisse. (Voyez Ésaïe LXIII, 9.)

Le chrétien, qui se laisse entraîner par le courant d'un monde qui déshonore Dieu, connaît peu la joie profonde qui remplit le cœur du fidèle qui lutte contre la marée montante, et qui sait que soit qu'il passe par l'eau ou par le feu, il y a quelqu'un

avec lui « semblable à un fils de Dieu. » (Daniel III, 25.)

Ce n'est qu'à l'âme fidèle que Christ se révèle lui-même dans toute sa tendresse et sa beauté. Et c'est ainsi qu'il soutenait cette jeune âme à mesure qu'elle avançait.

C'était l'époque où le beau monde afflue à Londres, où les parcs et les promenades sont couverts des plus riches équipages. La richesse, le luxe, tout ce que le monde a d'éclatant se pressait sous ces grands ombrages. Elle aussi fut conduite au milieu de cette scène brillante, pleine d'animation et de gaité. Mais tandis que la voiture où elle se trouvait passait parmi les salutations et les sourires échangés entre amis, son cœur saignait sous les railleries et le mépris ; l'âme de notre jeune amie, éprouvée et battue par la tempête, était « abattue à cause du chemin. »

Elle avait beaucoup souffert le matin de ce jour, et pas une voix amie n'était venue murmurer à son oreille des paroles d'encouragement et de sympathie. Ses yeux pleins de larmes regardaient les vagues tumultueuses qui se soulevaient autour d'elle, et elle avait perdu de vue Celui qui seul pouvait la soutenir au-dessus des flots. (Voyez Matthieu XIV, 28-31.)

Le Seigneur avait-il donc cessé d'avoir les yeux sur elle ? Non ; son regard la suivait au milieu de la tourmente, et sa main était étendue pour la secourir.

Mais comment la consolation pourrait-elle arriver à ce cœur souffrant, solitaire au milieu de ce tourbillon du monde ? Dieu a ses voies, et ce fut par le moyen le plus inattendu et le plus insignifiant en apparence qu'il parla à la jeune fille troublée. Dans

un coin de la promenade se tenaient trois pauvres aveugles qui, par leurs chants, cherchaient à attirer l'attention et les aumônes des riches promeneurs. Comme la voiture qui portait la jeune fille passait devant eux, quelques mots d'une vieille complainte bien connue, parvinrent à son oreille : « Et chaque jour, je suis plus proche du foyer. » C'était assez. Ces paroles lui allèrent au cœur. Ses yeux languissants se portèrent vers l'avenir brillant qui l'attendait, en haut dans la maison du Père, et vers son amour et ses tendres soins. Ne pouvait-elle pas souffrir joyeusement pendant quelques jours pour Celui qui avait versé son précieux sang, afin de la rendre propre à entrer dans ces demeures éternelles ?

Oui, elle le pouvait. La lumière brilla de nouveau à ses yeux et le sourire revint sur ses lèvres, tandis qu'elle contemplait « Celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même. » (Hébreux XII, 3.)

VII

« Jésus répondit et lui dit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. »
(Jean XIV, 23.)

Aimer Jésus ! comment l'âme qu'il a sauvée, pourrait-elle ne pas l'aimer ? Mais l'obéissance doit être la preuve de cette affection. (Jean XIV, 15.) « Car vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur ; *marchez* comme des

enfants de lumière ; — éprouvant ce qui est agréable au Seigneur. » (Éphésiens V, 9, 10.)

Pouvait-il être « agréable » à Celui qu'elle aimait, de l'entendre se joindre chaque dimanche à ceux qui gémissaient sur des péchés non pardonnés et déclarer que « le fardeau en était intolérable ? » * Elle était venue à Christ et avait trouvé le repos de son âme (Matthieu XI, 28) ; elle avait cru et jouissait de la paix faite par le sang de la croix (Colossiens I, 20) ; oui, « ayant été justifiée par la foi, » elle avait la paix avec Dieu, et avait accès par la foi à cette faveur de Dieu dans laquelle elle se trouvait. (Romains V, 1-3.) Pardonnée et sauvée comme elle l'était sur l'autorité même de la parole de Dieu, pouvait-elle ainsi nier incessamment l'efficacité de l'œuvre de Christ qui l'avait délivrée ?

Embarrassée et tourmentée par ces pensées, elle se rendit auprès du ministre qu'elle estimait le guide donné de Dieu pour la diriger dans ces matières, et elle lui demanda son avis.

Il la reçut avec une grande affabilité, mais lorsqu'elle lui eut exposé la difficulté où elle se trouvait, il commença par nier catégoriquement qu'il existât une chose telle que la conversion ; il lui assura qu'elle avait toujours été dans la lumière, et qu'ainsi ce passage des ténèbres morales dans la lumière de la vie, n'était qu'une imagination.

* Il faut se souvenir que l'âme dont nous racontons ici l'histoire, faisait partie de l'église d'Angleterre, et que là se lit chaque dimanche une liturgie où se trouvent des expressions semblables à celles que nous venons de rapporter,

C'est alors que cette âme, qui avait été amenée dans la lumière de la présence de Dieu, vit que cet homme n'était qu'un aveugle, conducteur d'autres aveugles (Matthieu XV, 14), et qu'il n'avait jamais vu la lumière dont elle parlait.

Détachée ainsi de son dernier appui humain, elle déclina ses arguments et ses livres, et lui déclara qu'elle se confiait entièrement à la parole de Dieu et à la direction de son Esprit. C'est ce qui avait suffi dans les jours passés, pourquoi n'en serait-il pas encore de même aujourd'hui ? Quel avait été le dernier adieu de Paul aux Éphésiens ? « Je vous recommande à Dieu, et à la parole de sa grâce, qui peut vous édifier et vous donner un héritage avec tous les sanctifiés. » (Actes XX, 32.)

C'était aussi assez pour elle. Le ministre l'entendit avec stupéfaction. « Si vous prétendez vous confier uniquement à la parole de Dieu et à son Esprit, » s'écria-t-il, « je ne sais pas ce que vous deviendrez : dissidente, méthodiste, baptiste, ou même je ne serais pas surpris si vous alliez encore plus loin. » Il ne pouvait pas, comme l'apôtre, la recommander à Dieu et à sa Parole, car il ne connaissait pas Celui en qui la jeune fille pouvait se confier, Celui sur qui sa faiblesse s'appuyait.

Elle se tourna donc vers la parole de Dieu même ; ce fut en tremblant, il est vrai, mais avec la certitude que là seulement elle pouvait trouver la direction dont elle avait besoin. Dès ce moment ce Livre, ce merveilleux Livre, acquit à ses yeux une valeur nouvelle. Il devait être « une lampe » à ses pieds, « une

lumière » dans son sentier (Psaume CXIX, 105), et ses rayons devaient dorénavant diriger ses pas dans son voyage vers le ciel.

Combien toutes choses apparaissent différentes dans cette lumière ! Comme elle fait ressortir l'intensité des ténèbres qui couvrent le monde, et l'entier et absolu éloignement où l'homme se trouve de Dieu ! Mais en même temps elle fait découvrir dans la croix et le sépulcre de Christ une valeur toute nouvelle. Ainsi la jeune fille pouvait y voir enfin, non-seulement le châtement dû à ses péchés et subi par un autre, mais *elle-même* crucifiée, morte et ensevelie dans la personne de son substitut. Puis, chose la plus merveilleuse de toutes, elle voyait que de ce sépulcre était sorti ressuscité Celui qui est le chef d'une nouvelle création, le dernier Adam, le premier d'une race nouvelle, et qu'en Lui aussi elle était ressuscitée et devenue une nouvelle création dans le Christ Jésus. Elle pouvait dire : « Les choses vieilles sont passées ; voici toutes choses sont faites nouvelles. » (2 Corinthiens V, 17.)

Où étaient les TÉNÈBRES ? Bien loin derrière, de l'autre côté de cette porte qu'elle avait franchie ; elle les avait laissées là où la loi juste tonne encore sur l'homme dans la chair.

Où était le principe qui la régissait autrefois, je veux dire l'INDÉPENDANCE ? Il avait été jugé digne de mort par la loi, et avait subi son arrêt à la croix de Christ.

Où était l'objet qui l'avait précédemment occupée tout entière, c'est-à-dire le MOI ?

La lumière de la parole de Dieu dirigée vers le sépulcre de Christ, lui montrait que cette idole était ensevelie là. Par la porte de ce sépulcre, elle était entrée dans une sphère toute nouvelle, où une lumière invisible à l'œil de l'homme, éclaire le sentier du croyant, et l'illumine d'un éclat qui va croissant jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection. (Proverbes IV, 18.)

La nouvelle vie qui maintenant était la sienne, ne connaît d'autre principe qu'une dépendance absolue de Celui duquel elle procède. Et quant à l'objet de l'âme ainsi éclairée, ah ! quel pourrait-il être, sinon la personne adorable de Celui qui l'a délivrée, qui est descendu dans la mort et dans les ténèbres du sépulcre, afin d'en briser les portes et d'ouvrir le chemin à tous ceux qui sont « appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière » ?

Quelle découverte pour elle ! La vie qui était en elle, était céleste dans son origine, et le Dieu qui est lumière, était son Père. Elle pouvait marcher pleine de joie dans la délivrance, se souvenant toujours que l'ancien principe en elle, avait été jugé à la croix de Christ, et qu'elle avait à se tenir pour « morte au péché. » « Nous qui sommes morts au péché, comment vivrons-nous encore au péché ? » (Romains VI, 6, 11, 2.)

Maintenant qu'elle se trouvait dans la lumière de Dieu, sans crainte, elle comprenait la parole de l'apôtre : « Quelle communion y a-t-il entre la lumière et les ténèbres » (2 Corinthiens VI, 14) ? et la parole de Dieu lui montrait le pas qu'elle avait à faire dans

le sentier qu'éclairait cette lampe divine. « C'est pourquoi sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi, je vous recevrai ; et je vous serai pour père, et vous, vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur, le Tout-Puissant. » (2 Corinthiens VI, 17, 18.)

La séparation d'avec les infidèles, elle la voyait ; c'était une affaire de fidélité individuelle. « Si quelqu'un m'aime, » dit Jésus, « il gardera ma parole. » (Jean XIV, 23.)

Mais de quel côté se tourner quant à sa marche chrétienne ? La lumière de la parole brilla de nouveau sur son sentier. Par elle, elle apprit que Christ ressuscité, dans le ciel, était « chef » ou tête « sur toutes choses à l'assemblée qui est son corps » (Éphésiens I, 22), qu'il n'y a sur la terre « qu'un seul corps » (Éphésiens IV, 4), duquel tout vrai croyant en Christ est membre ; et que ce corps est animé et dirigé par le Saint-Esprit, de même que dans notre corps mortel se trouve un esprit qui l'anime et le dirige.

Elle vit que dans les premiers jours, l'Église avait manifesté cette unité, et que si maintenant des milliers de croyants de toutes parts, ont perdu de vue cette vérité, le principe établi de Dieu restait le même ; et ce fut là où ce principe était maintenu, bien que dans la faiblesse et au milieu de bien des manquements, qu'elle se rendit ; non vers des hommes, mais sur le terrain de la vérité que lui montrait la parole de Dieu ; terrain assez large pour recevoir

tout enfant de Dieu, toute âme en laquelle habite l'Esprit de Dieu.

Je termine maintenant, car nous avons suivi le sentier de cette âme depuis la sphère où le *moi* était son objet, l'*indépendance* son principe, et les *ténèbres* sa condition, jusque dans la sphère bienheureuse où *Christ* est l'objet, la *dépendance* le principe, et la *lumière* la position.

Cher lecteur ! si tu es encore dans les ténèbres, oh ! souviens-toi que le chemin pour passer des ténèbres à la lumière merveilleuse du Seigneur, est par la mort et la résurrection du Seigneur Jésus-Christ.



Les immenses richesses de la grâce

Mes chers enfants qui lisez ces lignes, avez-vous été amenés par la grâce de Dieu, quel que soit votre âge, à connaître votre état de péché et de culpabilité devant Dieu ? Et vous étant vus perdus, êtes-vous *allés* à Christ qui vous a tant aimés, qui a donné sa vie sur la croix, afin que celui qui *croit* en Lui ne périsse pas ? Si tel est votre cas, oh ! que vous êtes heureux ; car vous êtes sauvé, mon cher enfant, et vous êtes entré en possession des immenses richesses de la grâce, qui se trouvent en Christ.

Mais quand on est devenu possesseur d'une grande fortune, pensez-vous que l'on ne se soucie pas de la connaître ? Non, n'est-ce pas ? On parcourt ses domaines, on fait l'inventaire de ses trésors, et puis on

jouit de ce que l'on a acquis. Eh bien, entrons un peu ensemble dans ces riches trésors que la grâce de Dieu nous a ouverts, que son amour se plaît à répandre sur ceux qui par nature n'étaient que de misérables pécheurs, mais qui Lui sont devenus agréables dans le Bien-aimé (Éphésiens I, 6) ; faisons l'inventaire de nos richesses acquises par la mort du Seigneur Jésus. Nous n'en verrons et saisirons sans doute encore qu'une petite partie, car elles sont aussi insondables que son amour qui surpasse toute connaissance. (Éphésiens III, 19.)

La première richesse du croyant, c'est ce qui le rend propre à la présence de Dieu dont il était séparé à cause du péché. Il avait *offensé* Dieu, mais Dieu lui a *pardonné* en Christ (Éphésiens IV, 32) ; il était *coupable* et sous la condamnation, mais il est *justifié* par Dieu lui-même (Romains V, 1 ; VIII, 33, 34) ; il était *souillé* par le péché, mais il est *lavé* dans le précieux sang de Christ comme de l'Agneau sans défaut et sans tache. (Apocalypse I, 5 ; 1 Pierre I, 19.)

Ainsi, cher enfant qui croyez en Jésus, un pardon complet, une justification parfaite, l'enlèvement de toute souillure, voilà ce que vous avez en Christ devant Dieu.

Ensuite, le croyant possède la *paix* avec Dieu. (Romains V, 1.) Nous sommes, par nature, ennemis de Dieu (Romains V, 10) ; « étrangers et ennemis, » dit Paul, « quant à votre entendement, dans les mauvaises œuvres. » (Colossiens I, 21.) Mais « nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils. » (Romains V, 10.) « Dieu nous a réconciliés avec lui-

même par Christ. » (2 Corinthiens V, 18.) Nous étions ennemis, éloignés, et par conséquent malheureux et perdus, incapables et ne nous souciant pas même de venir à Dieu. Mais Lui dans son amour est venu vers nous en Christ. (2 Corinthiens V, 19.) Il a fait Lui-même ce que nous ne pouvions faire, il a « fait la paix par le sang de la croix. » (Colossiens I, 20.) Et maintenant la bonne nouvelle de la paix est annoncée à tous (Éphésiens II, 17) ; ce n'est pas une chose à acquérir par des prières, par des larmes, par des souffrances, c'est une chose faite par le sang de Christ, et que tout pauvre pécheur qui croit en Christ, n'a qu'à saisir comme son heureuse portion. L'avez-vous saisie comme la vôtre, cher enfant ?

La troisième chose dont jouit le croyant, c'est la pleine faveur de Dieu dans laquelle il se trouve (Romains V, 2) ; étant agréable à Dieu dans le Bien-aimé, Christ (Éphésiens I, 6), accepté de Dieu, comme Christ lui-même, aimé de Dieu comme Jésus (Jean XVII, 23), aux yeux de Dieu tel que Christ (1 Jean IV, 17), dans une faveur sans mélange, qui lui permet de subsister sans crainte devant Dieu et de s'approcher de Lui en toute liberté. (Hébreux X, 19.) N'est-on pas heureux d'être ainsi l'objet de toute la faveur, de toute la grâce de Dieu, non à cause de nous-mêmes, mais à cause de Celui en qui Dieu a trouvé ses délices et qu'il a placé à sa droite ? Voilà pourquoi, mes enfants, vous trouvez au commencement de presque chaque épître : « Grâce et paix de la part de Dieu. » Nous avons la paix, nous sommes dans la faveur de Dieu, mais l'apôtre souhaite aux

saints qu'ils y marchent et en jouissent pleinement comme étant ce que Dieu nous a donné.

Le quatrième trésor qui appartient à celui qui par la foi a saisi le salut, c'est le Saint-Esprit qui lui est donné et qui, selon la promesse du Seigneur Jésus, vient demeurer en lui. (Jean XIV, 16, 17.) Lisez avec soin ce passage : « Ayant entendu la parole de la vérité, l'évangile de votre salut, auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint-Esprit de la promesse, qui est les arrhes de notre héritage. » (Éphésiens I, 13.) Le Saint-Esprit vient donc en celui qui croit, et il demeure en lui. Aviez-vous jamais pensé que même un jeune enfant puisse être ainsi le temple de Dieu par le Saint-Esprit ? (1 Corinthiens VI, 19.) Cet hôte divin est là en nous et répand dans nos cœurs la certitude de l'amour de Dieu. (Romains V, 5.) Il prend de ce qui est à Christ (Jean XVI, 14), et nous l'annonce. Il se plaît à diriger nos pensées et nos cœurs vers Christ (2 Corinthiens III, 17, 18), et nous entretient de son amour, de sa grâce et de sa gloire. Pendant que nous traversons cette vie, il nous console ainsi et en même temps il nous guide, nous conduisant dans toute la vérité. (Jean XVI, 13.)

N'est-ce pas un merveilleux trésor ? Oh ! puissions-nous apprécier et honorer Celui qui est en nous, ne jamais l'attrister (Éphésiens IV, 30), et nous laisser conduire par Lui. (Galates V, 18, 25, 22.)

Le cinquième don que nous trouvons dans les trésors de la grâce, et dans la jouissance duquel la foi nous fait entrer, c'est que nous sommes *enfants de Dieu*. (Jean I, 12 ; Galates III, 26.) Telle est la rela-

lion intime dans laquelle nous sommes introduits auprès de Dieu par Jésus-Christ. (Éphésiens I, 5.) Nous ne sommes pas seulement des pécheurs pardonnés, justifiés, ayant la paix, mais Dieu daigne, dans son amour, nous placer auprès de Lui comme ses enfants, « de *bien-aimés enfants*. (Éphésiens V, 1.) Oh ! que nous pouvons bien nous écrier avec l'apôtre Jean : « Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu ! » (1 Jean III, 1.) « Parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs, criant Abba, Père. » (Galates IV, 6.) Comme fils de Dieu, nous sommes conduits par l'Esprit de Dieu ; nous n'avons point de crainte dans nos cœurs en nous présentant devant Dieu : l'Esprit lui-même rendant témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. (Romains VIII, 14-16.) Ainsi nous appelons Dieu NOTRE PÈRE, comme Jésus l'appelait son Père (Jean XX, 17), et ce bien-aimé Sauveur n'a pas honte de nous appeler ses frères (Hébreux II, 11, 12) ; il est, suivant le dessein de Dieu, « premier-né entre plusieurs frères. » (Romains VIII, 29.) Et comme « enfants de Dieu, » voyez quelle est notre glorieuse portion : « Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ » (Romains VIII, 17) ; le Saint-Esprit en nous est les arrhes ou les gages de cet héritage. (Éphésiens I, 14.)

Chers enfants, quelle position plus haute et en même temps plus douce pourrait-on désirer ? Oui, le plus jeune, le plus chétif, le plus pauvre de vous,

s'il croit au Seigneur Jésus, est un enfant de Dieu, un frère de Christ, un héritier de la gloire; il régnera avec Christ.

Qu'il nous soit donné de marcher « comme des enfants d'obéissance » (1 Pierre II, 14, 17), « des enfants de Dieu irréprochables au milieu d'une génération tortue et perverse. » (Philippiens II, 15.)

La sixième chose que nous trouvons dans les trésors de la grâce, c'est *la vie* qui nous est communiquée. La vie que nous possédons par nature aboutit à la mort à cause du péché. Mais celui qui croit en Christ a une nouvelle vie qui lui est communiquée par le Saint-Esprit. Il est né de Dieu, participant ainsi de la nature divine. (1 Jean V, 1; comparez avec Jean I, 12, 13; Jean III, 5, 6; 2 Pierre I, 4.) Ainsi, il n'est pas seulement fils de Dieu par adoption, mais enfant de Dieu, comme né de Lui. La vie qu'il a maintenant lui permet de connaître Dieu, les choses de Dieu, et d'en jouir. C'est comme une fontaine d'eau où il s'abreuve de bonheur. (Jean IV, 14; Psaume XXXVI, 8.) Et c'est aussi une vie éternelle. (Jean VI, 40.) Comment en serait-il autrement, puisque c'est la vie de Christ lui-même? Il est la vie (Jean XIV, 6), la vie éternelle (1 Jean I, 2; V, 20); étant unis à Lui, nous participons à la même vie: Il est notre vie. (Colossiens III, 3, 4.) Tous les enfants d'Adam ont la vie d'Adam; tous ceux qui croient en Christ ont la même vie que Lui. (1 Jean V, 11, 12.) C'est une vie en la présence de Dieu, où il y a des plaisirs pour jamais. (Psaume XVI, 11.) Par la foi, nous en jouissons déjà maintenant, et bientôt

nous la posséderons dans sa plénitude quand Christ apparaîtra. (1 Jean III, 2, 3.) Combien cela montre l'étendue de la grâce de Dieu, qu'à nous, pauvres pécheurs perdus, soit donnée la vie éternelle, la vie de Christ.

Puissions-nous, pendant que nous sommes encore sur la terre, manifester cette vie de Christ dans toute notre marche. Pensez, mon cher jeune lecteur chrétien, que la vie qui est en vous est celle de Christ. Comment Christ a-t-il marché? Eh bien, « celui qui dit demeurer en Lui, doit lui-même aussi marcher comme Lui a marché. » (1 Jean II, 6.) C'est ce que faisait l'apôtre Paul. (2 Corinthiens IV, 7-14.) Oh! qu'il n'y ait rien dans notre vie qui déshonore Christ!

La septième et dernière chose que je mentionnerai comme faisant partie des trésors de la grâce qui appartiennent au croyant, c'est *l'espérance* qu'il possède. « Nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu. » (Romains V, 2.) C'est « une espérance vivante par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour un héritage incorruptible, sans souillure, et qui ne peut se flétrir » (1 Pierre I, 3, 4); une espérance qui repose sur l'œuvre de Christ et sur l'amour de Dieu, et qui par conséquent a des fondements inébranlables. (Romains V, 5-10.) Dieu nous a donné dans le Saint-Esprit le gage que cette espérance est certaine. (Éphésiens I, 14.) Elle repose tellement sur Christ, que c'est Lui qui est appelé « notre espérance. » (1 Timothée I, 1.)

En effet, ce que le chrétien espère et attend, ce n'est pas la mort pour le délivrer des peines de la

vie et l'introduire dans le ciel, mais c'est la venue de Christ pour le mettre en possession de la plénitude du salut. La mort ne fait pas cela ; celui qui meurt est sans doute avec le Seigneur, mais il n'a pas tout ce que Jésus a acquis pour lui ; il n'est pas encore semblable au Seigneur. Le chrétien est sauvé ici-bas quant à son âme : il a la vie éternelle ; mais quant à son corps, il n'est sauvé qu'en espérance. (Romains VIII, 24.) Mais il attend des cieux « le Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire. » (Philippiens III, 20, 21.) A sa venue, les morts en Christ ressuscitent, les vivants sont transmués, ainsi nous avons tous (ceux qui croient) la rédemption de nos corps : nous revêtons l'incorruptibilité. (1 Thessaloniens IV, 15-17 ; 1 Corinthiens XV, 51-53 ; Romains VIII, 23.) La perfection sera venue ; nous serons alors semblables à Christ, nous porterons son image, nous le verrons tel qu'il est, et il nous introduira dans la maison du Père ; nous serons, selon ce qu'il a promis, toujours avec le Seigneur. (1 Jean III, 2 ; Romains VIII, 29 ; Jean XIV, 1-3.) C'est le vœu de son cœur (Jean XVII, 24) et c'est l'espérance des siens. Voilà pourquoi il dit : « Je viens bientôt, » et l'Église répond : « Amen ; viens, Seigneur Jésus. » (Apocalypse XXII, 20.)

Cher jeune lecteur, qui n'êtes pas encore entré en possession de cette espérance et de tous les trésors qui viennent d'être déployés devant vous, voulez-vous en rester privé plus longtemps ? voudriez-vous en être privé pour toujours ?

Et vous, cher enfant chrétien, savourez tous ces trésors, en détournant vos yeux des choses qui passent. L'amour de Christ, remplissant votre cœur, sera votre puissance contre le monde. En goûtant toujours plus les choses du ciel, vous ne trouverez aux choses de la terre aucune saveur ; leur fruit est la mort.

Aux jeunes lecteurs de la Bonne Nouvelle.

1^{er} décembre 1879.

Chers jeunes amis,

La « Bonne Nouvelle » vous arrive pour la dernière fois cette année. Comme le temps passe vite, n'est-ce pas ? et que de changements il amène ! Vous voilà plus âgés, grandis, avec quelques connaissances de plus ; puis-je dire aussi ayant crû en sagesse et en faveur auprès de Dieu et des hommes ? (Luc II, 52.) Je le désire.

D'un autre côté, la mort a frappé ; des vides se sont faits, peut-être même parmi vos jeunes amis, dans votre famille ou ceux que vous connaissez. Ai-je besoin, à cette occasion, de vous rappeler le départ de l'ami qui s'est si longtemps occupé de vous dans ces pages ?

Mais si tout est changeant et incertain sur la terre, il y a une chose qui demeure toujours la même, mes enfants. C'est l'amour du Seigneur. Il vous aime, il prend soin de vous, et voilà pourquoi il a mis au cœur d'autres amis de continuer pour vous ce petit journal, auquel déjà depuis longtemps ils s'intéressaient.

Nous désirons donc, avec le secours du Seigneur, venir encore chaque mois de l'année prochaine nous entretenir avec vous. Mais quel sera le sujet de nos entretiens ? Chers enfants, regardez le titre du journal : « La bonne nouvelle annoncée aux enfants, » puis : « Quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui en Dieu. » Cela vous dit de quel sujet et de quelle personne nous vous parlerons. Et il n'y a rien de plus important, ni de plus précieux. Tout le reste passe ; la parole de Dieu demeure éternellement. (1 Pierre I, 25.)

Nous n'aurons pas pour objet de chercher à vous amuser en présentant à votre esprit et à votre imagination ce qui peut les flatter ; nous avons mieux à faire : c'est de déployer devant vous les richesses de la grâce de Dieu. Le monde se plaît à exalter la gloire des conquérants, à proclamer les découvertes des savants, à faire briller les chefs-d'œuvre de l'art, à faire ressortir les bonnes qualités de l'homme naturel. Nous vous parlerons de l'homme Christ Jésus, de Celui qui, venu du ciel, a marché sur la terre dans l'humilité en faisant le bien, qui est mort sur la croix pour sauver des pécheurs, qui est maintenant dans la gloire, et qui a laissé aux siens, à ceux

qui possèdent sa vie, un modèle, afin qu'ils marchent sur ses traces. (1 Pierre II, 21.)

Bienheureux, mes enfants, ceux qui gardent sa parole et qui ne renient pas son nom.

Que donnera l'homme en échange de son âme? Le monde entier n'est rien au prix de votre âme immortelle. Mais vos âmes ont été précieuses à Dieu qui a donné son Fils pour vous sauver, précieuses à Christ qui s'est livré lui-même pour nous, et à nous aussi elles sont précieuses. Voilà pourquoi notre but est de nous occuper avec vous de la parole qui peut sauver vos âmes. (Jacques I, 21.)

Oui, chers amis, c'est l'Écriture, la parole de Dieu, qui nous annonce la Bonne Nouvelle, qui nous fait connaître l'œuvre, la personne et l'amour de Christ. Nous nous proposons donc de continuer à vous présenter tout ce que nous estimerons propre à vous faire avancer dans l'intelligence de cette précieuse parole, qui est une lampe à nos pieds, une lumière dans notre sentier, au milieu des ténèbres du monde.

Puissiez-vous ainsi croître « dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Qu'à Lui soit la gloire, et maintenant, et jusqu'au jour d'éternité. » (2 Pierre III, 18.)

L'hiver

Déjà l'hiver, au sein de la nature,
 Apporte les frimas.
Le beau temps fuit, et le vent qui murmure,
 Dit : Tout passe ici-bas.

L'arbre a jonché de ses feuilles la terre,
 Et tout gris sont les cieux.
Petits oiseaux, votre nid solitaire
 N'a plus de chants joyeux.

Ainsi s'en va notre courte existence.
 Où serons-nous demain ?
Qui le dira ? De l'heure qui commence
 Ah ! verrons-nous la fin ?

L'un après l'autre on descend dans la tombe,
 Silencieux séjour !
Jeunes et vieux, tour à tour on succombe,
 Attendant le grand jour.

Ce jour où Christ reviendra dans sa gloire,
 Pour juger et punir
Tous les pécheurs qui n'ont pas voulu croire.
 Redoutable avenir !

O cher enfant ! juges-en par toi-même :
 Quel terrible moment !
Sans un abri dans cette heure suprême
 Pour fuir le jugement !

Mais aujourd'hui, c'est le jour de la grâce,
 Viens, accours au Sauveur :
Tu jouiras près de Lui d'une place
 Dans l'éternel bonheur.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Cinq lits de mort dans une semaine	9, 32, 55
Charles sauvé du feu	14
L'écho	18
Les pierres du temple	19
La confiance d'un enfant	21
Un sacrifice	36
L'heureuse découverte	37
Ce qui est plus blanc que la neige	41
Une lettre	53
J'aime Jésus	58
Un chrétien chinois	61
L'eau de neige	62, 81
« Mais... »	78
Le chemin du ciel	90
L'aveugle et le paralytique	100
Encore un, seulement	101
Maintenant !	104
A nos lecteurs	114
La conviction de péché	128
Alors, je l'aime	135
La prière de la petite Annette	139
Le pardon des péchés	144
Le voyage d'une âme 151, 170, 181, 216,	221
Comment la petite Jeanne vint à Jésus	156
Le bon berger	158
Dieu est amour	161
Comment Dieu est juste en pardonnant 173,	191
Lettre à une petite amie âgée d'environ sept ans . . .	178
La petite marchande d'allumettes, ou la foi d'un petit enfant	196
Parce qu'il est mort pour moi	199
La foi	201
Les immenses richesses de la grâce	231
Aux jeunes lecteurs de la Bonne Nouvelle	239

ÉTUDES BIBLIQUES

	Pages
L'Évangile selon Matthieu	4
Chapitre I	6
Chapitre II	24
Chapitre III	45
Chapitre IV	71
Chapitres V-VII	91
Chapitre VIII	106
Chapitre IX	121, 141
Chapitre X	163
Chapitre XI	185
Chapitre XII	208

POÉSIES

Une nouvelle année	3
Un Sauveur est venu	31
La petite Jenny	40
Le sang de Jésus	60
Jean III, 16	79
Laissez venir à moi les petits enfants	180
L'hiver	242

